

CHAP. 8 : NÉOLITHIQUE RÉCENT, NÉOLITHIQUE FINAL, CHALCOLITHIQUE.

8.1. ALÉAS CLIMATIQUES, DIVERSIFICATION CULTURELLE ET RECOMPOSITION DU PAYSAGE CULTUREL.

8.1.1. Dès le départ un climat plus contrasté.

A la charnière du Ve et du IV^e millénaires des changements climatiques, perceptibles un peu partout en Europe, se sont fait jour.

Comme on l'a vu plus haut ils peuvent entrer dans le cadre de l'un de ces changements climatiques rapides (en anglais *Rapid Climate Changes*, abrégé en RCC) qui ont commencé à se manifester au moins autour de 7.000 avant notre ère¹. Ils n'ont cessé de croître - ou bien on les perçoit mieux au fur et à mesure que l'on se rapproche de nous.

Entre 3.700 et 3.600 avant notre ère, on peut enregistrer des modifications importantes de la végétation, décelables jusqu'en montagne, où les tourbières constituent d'excellents réservoirs à témoins. Il a fait plus frais. Les pluies sont devenues beaucoup moins régulières : en fait des séquences assez diverses semblent s'être succédé. On lit les traces d'orages, parfois assez violents, qui ont dû éclater localement, mais aussi de pluies sans caractère orageux avéré mais fort abondantes. On assiste ainsi dans les Préalpes du Sud à une reprise de l'érosion qui met

¹ Ils ont pris dans une certaine mesure la suite des changements climatiques abrupts de la préhistoire.

Sur ce dernier sujet, voir F. Grousset, Les changements abrupts du climat depuis 60 000 ans, ds *Quaternaire*, 12, 4, 2001. pp. 203-211, spécialement ici fig. 1 p. 205 et fig. 2 p. 207.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/quate_1142-2904_2001_num_12_4_1693

fin à une longue période marquée par l'accumulation des sédiments et la formation de sols faisant une large place aux apports forestiers (humus)¹.

Entre 3.600/3.500 et 3.200 environ avant notre ère s'est enfin imposé un refroidissement général. En Franche-Comté, conjuguée à une exploitation des sols déjà très longue et une forte densité de population, cette séquence a eu des conséquences majeures : les hommes ont quasiment disparu du paysage pendant deux ou trois siècles².

En Provence, on note également une raréfaction des sites connus, que l'on peut lier à une diminution conséquente du peuplement³. Pour autant, ce n'est sans doute pas le froid qui a dû se révéler déterminant ici. C'est plutôt l'instabilité susceptible de compromettre l'équilibre sur lequel reposait le mode de vie néolithique.

Au terme de cet épisode les températures sont remontées - sans retrouver néanmoins le niveau de l'Optimum qui avait précédé. Parallèlement les vastes retenues d'eau qui étaient nées de l'accumulation de débris végétaux dans les creux et au fond des vallées ont pu retrouver un certain équilibre qui avait également été compromis par l'épisode associé au RCC. Mais il était sans doute à présent très précaire. Chaque violent orage était susceptible localement de le remettre en cause. Peu à peu les vastes étendues marécageuses ou spongieuses qu'elles entretenaient ont commencé à reculer. A la faveur d'un climat sans doute un peu plus sec, mais aussi et surtout plus irrégulier, les essences méditerranéennes - les genévriers, le philaire, le nerprun, ou encore le thym, le romarin et la *baouque* (brachypode) ainsi que le kermès, le chêne vert et le pin d'Alep - ont amorcé une conquête de l'espace. Le climat pour autant n'est pas devenu brutalement méditerranéen. La transformation a été lente, près d'un millénaire sans doute⁴. Les stations qui bordaient les grandes retenues d'eaux calmes⁵ ont donc sans doute été fréquentées assez avant dans le Néolithique final. Moins stable que l'Optimum, le nouvel ensemble a introduit plus de nuances. La situation géographique, tant à l'échelle locale que d'une manière plus générale (exposition, reliefs, latitude, longitude) ont pris beaucoup de poids. Et ces modifications de l'environnement semblent bien avoir eu des répercussions culturelles.

¹ C. Miramont, T. Rosique, O. Sivan, J.-L. Edouard, F. Magnin, B. Talon, Le cycle de sédimentation "postglaciaire principal" des bassins marneux subalpins : état des lieux ds Géosystèmes montagnards et méditerranéens. Un mélange offert à Maurice Jorda, Méditerranée, 102, 1-2, 2004, pp. 71-84, ici p. 74. En ligne : https://www.persee.fr/doc/medit_0025-8296_2004_num_102_1_3342

² P. Pétrequin, M. Magny et M. Bailly, Habitat lacustre, densité de population et climat, L'exemple du Jura français, ds P. Della Casa et M. Trachsel (dir.), Wetland economies and societies, Proceedings of the International Conference in Zurich, 10-13 March 2004, Schweizerisches Landesmuseum Zürich, Collectio Archaeologica 3 (2005), 143-168, ici pp. 146, 156, 159 (36^e-33^e siècles), 160 et 164 (35^e-33^e siècles). Des lacunes de peuplement seraient toutefois sensibles dans la Petite Montagne dès 3800 (p. 159). M. Magny, O. Peyron, Variations climatiques et histoire des sociétés à l'Âge du bronze au nord et au sud des Alpes, ds J. Guilaine (dir.) Villes, villages, campagnes de l'Âge du bronze, Séminaire du collège de France, Paris, Errance, 2008, pp. 161-176, ici p. 168 (37^e-33^e siècles).

³ O. Lemerrier, La transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le sud-est de la France, Recherches, données et scénarii, ds O. Lemerrier, R. Furestier, É. Blaise (dir.), Quatrième millénaire, La transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le sud-est de la France et les régions voisines, pp. 305-321, ici p. 316. En ligne :

https://www.researchgate.net/publication/215520448_La_transition_du_Neolithique_moyen_au_Neolithique_final_dans_le_sud-est_de_la_France_Recherches_donnees_et_scenarii/link/02e7e5149ccce2ef22000000/download

⁴ Sur le processus de méditerranéisation, voir par ailleurs A. Durand, Les milieux naturels autour de l'an Mil : approches paléoenvironnementales méditerranéennes, ds P. Bonnassié et P. Toubert (dir.), Les milieux naturels autour de l'an Mil : approches paléoenvironnementales méditerranéennes, 2000, Conques (Aveyron), France, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2004, pp.73-100, L'an Mil : une séduisante mise en perspective (p. 4 de la version en ligne).

En ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00449962/document>

⁵ Par exemple dans le sud-Luberon entre Cadenet et Vaugines (Collongues, le Roucas, carrefour des D 45 et D 135) : A. Müller, communication verbale, 1988.

8.1.2. Dans la ligne de la fin du Néolithique moyen, la diversification culturelle comme règle.

A partir de 4.000 avant notre ère environ, on l'a vu, le Chasséen "vrai" a disparu au profit de faciès régionaux, tel celui de La Roberte défini par la sériation de 2011¹. Bien que ce travail de sériation ait mis en évidence une rupture², on regroupe encore souvent ces faciès régionaux sous le terme de Chasséen récent, par opposition au Chasséen véritable ou vrai qualifié de Chasséen ancien. De fait ces faciès régionaux évoluent dans une mouvance commune à tout le Midi méditerranéen, qui pourrait provenir aussi bien de la tradition chasséenne que d'apports extérieurs communs à toute la région, notamment depuis l'Italie du Nord³.

A partir de 3.700 avant notre ère, lorsque le refroidissement général a commencé de se faire sentir, a débuté dans la région une nouvelle séquence qualifiée selon les auteurs de Néolithique récent - ou Néolithique moyen final, ou Néolithique moyen tardif, ou premier Néolithique final, ou (encore) Néolithique final 1A... Nous garderons dans ces pages le terme de Néolithique récent⁴.

Peut-être parce que l'on tend toujours à "écraser" le temps et que les sites bien individualisés y sont assez rares, et difficiles à dater, cette période de transition (3.700-3.400 avant notre ère) semble marquée par une forte mixité : certains ensembles se rattachent encore nettement au Néolithique moyen (Chasséen récent, La Roberte), d'autres clairement déjà au Néolithique final. C'est le cas pour ces derniers de la grotte Goulard, au sud du plateau sommital du petit Luberon (bien que sur le territoire de la commune de Ménerbes)⁵ qui a pu, elle, être datée assez précisément de la fin de la séquence, entre 3.540 et 3.380 avant notre ère⁶. Même sur un

¹ S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique, ds *Préhistoires Méditerranéennes* [En ligne], 2, 2011, Varia. mis en ligne le 31 mai 2012, pp. 2-52.

En ligne : <https://journals.openedition.org/pm/601>

² En ce sens S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique, pp. 39-40.

³ Sur l'effet de balancier observable entre l'Italie du nord et le Midi Méditerranéen (et spécialement la Provence) voir F. Crepaldi, Le Chasséen en Ligurie, ds *B.S.P.F.*, 98, 3, 2001. pp. 485-494, notamment p. 492.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2001_num_98_3_12534

⁴ C'est le terme employé notamment par O. Lemerrier, E. Blaise, J. Cauliez, R. Furestier, C. Gilabert, N. Lazard, L. Pinet, N. Provenzano, La fin des temps néolithiques, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites*, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, p. 206.

En ligne (avec une autre pagination, p. 3) : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087315/file/La_fin_des_temps_neolithiques_en_Vaucluse_-_2004.pdf

Voir également en ce sens O. Lemerrier, C. Gilabert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, ds A. Beeching, I. Sénépart (dir.), *De la Maison au village, L'habitat Néolithique du sud de la France et du nord-ouest méditerranéen*, Actes de la table ronde de Marseille, 23-24 mai 2003, Paris, *Mémoires de la Société Préhistorique Française*, XLVIII, 2009, p. 255-266, ici p. 3 (La périodisation des cultures de la fin du Néolithique) et p. 13 (Annexe : liste des sites pris en compte) de la version en ligne :

http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

⁵ G. Sauzade, Ménerbes, Falabrègue, grotte Goulard, Habitat du Néolithique final, ds *Direction des Antiquités de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, Notes d'information et de liaison (NIL)*, 7, 1990, pp. 184-186.

En ligne : <http://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/Notes-d-information-et-de-liaison/Notes-d-information-et-de-liaison-1990>

⁶ 4725 BP non calibré : O. Lemerrier, Le cadre chronologique de la transition du Néolithique moyen au Néolithique final en France méditerranéenne, *Etat des lieux*, ds O. Lemerrier, R. Furestier, E. Blaise (dir.), *Quatrième millénaire, La transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le sud-est de la France et les régions voisines*, Lattes, Publications de l'UMR 5140 / ADAL (Association pour le Développement de l'Archéologie en Languedoc), *Monographies d'Archéologie Méditerranéenne*, 27, 2010, pp. 17-44, ici p. 34.

En ligne :

site aussi isolé et difficile d'accès, et malgré une baisse du peuplement qui paraît globalement conséquente, les contacts entre certaines communautés semblent être restés vivaces : à ce jour la grotte Goulard a ainsi offert les plus anciennes des grandes lames de silex rubané exportées par les ateliers de la vallée du Largue. Mais si certains réseaux d'échanges étaient bien actifs, nombre d'entre eux se sont affaiblis ou ont disparu, et certains approvisionnements en matière première semblent être devenus plus difficiles¹. Les conditions qui ont poussé les communautés à occuper des sites aussi écartés n'y sont sans doute pas étrangères. Elles ont sans doute contribué en outre à nourrir, voire à multiplier, les particularismes locaux qui s'étaient fait jour dans les derniers siècles du Néolithique moyen. C'est donc assez naturellement que le Néolithique récent a vu s'épanouir plusieurs faciès régionaux, sans doute tous plus ou moins interactifs. Avec de petits décalages chronologiques, selon les zones concernées, le phénomène se perpétuera au début du Néolithique final.

8.1.3. Un Néolithique final en pleine recomposition.

On distinguait jadis deux grandes périodes après le Néolithique moyen (le Néolithique récent n'étant pas encore individualisé) : un Néolithique final et un Chalcolithique (du grec khalkhos "cuivre", et lithos "pierre", parce que cet âge associe un outillage encore lithique aux premiers objets en cuivre). En fait, en Provence, il s'agissait bien plus pour ce dernier d'une distinction fondée sur la typologie de la céramique que d'un Chalcolithique véritable : le plus souvent il lui manquait en effet l'élément fondamental de celui-ci, le cuivre lui-même, du fait de l'extrême pauvreté de la région en ressources métalliques et de l'absence prolongée des connaissances propres à les exploiter. Dans tout le Luberon, on ne connaît que des anneaux ouverts trouvés dans la grotte Maillet à Maubec selon un inventaire déjà ancien², et quelques

https://www.researchgate.net/publication/215520420_Le_cadre_chronologique_de_la_transition_du_Neolithique_moyen_au_Neolithique_final_en_France_mediterranienne_Etat_des_lieux/link/004635149cd0a03038000000/download

Calibré : O. Lemerrier, La transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le sud-est de la France, Recherches, données et scénarii, ds O. Lemerrier, R. Furestier, E. Blaise (dir.), Quatrième millénaire, La transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le sud-est de la France et les régions voisines, pp. 305-321, ici pp. 306 et p. 319 (fig. 16). En ligne :

https://www.researchgate.net/publication/215520448_La_transition_du_Neolithique_moyen_au_Neolithique_final_dans_le_sud-est_de_la_France_Recherches_donnees_et_scenarii/link/02e7e5149ccce2ef22000000/download

Egalement O. Lemerrier, Le cadre chronologique de la transition du Néolithique moyen au Néolithique final en France méditerranéenne, Etat des lieux, p. 44. En ligne :

https://www.researchgate.net/publication/215520420_Le_cadre_chronologique_de_la_transition_du_Neolithique_moyen_au_Neolithique_final_en_France_mediterranienne_Etat_des_lieux/link/004635149cd0a03038000000/download

La Banque Nationale de Données Radiocarbone pour l'Europe et le Proche Orient (BANADORA) donne très précisément un intervalle de 3.546 à 3.354 BC (calibré). En ligne :

<https://www.arar.mom.fr/banadora/echantillon.php?num=5611&cpt=22>

En 1990, G. Sauzade avait déjà fourni une datation approchante (3.652-3.367) : G. Sauzade, Ménerbes, Falabrègue, grotte Goulard, Habitat du Néolithique final, p. 186.

¹ O. Lemerrier, La transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le sud-est de la France, Recherches, données et scénarii, p. 316. En ligne :

https://www.researchgate.net/publication/215520448_La_transition_du_Neolithique_moyen_au_Neolithique_final_dans_le_sud-est_de_la_France_Recherches_donnees_et_scenarii/link/02e7e5149ccce2ef22000000/download

² J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, Mémoires de la Société Préhistorique Française, 11, Paris, Klincksieck, 1974, pp. 209 et 256.

En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_065628.pdf

Située entre Maubec et Robion, la grotte Maillet aurait été fouillée "vers 1942" par A. Dumoulin. Il s'agissait d'une grotte sépulcrale (ossuaire). On ne dispose d'aucun compte-rendu mais un vase a été rattaché par J. Courtin au Chalcolithique languedocien tel qu'on pouvait le définir à l'époque - mais malheureusement sans renvoi à une référence précise. On peut penser qu'il s'agissait de matériel sans décor barbelé qui pourrait se placer pendant notre Chalcolithique ancien (2.350-2.150 BC).

perles cylindriques ou sphéroïdales retrouvées ici ou là, aux Lauzières à Lourmarin par exemple¹...

En outre - et c'est assez fâcheux - même s'ils sont très rares les premiers éléments en cuivre connus ne datent pas du Chalcolithique ainsi défini, mais du début du Néolithique final. Il s'agit de deux petits fragments de tôle arrondis découverts dans l'abri sépulcral de la Sanguinouse à la Roque-sur-Pernes². Par la suite, on connaît une perle dans la couche de base de l'hypogée des Crottes à Roaix³. Rien de vraiment significatif, certes - d'autant plus qu'à l'époque, en fin de chaîne de diffusion, le métal n'était certainement pas perçu comme tel, mais très vraisemblablement comme une pierre différente, un peu plus lourde, proche par exemple de la pyrite que les Préhistoriques pouvaient utiliser pour allumer leur feu. Mais enfin il y avait donc, comme on vient de le voir, un cuivre pré-chalcolithique - et un Chalcolithique presque sans cuivre.

Ce n'est encore pas tout. Le processus de diversification culturelle sensible à la fin du Néolithique moyen (Chasséen) et au Néolithique récent s'est poursuivi. Or, par manque de définition assez précise (dû pour l'essentiel à un inventaire céramique encore insuffisamment détaillé) pendant très longtemps on avait accordé une place prépondérante à un groupe culturel, le Couronnien, défini à partir du site du Collet-Redon à la Couronne (commune de Martigues). Ce Couronnien en effet paraissait avoir conquis toute la région. De surcroît, du fait de datations calibrées anciennes, il semblait s'étaler sur les deux séquences, Néolithique final et Chalcolithique⁴. On était donc tenté parfois de définir un Chalcolithique

¹ Une perle ronde, une cylindrique et une biconique : A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel, A. Müller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), ds A. d'Anna, X. Gutherz, Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés du Néolithique au Bronze ancien dans le sud de la France et les régions voisines, Actes de la Table-Ronde de Lattes et Aix-en-Provence, 15-18 avril 1987, Mémoires de la Société Languedocienne de Préhistoire, n° 2, Montpellier 1989, pp. 165-193 spécialement p. 177.

Les diverses radio-datations effectuées sur le site, calibrées à l'époque, s'étaient entre 2.530 et 1.890 BC avec une moyenne autour de 2.200 (2.530, 2.200 et 1.890 BC) : *op. cit.*, p. 179.

Les tables de calibration plus récentes (Calpal, quickcal2007 ver.1.5, en ligne : <http://www.calpal-online.de>) permettraient de vieillir très sensiblement ces dates (3.173 ± 150, 2.723 ± 129 et 2.305 ± 120 BC) ce qui est en phase avec la calibration à 68% de la banque de données BANADORA (3.350-3.030, 2.880-2.620, 2.460-2.200, en ligne : <https://www.arar.mom.fr/banadora/>)

Comme il n'y avait pas de stratigraphie aux Lauzières, l'ensemble de ces résultats plaide pour une occupation prolongée, très probablement discontinue.

J. Cauliez toutefois a rattaché l'occupation principale du site à son horizon 2 (2.900/2.850-2.550) correspondant à notre Néolithique final moyen (2.850-2.550) : J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, fig. 16 p. 125, plus facile à déchiffrer en ligne :

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

C'est dans cette séquence que l'on pourrait placer les trois perles de cuivre, ce qui en ferait les contemporaines de la perle en cuivre trouvée dans la couche inférieure de l'hypogée des Crottes à Roaix, citée ci-après.

² Il contenait en outre du matériel du groupe de Fraischamp qui s'est épanoui dans le dernier tiers du IV^e millénaire.

³ O. Lemerrier, E. Blaise, J. Cauliez, R. Furestier, C. Gilibert, N. Lazard, L. Pinet, N. Provenzano, La fin des temps néolithiques, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, pp. 203-252, ici p. 223.

En ligne (avec une autre pagination, ici p. 12) : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087315/file/La_fin_des_temps_neolithiques_en_Vaucluse_-_2004.pdf

Cette couche a été située par J. Cauliez dans son horizon 2, entre 2.900/2.850 et 2.700 environ avant notre ère : J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, ds Gallia Préhistoire, 53, 2011, pp. 85-202, notamment fig. 16 p. 125, plus facile à déchiffrer en ligne :

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

⁴ Aux Lauzières on a vu que l'on pouvait rattacher l'occupation principale à l'horizon 2 de J. Cauliez (2.900/2.850-2.550) correspondant à notre Néolithique final moyen (2.850-2.550) : J. Cauliez, Restitution des

ancien et un Chalcolithique récent en fonction de l'abondance de matériel couronnien. Mais des travaux récents ont pressenti d'abord¹, puis remarquablement démontré², que le Couronnien ainsi défini manquait de cohésion et de réalité. En dernier lieu il est donc apparu que son extension tant géographique que chronologique relevait seulement de traits communs que l'on avait repérés jadis dans différents groupes culturels - et mis en avant aux dépens d'autres aspects qui pour leur part n'avaient pu être perçus, faute d'étude exhaustive du matériel.

Celle-ci, menée par J. Cauliez³, a permis de mettre en évidence que ces traits communs relevaient en fait d'un vieux fonds commun hérité du Néolithique récent et peut-être même du Néolithique moyen. Elle y a identifié et décrit des vases de formes simples (vases ouverts cylindriques, plus ou moins hémisphériques, ou tronconiques, vases fermés sub-sphériques ou ovoïdes avec un grand axe horizontal ou vertical, à col droit ou incliné vers l'extérieur) ainsi que des vases à carène basse bien marquée (de forme globale bitronconique ou ovale, avec un grand axe horizontal ici) et des vases assez mollement galbés en forme de tulipe. Parmi les préhensions, elle a reconnu une vaste série de mamelons (simples, allongés, prismatiques et parfois alors groupés par deux), des demi-bobines, des préhensions en H, mais aussi des prises plates à relief arrondi ou rectangulaire et des anses en ruban à arc cintré. Les décors n'étaient pas en reste avec des pastilles circulaires appliquées ou repoussées (parfois groupées dans ce dernier cas en lignes horizontales uniques ou parallèles). On trouvait aussi des cordons continus rectilignes de différentes sections (semi-circulaire, rectangulaire ou triangulaire), parfois uniques (verticaux ou horizontaux) et d'autres fois associés en groupes parallèles serrés et verticaux ou encore en V ouvert en haut ou en bas. Ces décors pouvaient être associés aux préhensions. Enfin, on trouvait des décors en creux composés de chevrons, de traits incisés horizontaux, obliques parallèles ou verticaux formant damier, et de points imprimés au poinçon ou au doigt sur les rebords des vases ou sur des cordons allongés⁴. C'est cet ensemble à la fois très riche et très pérenne qui a contribué à forger et à nourrir pendant plusieurs décennies l'illusion d'un groupe couronnien régional et pérenne. Après l'avoir identifié, J. Cauliez a donc pu préciser différents styles plaqués sur lui, faisant la part belle à certaines de ses caractéristiques et possédant en outre en propre des traits particuliers. Mais ces styles relevaient de nuances trop subtiles pour que pendant très longtemps on pût les percevoir derrière la masse considérable du matériel relevant de ce vieux fonds commun néolithique. Enfin, en même temps que ces styles, J. Cauliez a mis en évidence divers horizons chronologiques dans lesquels ils s'inscrivaient et se succédaient sur place⁵. Au Néolithique final, on peut donc dire qu'il y a un avant et un après J. C. !

aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, fig. 16 p. 125, plus facile à déchiffrer en ligne :

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

¹ X. Margarit, Le Couronnien n'est plus ce qu'il était. Nouveaux regards sur la céramique couronnienne, de la réactualisation du site de Martigues Ponteau à la reconstitution du Néolithique final en Provence, ds Sénépart, Perrin (dir.) Actes des 8e Rencontres Méridionales de Préhistoire récente (R.M.P.R.), Marseille 2008, Archives d'Archéologie Préhistorique (A.E.P.), 2011, p. 61-73, spécialement pp. 67-68.

² J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, ds Gallia Préhistoire, 53, 2011, pp. 85-202.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

³ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, ds Gallia Préhistoire, 53, 2011, pp. 85-202, ici pp. 168-169.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

⁴ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, pp. 175-176.

⁵ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, pp. 141 et 168.

8.2. LA NÉCESSITÉ D'UN NOUVEAU CADRE CHRONOLOGIQUE ET TERMINOLOGIQUE.

Avec tout ça il m'a donc paru indispensable de définir un nouveau cadre pour les termes de Néolithique final et de Chalcolithique, dans lequel pouvait prendre place les nombreux particularismes micro-régionaux mis en évidence par les travaux récents (tout en restant bien conscient des légers décalages qu'ils ont pu provoquer). En même temps, il fallait adopter une terminologie relativement simple dans laquelle il soit assez aisé de se repérer.

Le terme de Néolithique final employé avec les qualificatifs d'ancien, moyen et récent, en les recadrant chronologiquement, semblerait à même de rendre compte assez simplement de la succession de séquences culturelles observée entre 3.400 et 2.350 environ avant notre ère, avec des charnières autour de 2.900/2.800 et 2.550. La dernière séquence de ce Néolithique final (2.550-2.350), qualifiée donc de récente, coïnciderait avec l'installation des premiers Campaniformes dans la région.

Dans la foulée le terme de Chalcolithique pourrait qualifier la période s'étendant entre 2.350 et 1.850 environ. Il recouvrirait la deuxième vague des Campaniformes, qui a vraiment fait de ceux-ci un élément moteur de la culture régionale (Chalcolithique ancien), ainsi que la période qui lui succède à partir de 2.150/2.100 jusque vers 1.850 avant notre ère (Chalcolithique récent barbelé). Actuellement cette séquence est placée dans le Bronze ancien par la plupart des auteurs, quoique parfois avec des réserves¹, parce qu'elle a vu les premiers objets en bronze s'infiltrer dans la région. Mais on a déjà pu constater que l'apparition d'un métal ne se révèle pas déterminante, pas tout de suite en tout cas - et l'importance de ces premiers apports de même que leur chronologie fait encore question².

8.2.1. De grandes lignes d'évolution au Néolithique final.

A l'intérieur du cadre général ainsi défini, on peut tracer quelques grandes lignes directrices pour l'évolution des styles qui font la culture matérielle. Ces lignes permettent de mettre en évidence des relations privilégiées entre certaines régions d'un Midi méditerranéen étendu au nord de l'Italie et au nord-est de l'Espagne. Elles permettent parfois d'expliquer l'origine d'apports de population. Mais il faut préciser leur portée. Elles ne traduisent en rien un changement important du mode de vie. Les siècles et les groupes culturels passent, mais celui-ci on le verra a très peu évolué jusqu'au Chalcolithique - et à ce moment-là de manière négative, contraint par des conditions environnementales dégradées auxquelles il a tenté d'échapper chaque fois que c'était possible (et jusqu'au plein âge du bronze)³ pour renouer avec la tradition néolithique.

¹ O. Lemerrier, Université de Bourgogne, cours en ligne MASTER 1 ACTE, Préhistoire et protohistoire, "Chalcolithique" : « *En réalité, ce tout premier âge du bronze est encore néolithique par bien des aspects et il faut attendre le Bronze ancien 2 avec ce que l'on appelait autrefois la culture du Rhône pour que des objets à la fois massifs et nombreux (haches et poignards essentiellement) fassent leur apparition et traduisent le passage réel à l'âge du bronze.* »

En ligne : ubprehistoire.free.fr/Documents%20a%20telecharger/Cours%20Chalcolithique.pdf

² O. Lemerrier, Du Néolithique à l'âge du bronze, entre pierre et métal, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites*, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, p. 203 : « *Quinze siècles au minimum, séparent la fin de la culture du Néolithique moyen et les premières arrivées importantes d'objets en bronze [...]. Cette période, entre 3700-3500 et 1900-1800 avant notre ère...* »

³ Sur les sites du Moullard à Lambesc au Bronze moyen et de Laprade à Lamotte-du-Rhône au Bronze final. Le Moullard : J. Vital, *Actualités de l'âge du Bronze dans le sud-est de la France*, *Chronologie, lieux, économie, mobiliers*, ds DAM (Document d'Archéologie Méridionale), 24, 2001, Varia, p. 243-252, ici § 9 de la version en ligne : <https://journals.openedition.org/dam/997>

Au Néolithique final (ancien, moyen, puis récent), pendant un millénaire environ, l'évolution de notre région semble avoir été nourrie d'influences venues très majoritairement du Languedoc.

● Entre 3400 et 3200, dans la première partie de notre Néolithique final ancien (3.400-2.900/2.800 BC), s'y est épanoui le groupe de Ferrières. On pensait jadis qu'il avait imprégné, assez diversement d'ailleurs, une bonne partie de la Provence. Ses apports en effet avaient été identifiés jusque dans la moyenne vallée de la Durance, sur le site de la Fare à Forcalquier¹. Ils fournissaient en outre l'un des éléments constitutifs du groupe de Fraischamp (du nom d'un vallon à la Roque-sur-Pernes à 200 m de la sépulture de la Sanguinouse déjà citée)² qui s'est pour sa part épanoui dans le dernier tiers du IV^e millénaire et auquel l'énorme travail de méthodologie et d'analyse de J. Cauliez, (bien qu'il porte davantage sur le Néolithique final moyen et récent) a donné ces dernières années une place considérable³. Auparavant on considérait que le groupe de Ferrières avait également participé à la genèse, dès le dernier tiers du IV^e millénaire toujours, de ce Couronnien qui aurait traversé les siècles. Identifié pour la première fois à la Couronne, à Martigues, il aurait rayonné sur toute la basse Provence, la Provence médiane (Luberon) et jusqu'à la haute Provence (la Fare à Forcalquier, grotte de l'Eglise à Baudinard). Les travaux de J. Cauliez l'ont cantonné à une zone géographique plus restreinte, et au seul Néolithique final moyen, en même temps qu'ils ont mis en question la réalité de l'influence directe du groupe de Ferrières en Provence⁴. Après une prise en compte d'un Fraischamp pourtant encore insuffisamment documenté⁵, ce serait donc de ce dernier groupe que relèverait en dernier lieu une bonne partie du Luberon, et même le site du Verger-Mirail à Peypin d'Aigues, daté entre 3.360 et 3.110 avant notre ère⁶, où l'on avait initialement reconnu des influences Ferrières. Mais le rapport entre Ferrières et Fraischamp demande toujours à être explicité (évolution parallèle ou influence du premier sur

Laprade : Y. Billaud, Laprade, Lamotte-du-Rhône (Vaucluse), Un habitat de plaine à architecture de terre au Bronze final 2b, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 96, 4, 1999, pp. 607-621.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1999_num_96_4_11021

Datation : T. Lachenal, Chronologie de l'âge du Bronze en Provence, ds I. Sénépart, F. Léandri, J. Cauliez, T. Perrin, E. Thirault (dir.), Chronologie de la Préhistoire récente dans le Sud de la France, Acquis 1992-2012, Actualité de la recherche, Actes des 10^e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Porticcio (18 au 20 octobre 2012), 2014, Toulouse, Archives d'Écologie Préhistorique, pp. 197-220, ici fig. 3 p. 204.

En ligne :

https://www.academia.edu/9808768/Chronologie_de_l_2013_A2ge_du_Bronze_en_Provence

¹ O. Lemerrier, J. Cauliez, R. Furestier, A. Müller, C. Bouville, C. Gilabert, C. Jorda, M. Khedhaier, N. Lazard, D. Loirat, M. Pellissier, N. Provenzano, P. Verdin, Le site Néolithique final de la Fare (Forcalquier, Alpes-de-Haute-Provence) résultats 1995-1999 et révision chronoculturelle, ds H. Dartevelle (dir.), Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, 5, Clermont-Ferrand, 2002 / Archéologie du sud-ouest, supplément 9, 2004, pp. 445-455, spécialement p. 7 (§ 2.3 Comparaisons et commentaires) de la version en ligne :

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087369/document>

² G. Sauzade, A. Carry, A. Chambert, Un nouveau faciès du Néolithique final provençal : le groupe du Fraischamp, L'habitat de La Clairière à La Roque-sur-Pernes (Vaucluse), ds Gallia préhistoire, 32, 1990, pp. 151-178, notamment p. 175 pour la Sanguinouse.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1990_num_32_1_2279

³ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, ds Gallia Préhistoire, 53, 2011, pp. 85-202, notamment p. 177.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

⁴ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, notamment fig. 16 p. 125, et pp. 129, 131, 150.

⁵ J. Cauliez, Les corpus céramiques du 3^e millénaire av. J.-C. dans le Sud-Est de la France, Identité du groupe Rhône-Ouvèze, ds Bulletin de la Société préhistorique française, 2007, 104, 1, pp. 125-145, spécialement pp. 139-140.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2007_num_104_1_13652

⁶ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, Tabl. IV p. 115 (calibré à 68%).

le second). On avait déjà identifié en tout cas le groupe de Fraischamp à la Baume Croupatière à Bonnieux, à la Grotte des Enfers et à la Grande Grotte dans le vallon de Vidauque à Cheval-Blanc, ainsi que sur le site des Martins à Roussillon¹. Mais ce que l'on prenait pour de simples influences (au sein d'un ensemble relevant d'un Couronnien tout-puissant) semble en fait à présent déterminant. Pour autant la dégradation du Couronnien laisse de nombreux blancs au Néolithique final ancien. On l'a vu, l'extension nouvelle envisagée pour le groupe de Fraischamp pourrait combler une partie de ces blancs. C'est le cas dans le Luberon : le Fraischamp est venu y combler le trou béant laissé dans sa phase ancienne par la disparition du Couronnien. Mais d'autres styles ou groupes vont peut-être apparaître à ses côtés au fur et à mesure que l'analyse de la céramique du Néolithique final ancien progressera. D'ores et déjà, et quoiqu'avec des réserves, J. Cauliez a envisagé la possibilité d'un autre ensemble à cette époque, représenté en haute Provence orientale : il correspondrait au style de la première phase du site de la Fare à Forcalquier², que l'on pourrait donc qualifier provisoirement d'anté-la Fare puisque ce dernier terme est réservé comme on le verra au Néolithique final moyen. C'est encore sur ce site exceptionnel que l'on a retrouvé la trace de la plus ancienne des enceintes connues en Provence. Et malgré les restrictions qu'il faut alors apporter à ce terme d'enceintes, c'est de surcroît l'une des structures les plus élaborées que l'on connaisse au Néolithique final.

- Dès le début du III^e millénaire cependant, une nouvelle culture régionale a écloso en Languedoc : c'est le groupe de Fontbousse, ou Fontbuxien, qui a rayonné puissamment, et longtemps, sur tout le Midi méditerranéen.

Au Néolithique final moyen (2.900/2.800 à 2.550 environ), il a imprégné le Comtat où s'est développé un style, dit Mourre du Tendre (site éponyme à Courthézon)³, qui tend à déborder vers les premiers contreforts des Monts de Vaucluse (les Roques à Gordes par exemple). Pour J. Cauliez, qui l'a identifié, il ne s'agit pas cependant, pas encore en tout cas, d'un vrai Fontbousse oriental, ou provençal comme cela sera le cas au Néolithique final récent. Mais la vague fontbuxienne ne s'est pas cantonnée à la vallée du Rhône. Aussi bien en termes de formes (céramiques carénées) que de décors (cannelures) ses apports se sont fait sentir de manière dégressive jusque dans le Luberon. On pourrait aisément considérer que le style du Mourre du Tendre, par ailleurs héritier direct du groupe de Fraischamp, s'est étendu jusque-là. Mais dans le Luberon et les Monts de Vaucluse, J. Cauliez a entrevu un autre style particulier que l'on retrouve aussi bien aux Martins à Roussillon qu'aux Fabrys à Bonnieux, aux Lauzières et aux Ramades à Lourmarin, à la Brémoude à Buoux ou à Boulon à Robion⁴. Illustrant la vigueur des contacts régionaux et les interactions et interpénétrations qui en ont résulté, particulièrement ici entre les styles Mourre du Tendre d'une part et Luberon-Monts de Vaucluse d'autre part, on trouve aussi ce dernier au Lauvier à la Roque-sur-Pernes et à la Rambaude à Saint-Didier, nettement au nord-ouest des Roques (Gordes) attribué au premier. Jusqu'à une date récente (et l'individualisation de ces deux styles) c'était le groupe Rhône-

¹ Voir notamment G. Sauzade, A. Carry, A. Chambert, Un nouveau faciès du Néolithique final provençal : le groupe du Fraischamp, L'habitat de La Clairière à La Roque-sur-Pernes (Vaucluse), ds Gallia préhistoire, 32, 1990, pp. 151-178, spécialement p. 176.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1990_num_32_1_2279

J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, ds Gallia Préhistoire, 53, 2011, pp. 85-202, notamment fig. 16 p. 125, plus facile à déchiffrer en ligne :

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

² J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, p. 130.

³ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, p. 150.

⁴ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, pp. 130-131.

Ouvèze désormais disparu qui occupait là tout l'espace. Situé entre 2.900/2.800 et 2.400/2.300 avant notre ère, ce groupe Rhône-Ouvèze avait connu une évolution assez erratique depuis sa définition en 1986. Tout d'abord le site sur lequel il avait été identifié (la Plaine des Blancs à Courthézon) avait ensuite été considéré comme partie intégrante d'un Fontbuxien régional. Le groupe Rhône-Ouvèze avait donc été chassé de la zone qui lui avait valu son nom. Malheureux... Mais en même temps on percevait bien, jusqu'à la Fare à Forcalquier, l'adoption ou l'imitation d'éléments fontbuxiens (dans un milieu encore considéré alors comme couronnien). Or ceci constituait finalement en gros, à la base, la définition du Rhône-Ouvèze, qui conservait donc une certaine réalité culturelle et stylistique - mais en-dehors de la zone où il avait été originellement défini. Il fallait donc trancher. La mise en évidence des styles Mourre du Tendre (qui englobe le site de la Plaine des Blancs dans le découpage de J. Cauliez) et Luberon-Monts de Vaucluse est venue à point pour le faire en rayant de la carte ce groupe Rhône-Ouvèze¹.

Même s'il y a d'autres périodes d'occupation, c'est à cette époque enfin que J. Cauliez a situé l'occupation principale des sites des Lauzières à Lourmarin et de la Brémonde à Buoux² et que l'on peut situer les enceintes (ou les larges murs) que l'on a repérées sur ces sites.

- Entre 2.550 et 2.350 environ avant notre ère, durant le Néolithique final récent, la situation a encore évolué. La poussée fontbuxienne s'est accentuée³, en Provence rhodanienne tout au moins, au point que l'on parle carrément alors de Fontbuxien (que l'on peut qualifier d'oriental ou de provençal). Naturellement, en offrant un cadre déjà très ouvert aux influences languedociennes, le style Mourre du Tendre a dû jouer un rôle important dans la genèse de ce Fontbuxien régional⁴. Bien attestée le long du Rhône, à Fontvieille (la Calade) comme à Avignon (la Balance, place du Palais, Conservatoire, rue Ferruce) ou dans la basse vallée de la Durance (les Calades à Orgon) la poussée fontbuxienne semble s'être manifestée jusque dans la basse Provence côtière (le Fortin du Saut, le Déboussadou à Châteauneuf-les-Martigues, Saint-Blaise à Saint-Mitre-les-Remparts, le Baou Majour à Grans, le Collet du Verdon à Saint-Chamas...) où régnait durant la séquence précédente le Couronnien authentique, tel qu'il a été redéfini par J. Cauliez (sites du Collet Redon et de Ponteau-Gare à Martigues, de Miouvin à Istres).

Entre la moyenne vallée de la Durance (le Champ du Roi à la Brillanne) et le Luberon (les Safraniers à Bonnieux) s'épanouit alors le style de la Fare nommé d'après le site éponyme à Forcalquier. Il semble à ce jour mieux représenté à l'est (station des Treilles à Mane et de Gayol à Saint-Michel-l'Observatoire, abri et station des Bérards à Lurs) mais on le retrouve aussi à Mazan (le Banay et la Tuyère) et à Bédoin (abri de la Madeleine). Pour les premiers ce n'est pas sans rappeler, lors de la séquence précédente, les sites du Lauvier à la Roque-sur-Pernes et de la Rambaude à Saint-Didier attachés au style Luberon-Monts de Vaucluse alors que celui des Roques à Gordes relevait du style Mourre du Tendre : peut-être y avait-il là, à la

¹ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, fig. 16 p. 125, plus facile à déchiffrer en ligne :

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

² J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, fig. 16 p. 125, plus facile à déchiffrer en ligne :

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

³ En Languedoc oriental le Fontbuxien, qui est apparu vers 2.900 sinon un peu avant, peut également se retrouver associé à du matériel du Chalcolithique ancien (Rhodano-Provençal, 2.350-2.150) : voir notamment O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, p. 233.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_1_-_Volume_1_-_Texte_illustre.pdf

⁴ J. Cauliez, Les corpus céramiques du 3^e millénaire av. J.-C. dans le Sud-Est de la France, Identité du groupe Rhône-Ouvèze, ds Bulletin de la Société préhistorique française, 2007, 104, 1, pp. 125-145, spécialement p. 142. - Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, ds Gallia Préhistoire, 53, 2011, p. 85-202, p. 141.

marge orientale du Comtat, une zone de résistance particulière aux influences fontbuxiennes - des goûts différents, peut-être, des groupes humains qui vivaient là... Ce style la Fare en tout cas en tout cas emprunte beaucoup au style Luberon-Monts de Vaucluse qui l'a précédé sur place, et sensiblement moins au style Mourre du Tendre¹.

Peu avant le milieu du III^e millénaire avant notre ère (vers 2.550 BC, au début de notre Néolithique final récent) sont enfin apparus sur certains sites, en même temps que le Fontbuxien provençal et le style de la Fare, les premières traces d'un phénomène culturel qui a imprégné tout le Midi méditerranéen et une bonne partie de l'Europe. Il s'agit de gobelets en forme de cloche renversée ornés d'un abondant décor géométrique en creux, incisé ou pointillé, disposé le plus souvent en bandes horizontales sur ces vases. Ce sont les premières manifestations du Campaniforme (phases 1 et 2 de J. Guilaine², reprises par R. Furestier et O. Lemerrier). Et il mérite bien, à lui tout seul, un paragraphe.

8.2.2. Les Campaniformes et la métallurgie.

Avant de nous pencher sur ce phénomène, il nous faut nous éloigner un peu. Pour nous occuper du métal. Et tout d'abord, c'est bien le moins ici, s'intéresser à son histoire.

8.2.2.1. La métallurgie du cuivre.

A la fin du XII^e millénaire avant J.-C., bien avant les premiers signes d'une amorce de néolithisation, le métal a été utilisé au Moyen-Orient, sur le site de Shanidar en Irak où un pendentif en cuivre natif martelé pourrait être daté des environs de 11.500/11.000 BC³. Le martelage sur cuivre natif et malachite s'est ensuite développé au Xe, et surtout au IX^e millénaire.

Au VI^e millénaire (tandis que la Provence intérieure découvrait avec le Cardial sa première grande culture néolithique) une métallurgie primitive s'est développée en Iran et en Irak. Elle se rattache sans doute aux progrès accomplis par les potiers en matière de maîtrise du feu : si la température minimale nécessaire à la cuisson de l'argile est de 500 ° C environ, la réalisation de poteries de qualité réclame en effet des températures plus élevées, proches de 1000° C, peu éloignées des 1085° C requis pour la fusion du cuivre.

C'est sensiblement à la même époque (fin du VI^e- début du Ve millénaire) qu'on trouve trace de l'intérêt suscité par le minerai de cuivre sur les bords de la mer Noire. Et dans la première moitié du IV^e millénaire, la métallurgie a atteint le nord des Alpes.

En France, on a retrouvé les traces d'une exploitation limitée du cuivre cévenol dès la fin de ce IV^e millénaire : il s'agit du complexe de Cabrières-Roquemengarde qui a vu le jour entre 3.200 et 2.900⁴ et qui a perduré jusque vers 2.400 BC. Assez bizarrement, alors que les objets

¹ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, pp. 131 et 160.

² J. Guilaine, La civilisation du vase campaniforme dans les Pyrénées françaises, Carcassonne, Gabelle, 1967 ; J. Guilaine (dir.), L'Age du Cuivre européen, Civilisations à vases campaniformes, Paris, CNRS, 1984.

³ Sur ces données on peut voir, bien illustré, P. Knauth (dir.) La découverte du métal, New York/Amsterdam, Time Life international, 1974, p. 33.

Une nouvelle fois cependant il faut vieillir les dates proposées par les ouvrages "classiques" pour tenir compte de la calibration du C14.

Sur le sujet, on peut également consulter :

A. Leroi-Gourhan, Dictionnaire de la préhistoire, Paris, Presses Universitaires de France (P.U.F.), 1988.

M. Azéma, L. Brasier, Le beau livre de la préhistoire, Paris, Dunod, 2016, p. 270.

⁴ Voir en ce sens J. Guilaine, La France d'avant la France (Paris, Hachette, 1980, p. 129) et pour la datation (2.900 BC) L. Carozza, C. Georjon, La fin du Néolithique et les débuts de la métallurgie en Languedoc central, contrôle social du territoire et pratiques économiques entre 3200 et 2400 avant J.-C. dans la moyenne vallée de l'Hérault, ds Revue archéologique de l'Est, 25, 2006, pp. 215-237, ici p. 216.

en cuivre restent extrêmement rares dans notre région, on a retrouvé de grandes lames en silex rubané d'origine provençale (ateliers de la vallée du Largue) sur les sites du complexe de Cabrières-Roquemengarde. Elles auraient en effet constitué une monnaie d'échange reconnue¹. Et en même temps les premiers cuivres produits auraient pu entrer dans la fabrication du matériel indispensable pour débiter ces lames ou d'autres objets en silex de haute technicité, un compresseur à pointe de cuivre se révélant supérieur à ceux faisant appel uniquement au bois animal².

A la même époque, on connaît d'autres exemples d'expériences paléoméallurgiques en Corse, dans le sud de l'Espagne et en Italie. Dans ce dernier cas, elles semblent mêmes un peu plus précoces (mines de Libiola, datée entre 3.490 et 3.102 av. J.-C., et de Monte Loreto, entre 3.645 et 3.335 av. J.-C., toutes deux dans la région de Gênes)³ ce qui laisse entrevoir la possibilité d'une diffusion de la technologie à partir de la Méditerranée orientale ou des Balkans. L'homme du Hauslabjoch ou de Similaun, Ötzi, avec ses outils en silex et en métal⁴, pourrait jalonner un de ses axes. La production des sites italiens demeure assez peu importante mais c'est à eux que l'on pourrait rattacher la diffusion des premiers objets en métal depuis le Piémont à partir de la fin du IV^e millénaire et dans la première moitié du III^e millénaire. Leur production a atteint le Languedoc mais sans toucher la Provence : il se pourrait qu'elle soit passée par l'intermédiaire de groupes plus septentrionaux, hauts-alpins ou même suisses⁵. En fait ce trafic alpin pourrait être plus ancien que les mines italiennes et dater de la première moitié du IV^e millénaire et des débuts de la métallurgie dans le nord des Alpes. En 2012 en effet, une fouille effectuée sur le très grand site du Néolithique moyen de Daurelle à Montélimar (plus de 250 ha) a livré deux alènes en cuivre qui dateraient du Chasséen récent rhodanien (3.950-3.700 avant notre ère)⁶.

En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00345135/document>.

Plus récemment, le site de Roquemengarde a cependant été daté des environs de 3.100 avant notre ère : F.

Thiercelin-Ferber, avec la collaboration de V. Léa, Découverte de deux alènes en cuivre dans le site chasséen de Daurelle (Montélimar, Drôme), Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 110, 1, 2013, pp. 134-137, ici p. 136.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2013_num_110_1_14237

¹ L. Carozza, C. Georjon, La fin du Néolithique et les débuts de la métallurgie en Languedoc central : contrôle social du territoire et pratiques économiques entre 3200 et 2400 avant J.-C. dans la moyenne vallée de l'Hérault, ds Revue archéologique de l'Est, 25, 2006, pp. 215-237, ici p. 229.

En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00345135/document>

² R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Thèse, Université d'Aix-Marseille, 2005, Volume 1, p. 88.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00084729/file/Volume_I_texte.pdf

Sur l'utilisation de presseurs ou compresseurs en cuivre pour obtenir des armatures (pointes de flèches) à pédoncule et ailerons équarris, *ibidem*, pp. 261 et 271.

³ O. Lemerrier, Université de Bourgogne, Master 1 ACTE 20072008, Préhistoire et Protohistoire : « Chalcolithique », p. 11,

En ligne : ubprehistoire.free.fr/Documents%20a%20telecharger/Cours%20Chalcolithique.pdf

Pour Monte Loreto, on peut voir également : University of Nottingham, Excavation of the early prehistoric copper mine at Monte Loreto, Department of classics and Archaeology, Projects, sans date (tableau de radiodatations).

En ligne : <https://www.nottingham.ac.uk/humanities/departments/classics-and-archaeology/research/research-projects/current-projects/copper-mine.aspx>

⁴ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, p. 310.

⁵ O. Lemerrier, Le Campaniforme et l'Europe à la fin du Néolithique, Avril 2006, 2.1 Le cadre chronoculturel, En ligne : <http://lemerrier-prehistoire.blogspot.fr/2006/04/le-campaniforme-et-leurope-la-fin-du.html>.

J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, p. 172.

⁶ F. Thiercelin-Ferber, avec la collaboration de V. Léa, Découverte de deux alènes en cuivre dans le site chasséen de Daurelle (Montélimar, Drôme), Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 110, 1, 2013, pp. 134-137, ici p. 134 (pour la datation).

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2013_num_110_1_14237

En Provence, les premiers objets en cuivre connus datent du début du Néolithique final : deux fragments de tôle arrondis dans un contexte de Fraischamp (abri sépulcral de Sanguinouse à la Roque-sur-Pernes), une perle en cuivre dans la couche la plus ancienne de l'hypogée des Crottes à Roaix située par J. Cauliez entre 2.900/2.850 et 2.700 BC environ¹. La métallurgie était sans doute alors complètement ignorée dans la région, ou au mieux assimilée à des pratiques plus ou moins magiques. Comme on l'a vu plus haut, le métal semble avoir été traité un peu comme une forme minérale plus ou moins rare. On a également retrouvé une ou deux perles en turquoise dans le même niveau ancien de l'hypogée des Crottes à Roaix... Dans tous les cas il semble bien qu'il ne s'agit là que de curiosités transformées en petits objets de parure, rares, mais pas nécessairement de grande valeur. Comme pour les alènes de Daurelle, il reste très difficile de parler d'objets de prestige².

8.2.2.2. Au Néolithique final récent, une première vague campaniforme.

C'est donc ailleurs, et plus tard aussi - pendant notre Néolithique final récent (2.550-2.350) - qu'il faut rechercher les acteurs de l'expansion de la métallurgie archaïque en Provence. Plus précisément peut-être parmi les porteurs de ce faciès culturel quasiment paneuropéen que l'on a déjà cité plus haut et qui a été baptisé, en raison de la silhouette en forme de cloche renversée que présentent ses poteries les plus caractéristiques - des gobelets à profil en S étiré verticalement - du nom de Campaniforme (de l'espagnol *campana*). Avec une nuance importante, toutefois, car si le Campaniforme méridional (Méditerranée occidentale, péninsule ibérique, côte atlantique du Maroc...) semble avoir été intimement associé à la métallurgie, il n'en est pas de même du Campaniforme septentrional (Pays-Bas, Europe centrale) qui pour sa part l'ignorait³.

Ce Campaniforme en tout cas a fait couler beaucoup d'encre⁴. Son origine elle-même a longtemps posé question, et le débat n'est pas clos. On l'a placée tout à tour en Europe centrale, aux Pays-Bas (hypothèse retenue pendant quelque 25 ans et qui conserve ses adeptes) et dans le sud-ouest de la péninsule ibérique (hypothèse ancienne qui lui a valu son nom, et qui est reprise aujourd'hui). Un faisceau de données, notamment radiocarbone, tendraient à privilégier l'antériorité du Campaniforme ibérique⁵. Le Campaniforme européen, méditerranéen (Baléares, Sardaigne, Sicile) et nord-africain (côte atlantique du Maroc, littoral oranais en Algérie)⁶ aurait donc vu le jour dans le deuxième quart du III^e millénaire au sein

¹ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, notamment fig. 16 p. 125, plus facile à déchiffrer en ligne : En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

² F. Thiercelin-Ferber, avec la collaboration de V. Léa, Découverte de deux alènes en cuivre dans le site chasséen de Daurelle, p. 136.

³ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, p. 169.

⁴ Pour en savoir plus, quoiqu'ancien on peut parcourir J.-P. Millotte, A. Thévenin, Les racines des Européens, des origines aux celtes, Le Coteau (42120), Editions Horvath, 1988, pp. 275 et s.

Ou plus récent, et toujours très précis : O. Lemerrier, Le Campaniforme et l'Europe à la fin du Néolithique, Avril 2006, D'une colonisation à l'autre [introduction].

En ligne : <http://lemercier-prehistoire.blogspot.fr/2006/04/le-campaniforme-et-leurope-la-fin-du.html>

⁵ L. Salanova, Le temps d'une diffusion : la céramique campaniforme en Europe, ds A. Lehöerff (dir.), Construire le temps. Histoire et méthodes des chronologies et calendriers des derniers millénaires avant notre ère en Europe occidentale, Actes du XXX^e colloque international HALMA-IPEL (7-9 décembre 2006), Glux-en-Glenne, Bibracte éd., n°16, 2008, p. 135-149, ici p. 143.

En ligne : http://www.academia.edu/14144619/Le_temps_dune_diffusion_Le_Campaniforme_en_Europe
O. Lemerrier, Le Campaniforme et l'Europe à la fin du Néolithique, Avril 2006, 1.3 Problématiques et interrogations,

En ligne <http://lemercier-prehistoire.blogspot.fr/2006/04/le-campaniforme-et-leurope-la-fin-du.html>.

⁶ Pour une carte de répartition du Campaniforme voir O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002,

des grandes cultures de Los Millares (Espagne) ou de Vila Nova de São Pedro (Portugal) - à moins que ce ne fût parmi l'un des petits groupes ibériques qualifiés de chalcolithiques parce qu'ils exploitaient déjà, d'une manière limitée, le cuivre. Un axe maritime partant de l'estuaire du Tage vers la Galice puis la Bretagne a pu être mis en avant pour la diffusion du tout premier campaniforme¹.

Ce qui est certain c'est qu'il s'est alors répandu très rapidement, le long des côtes de l'Atlantique (jusqu'aux Pays-Bas) ou de la Méditerranée, et à partir de là en remontant fleuves et rivières. Pour mémoire le mode de vie néolithique avait mis plus de 3000 ans pour gagner l'Angleterre depuis la Grèce et les Balkans². Or dès 2.500 BC, et même sans doute un peu plus tôt vers 2.550 BC, soit quasiment au début de notre Néolithique final récent (2.550-2.350), les premières manifestations du Campaniforme, originaires du Portugal, avaient atteint la Provence. Sous forme de vases en forme de cloche, bien sûr, mais également d'un matériel commun aux diverses régions touchées par le Campaniforme, et de la sorte associé à celui-ci. C'est le cas d'une céramique commune, plus fruste et non décorée, d'éléments de parure en os (boutons à perforations en V, pendeloques en forme d'arc), de plusieurs types de poignards à soie en cuivre, de grandes armatures (pointes de flèches, ici de 6 à 8 cm) en cuivre également (pointes de Palmela), de poinçons ou alènes bipointes à section carrée et enfin de panoplies d'archer : flèches à pédoncule et ailerons, en silex, et brassards formés d'une plaquette d'os ou de pierre perforée de trous à ses extrémités pour l'attacher à l'intérieur du bras et protéger celui-ci du frottement de la corde de l'arc. Le tout demeure très rare : on ne connaît dans le grand Sud-Est qu'une vingtaine de brassards d'archers, une quinzaine de poignards (dont certains... assez incertains) et seulement trois pointes de Palmela³...

Les objets attribuables à la première vague campaniforme se sont répandus de manière très sélective : on ne les trouve bien représentés que sur des sites perchés, de faible superficie, situés le long de la côte ou dans le proche arrière-pays, à l'embouchure des fleuves ou dans la partie basse de ceux-ci. Parallèlement, on trouve aussi du matériel plus loin vers l'intérieur, mais en nombre très restreint chaque fois (un à trois éléments). Cette répartition semble correspondre à une phase d'exploration de la région, avec l'implantation de sortes de bases littorales, à partir desquelles des échanges directs ou indirects ont pu être initiés avec les populations indigènes de l'intérieur. Pour sa part le matériel isolé a souvent été retrouvé dans des sépultures. Dans d'autres régions, en Europe centrale et septentrionale, le matériel campaniforme se trouve dans des tombes individuelles où l'inhumation s'entoure d'un rituel spécifique : le corps est allongé sur le côté, jambes fléchies, la tête orientée au nord. On a pu envisager alors que ce sont des Campaniformes qui ont été enterrés là puisque matériel et rituels sont toujours associés. Dans notre région, il s'agit pour la plupart, selon l'usage de l'époque de sépultures collectives, et le matériel campaniforme y est toujours mêlé à des éléments de la culture matérielle locale, relevant le plus souvent du Fontbuxien provençal ou encore du style la Fare. Dans ces sépultures collectives il n'y a pas de rituel particulier, et il est quasi-impossible de savoir si ce matériel accompagnait dans l'au-delà des Campaniformes ou bien des indigènes à qui on l'aurait offert, qui l'auraient échangé, ou même copié. De surcroît

Tome 1, Volume 1, p. 22. - L. Salanova, Le temps d'une diffusion : la céramique campaniforme en Europe, fig. 1 p. 136.

¹ L. Salanova, Le temps d'une diffusion : la céramique campaniforme en Europe, p. 143.

² O. Lemerrier, Le Campaniforme et l'Europe à la fin du Néolithique, Avril 2006, D'une colonisation à l'autre [introduction].

En ligne : <http://lemercier-prehistoire.blogspot.fr/2006/04/le-campaniforme-et-leurope-la-fin-du.html>

³ O. Lemerrier, Le Campaniforme et l'Europe à la fin du Néolithique, avril 2006, 2.2 Le cas de la Méditerranée nord-occidentale.

O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, pp. 144, 130-131, 129.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_1_-_Volume_1_-_Texte_illustre.pdf

il est souvent difficile de définir si le matériel campaniforme que l'on trouve mêlé aux productions indigènes leur a été délibérément associé au moment de l'inhumation, ou s'il provient du simple remaniement d'un dépôt voisin lors de celle-ci. Il en va tout autrement à la Fare, à Forcalquier, où c'est une tombe individuelle enfouie sous un tertre de pierres et de terre que les chercheurs ont trouvée. La position du corps correspond bien là aux rituels campaniformes¹. Mais le matériel est mêlé, à l'image de celui des tombes collectives : outre une lame de poignard en cuivre et une sorte de bobine en os dans laquelle on a vu un objet de parure peut-être destiné à s'insérer dans une lèvre (labret), il comprend un seul vase campaniforme pour deux vases indigènes. Ces vases pourraient être tous trois de fabrication locale, mais le vase campaniforme comporte des tessons de poterie broyés dans sa pâte (chamotte), qui est un signe distinctif de ces productions. La première datation de l'ensemble, qui devait être confirmée, le plaçait de surcroît très tôt, dans le courant du XXVI^e siècle avant notre ère²... Le rituel observé, ainsi que les vestiges, entraînent plusieurs remarques. Tout d'abord, ou bien il y a eu plusieurs ressortissants de la culture campaniforme qui sont venus là et ont enterré un des leurs selon leurs rites, ou bien il n'y en avait qu'un seul - mais qui avait suffisamment d'ascendant sur les indigènes pour les persuader de l'inhumer comme il le souhaitait. Au demeurant le défunt paraît avoir vécu assez longtemps parmi ces indigènes pour adopter leur vaisselle commune, tout en fabriquant sur place l'un des gobelets typiques de sa culture sans rien abandonner de sa spécificité (chamotte). Ensuite, bien que les indigènes semblent avoir fait grand cas, dès le début, des porteurs de gobelets en cloche, et même lorsqu'on a la trace de la présence effective de ceux-ci (comme à la Fare), la rareté de leur matériel propre suggère qu'une sorte de distance entourait ces hommes, qui interdisait de s'approprier leurs symboles distinctifs. Ceci n'est pas sans évoquer de loin un système de caste. Mais sur quelles singularités reposerait-il ? L'arc fait indiscutablement partie des objets qui identifiaient les Campaniformes³. Cependant, la redécouverte de l'arc est bien plus ancienne - et, un peu partout, il a dû y avoir des hommes qui n'ont pas attendu les Campaniformes pour passer maîtres dans son maniement. On peut donc écarter l'hypothèse déjà ancienne d'une caste d'archers susceptibles de s'imposer par la force. Pour autant ce n'est peut-être pas tout. On a pu envisager, dès le Néolithique moyen, que l'arc et la flèche ont servi à s'afficher, à affirmer son identité⁴. Cet aspect ostentatoire a pu se perpétuer à travers les siècles, d'autant que l'apparition de la guerre clairement attestée dans la première moitié du Néolithique final récent (2.550-2.450) a donné à l'arc une dimension qu'il ne possédait pas jusque-là⁵. Dans ces conditions la nature d'archers que les Campaniformes semblent avoir

¹ O. Lemerrier, A. Müller, le site Néolithique final/Chalcolithique de la Fare à Forcalquier (Alpes-de-Haute-Provence), ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 91, 3, 1994, pp. 187-189, ici p. 187. En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1994_num_91_3_9763

² O. Lemerrier, J. Cauliez, R. Furestier, A. Müller, C. Bouville, C. Gilabert, C. Jorda, M. Khedhaier, N. Lazard, D. Loirat, M. Pellissier, N. Provenzano, P. Verdin, Le site Néolithique final de la Fare (Forcalquier, Alpes-de-Haute-Provence) résultats 1995-1999 et révision chronoculturelle, ds H. Dartevelle (dir.), Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, 5, Clermont-Ferrand, 2002 / Archéologie du sud-ouest, supplément 9, 2004, pp. 445-455, ici p. 10-11 (§ 3.3.1. Retour sur la sépulture à mobilier campaniforme) et 11-12 (§ 3.3.2. Comparaisons et commentaires) de la version en ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087369/document>

³ En ce sens par exemple R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Thèse, Université d'Aix-Marseille, 2005, Volume 1, p. 70. En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00084729/file/Volume_I_texte.pdf

⁴ V. Léa, B. Gassin, J. Linton, Quelles armatures de projectiles pour le midi méditerranéen et ses marges du milieu du Vème au milieu IVème millénaire ? ds Gallia Préhistoire 51, 2009, pp. 155-177, ici p. 174. En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2009_num_51_1_2477

⁵ Parallèlement, malgré la différence fondamentale de milieu, si l'on se réfère aux travaux de P. Clastres sur l'Amazonie, on peut imaginer que la guerre a pu contribuer à l'apparition, au moins provisoire, d'un pouvoir politique de commandement dans une société structurellement sans Etat ni pouvoir politique (de commandement

revendiquée pourrait signaler le ralliement à une pratique commune - se rattacher à une catégorie connue et respectée par les indigènes - mais en affichant alors clairement des éléments spécifiques (brassards)¹ destinés à bien marquer leur identité, à bien affirmer leur différence². Mais quelle différence ? Dans notre région, on a également pensé jadis que les Campaniformes avaient pu participer à la réintroduction du cheval que l'on a retrouvé dans le deuxième quart du IIIe millénaire (sur le site de La Balance à Avignon, par exemple, où l'on a également retrouvé des témoins campaniformes)³. On l'a également identifié à la Baume Croupatière (grotte Saint-Gervais) à Bonnieux, où les remaniements néanmoins interdisent toute datation précise⁴. Mais là encore, la suite a infirmé l'hypothèse : le cheval est absent de la plupart des sites campaniformes - et en plus sa présence est attestée à peu près continûment du Tardiglaciaire jusqu'au Néolithique final ancien⁵ (et même donc jusqu'au Néolithique final moyen à La Balance) ce qui suggère qu'il n'y a pas eu réintroduction d'un animal domestiqué mais seulement lente extinction du cheval sauvage... Reste donc le métal. Même s'ils n'en sont pas les inventeurs, les Campaniformes paraissent avoir largement contribué à la diffusion de la métallurgie en Europe du Sud. Peut-être est-ce même la quête de métal, parce que leur culture lui était intimement lié, qui a été le moteur de leur formidable expansion - la recherche de nouveaux gisements, et pourquoi pas d'une sorte d'eldorado du cuivre natif ? Qui saura jamais quels pouvoirs, quelle magie, quelles croyances les Campaniformes attachaient au métal et à la métallurgie ? Pour les populations provençales du Néolithique final en tout cas, pour lesquelles le métal était sans doute encore perçu comme une forme minérale parmi d'autres, plier ce caillou à leur volonté pour en modifier l'aspect, la forme et la nature selon leur choix a pu conférer aux Campaniformes une solide réputation de magiciens ou de sorciers. Cela renvoie aux premiers détenteurs du secret de la terre cuite à Dolni Vestonice ou à Pavlov en Moravie dont la magie, 20.000 ans plus tôt, transformait la terre en pierre... Au-delà on pourrait encore évoquer de loin la culture andine (800-500 BC) de Chavin de Huantar dont l'autorité - établie par ses "missionnaires" - a rayonné sur un immense territoire sans qu'elle reposât jamais semble-t-il sur une domination politique ou militaire⁶. Est-ce tellement

ou de coercition) comme pouvait l'être la société néolithique : P. Clastres, *La Société contre l'Etat*, Paris, Les Editions de Minuit, 2011 (poche) p. 27 et aussi pp. 41, 78.

¹ Peut-être leurs arcs possédaient-ils aussi des caractéristiques, une taille ou une courbure, qui les distinguaient de plus loin que les brassards d'archers qu'ils arboraient au bras. Mais cela n'est qu'une hypothèse car on n'en a pas retrouvé.

² On pourrait même se demander si leurs arcs n'étaient pas différents, en taille ou en courbure, pour qu'on pût les repérer de loin, mais on n'en a aucune trace. C'est cependant au début du Néolithique final récent, vers 2500 BC, que l'on a vu apparaître des exemplaires techniquement perfectionnés : Exposition Arc et flèche, fabrication et utilisation au Néolithique, Musée départemental de Préhistoire de Solutré-Pouilly, 1er avril-26 novembre 2006, conçue par le Musée Schwab de Bienne (Suisse) en collaboration avec Jürgen Junkmanns.

Voir en ligne : <https://www.hominides.com/html/lieux/arc-fleche-fabrication-neolithique-solutre.php>

Pour en savoir plus sur l'arc préhistorique, on peut consulter <http://paleosite.free.fr/arc/origines/arcorigin2.htm> et spécialement pour le Néolithique <http://paleosite.free.fr/arc/origines/arcneo.htm>

³ O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère*, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 2, Volume 2, fiche 278 pp. 881-882.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_2_-_Catalogue_-_Volume_2.pdf

⁴ O. Lemerrier, *Le Campaniforme et l'Europe à la fin du Néolithique*, avril 2006, 2.2 Le cas de la Méditerranée nord-occidentale - voir aussi *Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère*, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, pp. 165-166.

⁵ E. Crégut-Bonnouze, 18 000 ans d'évolution de la faune mammalienne en Vaucluse, ds J. E. Brochier, A. Guilcher, G. Sauzade, *Archéologies de Provence et d'ailleurs, Mélanges offerts à Gaëtan Congès et Gérard Sauzade*, Supplément au Bulletin Archéologique de Provence, 5, 2008, pp. 45-60, ici p. 47.

⁶ Sur Chavin, voir par exemple D. Levine, *Chavin de Huantar, A la source des mythes andins*, 2005, en ligne : https://www.clio.fr/BIBLIOTHEQUE/chavin_de_huantar.asp

J. W. Rick, C. Mesia, D. Contreras, S. R. Kembel, R. M. Rick, M. Sayre, J. Wolf, *La cronología de Chavín de Huántar y sus implicancias para el Periodo Formativo*, ds Boletín de Arqueología PUCP, 13, 2009, pp. 87-132. En ligne : <http://revistas.pucp.edu.pe/index.php/boletindearqueologia/article/view/984/959>

invraisemblable ? On touche ici au domaine improbable des croyances humaines, qui relèvent pour beaucoup d'un profond besoin de merveilleux, transcendant la réalité. A l'époque mérovingienne, 3.000 ans - trente siècles... - plus tard, le savoir des forgerons, qui rehaussait considérablement le statut des guerriers qui le possédaient, était encore ancré dans la magie¹. Selon les versions, c'étaient en effet les forgerons Mimir ou Wieland qui avaient forgé (ou reforgé) l'épée de Siegfried, qu'ils avaient par ailleurs élevé. Or Wieland tenait son savoir des Nains de la Montagne - dans laquelle on a vu parfois, curieux effet de miroir, la transposition d'une tombe mégalithique... Mais au Néolithique final, même campaniforme, les objets en métal demeuraient on l'a vu très rares. Et l'on a retrouvé très peu de traces d'activité métallurgique. En tout et pour tout deux éventuels résidus de fonte, associés à un galet à cupule en grès, au Fortin du Saut à Châteauneuf-les-Martigues² - pas de moules de fondeurs donc, comme on en connaîtra à l'âge du bronze, pas de creusets véritables offrant encore quelques traces de scories comme on le verra à l'âge du fer. C'est pourtant aux Campaniformes que l'on a associé la plupart des rares objets métalliques connus alors (poignards, alènes de section carrée, pointes de Palmela...) et on peut envisager, du fait de la vigueur des échanges entre les groupes de cette époque, qu'une démonstration occasionnelle de leur magie devait suffire pour impressionner largement les populations locales. Après tout, si les prêtres devaient faire la démonstration matérielle de leurs affirmations il n'y aurait pas beaucoup de religions... et si elle est mieux documentée par les objets, on n'a pas non plus beaucoup de témoins d'ateliers métallurgiques à l'époque mérovingienne pour reprendre la comparaison antérieure³. Le savoir des Campaniformes, qui aurait justifié le respect qu'on leur portait, les aurait donc initialement placés en marge des populations qu'ils fréquentaient. Héphaïstos lui aussi, doté de pouvoirs extraordinaires⁴ (et dont Wieland avait peut-être hérité sa boiterie) était avant tout un être vivant en marge de ses semblables... Mais nos Campaniformes ne vivaient pas au milieu des dieux. Les populations qu'ils côtoyaient demeuraient sans doute assez souvent hostiles à l'étranger. Elles étaient même toujours suspectes de perpétuer accessoirement les traditions de leurs ancêtres de Fontbrégoua : on trouvera encore des traces de cannibalisme rituel sur les rives des étangs languedociens à la

S. R. Kembel, J. W. Rick, Building Authority at Chavín de Huántar, Models of Social Organization and Development in the Initial Period and Early Horizon, H. I. Silverman (dir.), *Andean Archaeology*, Malden (USA), Blackwell Publishing Ltd, 2004, pp. 51-76.

¹ J. Le Goff, *Les civilisations de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1964, p. 261.

Sur un chef de guerre mérovingien aussi forgeron et orfèvre, voir J. Decaens, Un nouveau cimetière du haut moyen âge en Normandie, Hérouvillette (Calvados), ds *Archéologie médiévale* (Caen, Centre de Recherches Archéologiques médiévales), 1, 1971. pp. 1-125, ici p. 88-89 (à propos de la sépulture 10, datée des années 635-650 de notre ère)

En ligne : https://www.persee.fr/doc/arcme_0153-9337_1971_num_1_1_1226

E. J. Bik, Le forgeron lacustre, "an inconsistent legend" ?, ds *Cahiers de civilisation médiévale*, 35, 1992, pp. 3-25. ici p. 5.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_1992_num_35_137_2513

² R. Furestier, *Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France*, Thèse, Université d'Aix-Marseille, 2005, Volume 1, p. 310.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00084729/file/Volume_I_texte.pdf

³ D. Billoin, L'atelier métallurgique du haut Moyen Âge de Pratz "Le Curtillet" (VII^e siècle), ds F. Passard, J.-P. Urlacher, A. Richard (dir.), *Burgondes, Alamans, Francs et Romains dans l'Est de la France, le Sud-Ouest de l'Allemagne et la Suisse (V^e-VII^e siècles après J.-C.)*, Actes des XXI^e journées internationales d'archéologie mérovingienne, Besançon, 20-22 oct. 2000, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, *Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté, série art et archéologie*, 47, 2003, p. 255-265.

⁴ Voir par exemple *Odyssée*, chant VIII, vers 268 et s. pour l'amère expérience qu'en firent Aphrodite et Arès...

En ligne (malheureusement avec des noms latins pour les dieux) :

<http://remacle.org/bloodwolf/poetes/homere/odysee/livre8.htm>

fin de l'âge du bronze¹. C'est pourquoi peut-être l'arc était un de leurs signes distinctifs à travers toute l'Europe : tout en les rattachant à une catégorie familière aux indigènes, potentiellement redoutable et redoutée par ceux-ci au sein de leurs sociétés, son maniement aurait pu leur permettre de faire très physiquement, le cas échéant, la démonstration de leur puissance - et éventuellement d'imposer le respect de leur vie. Ce serait alors dans les zones plus isolées de l'intérieur que le Campaniforme dévoilerait le mieux sa nature : celle d'une culture initialement perçue comme liée à une magie du métal primitif, et suscitant un respect craintif jusque dans ses attributs. On peut imaginer en outre dans ce cas que cette magie fournissait un prestige conséquent aux populations qui accueillaient ses servants, à une époque où les grands poignards en silex trahissent une certaine recherche de signes distinctifs voire d'ostentation². En fait il semble que l'arrivée des Campaniformes a contribué à créer une dynamique que l'on retrouve jusque dans la production de matériel lithique³, le métal demeurant extrêmement rare et conservant un statut très particulier.

8.2.3. Un Chalcolithique pauvre mais bien distinct.

8.2.3.1. Au Chalcolithique ancien, une deuxième vague campaniforme.

Ces premiers apports en tout cas paraissent avoir ouvert largement la porte à une deuxième vague campaniforme dont les effets se sont fait sentir autour de 2.350 avant notre ère⁴. Elle s'est accompagnée, cette fois-ci, d'un remaniement du matériel assez important pour définir une nouvelle entité, le groupe rhodano-provençal. Celui-ci, qui possède une dimension régionale, marque donc notre Chalcolithique ancien (2.350-2.150 BC).

Après le Portugal pendant la phase ancienne du Campaniforme, c'est alors l'Espagne (groupe de Ciempozuelos) qui a largement influencé la Provence - au point que l'on a pu parfois considérer la France méditerranéenne comme une province espagnole⁵. On parle en effet parfois d'acculturation, ou au moins de déculturation très rapide⁶, car dans notre région les styles précédents (la Fare, Fontbuxien provençal) ont pour la plupart disparu, submergés par ce Rhodano-Provençal. Jusque-là, tous les styles identifiés par J. Cauliez semblaient procéder

¹ M. Py, Culture, économie et société préhistoriques dans la région nîmoise, Collection de l'Ecole française de Rome, 131, 1990, Volume 2, pp. 799-802, spécialement pp. 801-802.

La pratique est également attestée sur les sites de l'arrière-pays, jusqu'au premier âge du fer cette fois-ci. Les restes ne traduisent pas de classe d'âge privilégiée : enfants, adolescents ou adultes pouvant en faire les frais.

² En ce sens : O. Lemerrier, Le Campaniforme et l'Europe à la fin du Néolithique, Avril 2006, D'une colonisation à l'autre [introduction].

En ligne : <http://lemercier-prehistoire.blogspot.fr/2006/04/le-campaniforme-et-leurope-la-fin-du.html>.

³ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Thèse, Université d'Aix-Marseille, 2005, Volume 1, pp. 306 et 312.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00084729/file/Volume_I_texte.pdf

⁴ O. Lemerrier, R. Furestier, Après les "vrais campaniformes" : Le groupe Rhodano-Provençal dans le sud-est de la France, ds M. Barbaza et al. (Collectif), De Méditerranée et d'ailleurs, Mélanges offerts à Jean Guilaine, Toulouse, Archives d'Ecologie Préhistorique, 2009, pp. 391-402, ici p. 395. En ligne :

https://www.academia.edu/244646/LEMERCIER_O._FURESTIER_R._2009_Apr%C3%A8s_les_vrais_campaniformes_Le_Rhodano_Proven%C3%A7al_dans_le_sud_est_de_la_France_in_Collectif_De_M%C3%A9diterran%C3%A9e_et_d_ailleurs_M%C3%A9langes_offerts_%C3%A0_Jean_Guilaine_Toulouse_Archives_d_Ecologie_Pr%C3%A9historique_2009_p._391-402

Voir aussi O. Lemerrier, La fin du Néolithique en France méditerranéenne - Périodisation schématique, Le Néolithique final 3, mardi 23 mai 2006 (occurrence : rhodano-provençal).

En ligne : <http://lemercier-prehistoire.blogspot.fr/2006/05/priodisation-schmatique-de-la-fin-du.html>

⁵ O. Lemerrier, Le Campaniforme et l'Europe à la fin du Néolithique, 2.3 La question des origines, mardi 26 avril 2006.

En ligne : <http://lemercier-prehistoire.blogspot.fr/2006/04/le-campaniforme-et-leurope-la-fin-du.html>

⁶ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, p. 175.

de l'évolution d'une entité occupant précédemment la même zone. Ils entretenaient en outre une étroite parenté reposant sur le vieux fonds commun entrevu plus haut, qui participait largement à l'impression de continuité. Le Rhodano-provençal a donc brisé l'évolution de ces particularismes micro-régionaux - que l'on pourrait faire remonter à la fin du Néolithique moyen (La Roberte), qui s'étaient développés au Néolithique récent et qui avaient abouti au Néolithique final aux différents styles reconnus et définis par J. Cauliez. Mais il n'a pas toujours réussi à gommer complètement le vieux fonds commun. Dans certaines zones du Var ou du Languedoc oriental, ce vieux fonds commun néolithique a même réussi à conserver une importance prépondérante durant notre Chalcolithique ancien (2.350-2.150) malgré la puissante poussée du Rhodano-provençal. Dans le premier cas (groupe de Plan Saint-Jean) on pourrait invoquer un certain isolement. C'est exclu en Languedoc où l'on considère que c'est peut-être la tradition paléo-métallurgique, en donnant de la force aux particularismes locaux, qui leur a permis de se maintenir¹. En tout cas, alors que le Fontbuxien provençal a été remplacé par le Rhodano-Provençal, en Languedoc oriental, le groupe de Fontbouisse, extrêmement vigoureux, a mieux résisté. Un groupe pyrénéen s'est certes répandu dans l'ouest et le centre du Languedoc selon un processus assez semblable au Rhodano-provençal. Mais pas en Languedoc oriental. Dans le Gard comme dans la basse vallée du Rhône, on trouve un Fontbuxien récent qui est clairement contemporain du Rhodano-Provençal - du matériel de ce groupe figure à ses côtés. C'en était pour autant bien fini de l'influence culturelle prédominante du Languedoc en Provence. C'étaient dorénavant, et pour deux siècles, les influences ibériques qui allaient imprégner la région.

Les spécialistes distinguent encore néanmoins d'autres influences, sensibles dans quelques céramiques ou parures. On pourrait peut-être les qualifier d'influences en retour². Des relations suivies semblent en effet avoir existé entre toutes les régions concernées par la première expansion maritime et fluviale du Campaniforme (notamment les Pays-Bas, ou la Rhénanie...). Bien placé, le Midi méditerranéen aurait constitué une sorte de plate-forme de transit entre la péninsule ibérique d'une part, l'Europe continentale et l'Italie d'autre part. Et naturellement il aurait reçu en retour, issus des échanges avec ces régions, des éléments qui se seraient intégrés peu ou prou dans sa culture. A la faveur de cette mixité des échanges, on pourrait entrevoir un arrière-plan commun dans la culture matérielle, qui s'est exprimé aussi bien en France qu'en Suisse et en Italie - pour la céramique domestique par exemple³. Mais c'est en filigrane, car c'est d'abord la primauté des influences ibériques, moteur premier de ces fructueux échanges et de l'identité culturelle de la région à cette époque, qui éclate en Provence⁴.

¹ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, p. 175.

² En ce sens O. Lemerrier, Le Campaniforme et l'Europe à la fin du Néolithique, Jeudi 21 Avril 2006, ici 2.3 La question des origines.

En ligne : <http://lemerrier-prehistoire.blogspot.fr/2006/04/le-campaniforme-et-leurope-la-fin-du.html>

³ O. Lemerrier, Le Campaniforme et l'Europe à la fin du Néolithique, 2.3 La question des origines.

Sur ce sujet on peut voir M. Besse, L'Europe du III^e millénaire avant notre ère, Les céramiques communes au Campaniforme, Lausanne, Bibliothèque historique vaudoise (Cahiers d'archéologie romande, 94) 2003.

En ligne : <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:17695/ATTACHMENT01>

⁴ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, pp. 27-29, 222.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_1_-_Volume_1_-_Texte_illustre.pdf

R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Thèse, Université d'Aix-Marseille, 2005, Volume 1, pp. 32, 281.

O. Lemerrier, R. Furestier, Après les "vrais campaniformes" : Le groupe Rhodano-Provençal dans le sud-est de la France, ds M. Barbaza et al. (Collectif), De Méditerranée et d'ailleurs, Mélanges offerts à Jean Guilaine, Toulouse, Archives d'Ecologie Préhistorique, 2009, pp. 391-402. En ligne :

La puissance de ces apports demeure source d'interrogations. Il semble bien que les Campaniformes de la première vague ont ouvert la voie à un contingent de nouveaux-venus, dans lequel les populations provençales traditionnelles se sont plus ou moins diluées. Mais le nombre de ces arrivants fait encore question car dans le même temps il y a eu, apparemment, une contraction très importante du peuplement : alors que l'on considère que le Rhodano-Provençal a régné sur une bonne partie de la Provence, le nombre de sites qui peut lui être attribué demeure modeste au regard de celui des ensembles de Fraischamp, Mourre du Tendre, Luberon-Mont de Vaucluse, Fontbuxien provençal ou la Fare¹. Rien que dans le Luberon central on peut attribuer plus de soixante-dix sites au Néolithique final moyen/récent, contre deux ou trois seulement dans tout le massif au Rhodano-Provençal (les Lauzières à Lourmarin, l'abri Soubeyras à Ménerbes, et peut-être les Fabrys à Bonnieux)². Dans le meilleur des cas, puisque c'est l'époque qui semble la mieux représentée en Provence pour le Campaniforme, on pourrait rajouter deux autres sites ayant livré un matériel campaniforme trop modeste pour qu'on puisse le rattacher à l'une ou l'autre époque - l'Arconade à Viens et les Seguins à Buoux³. Encore ne s'agit-il que de quelques tessons, ou d'une armature (pointe) de flèche. Pour le Néolithique final, on dispose d'un matériel le plus souvent très conséquent même si de nombreux sites ne sont connus que par des ramassages de surface. Ceux-ci, qui n'ont donc pas été étudiés en détail, pourraient fournir également quelques traces de cette deuxième vague campaniforme. Mais pour les détecter il faut justement descendre au niveau du détail, et le déficit semble destiné à perdurer. Pour tout le Sud-Est, on ne dénombre à cette époque que 80 sites supposés domestiques (susceptibles d'avoir accueilli un habitat). Et sur les sites qui ont pu être fouillés et qui ont connu une occupation assez longue, sinon forcément continue, l'habitat rhodano-provençal paraît toujours moins étendu que ceux qui l'ont

https://www.academia.edu/244646/LEMERCIER_O._FURESTIER_R._2009_Apr%C3%A8s_les_vrais_campaniformes_Le_Rhodano_Proven%C3%A7al_dans_le_sud_est_de_la_France_in_Collectif_De_M%C3%A9diterran%C3%A9e_et_d_ailleurs_M%C3%A9langes_offerts_%C3%A0_Jean_Guilaine_Toulouse_Archives_d_Ecologie_Pr%C3%A9historique_2009_p._391-402

¹ En ce sens, voir les cartes de répartition éloquentes de J. Cauliez, *Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques*, fig. 19 p. 134 et 20 p. 135.

² A. Caraglio, *Entre Provence et Catalogne, Approche comparative des dynamiques d'implantation des habitats à la fin du III^e millénaire av. n.è.*, Mémoire de Master 2, Archéologie et Histoire de l'Art, Option Préhistoire, Université de Provence Aix-Marseille 1, 2010, Volume 2 (catalogue), n° 85 (Lauzières), 88 (abri Soubeyras) et 71 (Fabrys) (Campaniforme récent pour A. Caraglio).

En ligne : https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00554854/file/Caraglio_2010_Volume_2_Catalogue.pdf

O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère*, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 2, Volume 2, fiche 302 pp. 973-976 (Lauzières, fragments de 4 vases), fiche 304 pp. 979-980 (Soubeyras, 1 ou 2 tessons), fiche 284 pp. 928-929 (Fabrys, 3 tessons appartenant à 2 ou 3 vases, potentiellement du Campaniforme 3 rhodano-provençal).

Comme on l'a vu plus haut, l'occupation des Lauzières, quoique sans doute discontinue, a dû être très longue, même si typologiquement J. Cauliez a rattaché l'occupation principale à son horizon 2 (2.900/2.850-2.550) correspondant à notre Néolithique final moyen (2.850-2.550) : J. Cauliez, *Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques*, fig. 16 p. 125, plus facile à déchiffrer en ligne :

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

³ Pour l'Arconade (1 armature de flèche à ailerons et pédoncule, Campaniforme douteux, d'ailleurs pas prise en compte par R. Furestier) : O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère*, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 2, Volume 2, fiche 310, pp. 1008-1009.

Pour les Seguins (un tesson attribué au Campaniforme 3 rhodano-provençal) : O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère*, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 2, Volume 2, fiche 286, p. 932.

précédé¹. Cette contraction de l'habitat pourrait d'ailleurs éventuellement s'observer dès la première vague campaniforme en contexte la Fare ou Fontbuxien provençal. C'est notamment le cas sur le site éponyme de la Fare à Forcalquier². Parallèlement, on note un recours progressif à l'habitat rupestre qui n'était plus guère sollicité depuis le Néolithique récent. Alors que l'habitat de plein air semble encore la règle au Néolithique final moyen avec près de 85% des implantations, au Néolithique final récent et au Chalcolithique ancien l'habitat rupestre représente près du tiers de celles-ci³. Il s'est donc passé quelque chose, sans doute dès les XXVIe-XXVe siècles, en tout cas à partir du XXIVe siècle, qui a sérieusement affecté la vie des populations locales.

8.2.3.2. Au Chalcolithique récent, héritage et nouveaux apports.

Entre 2.150 et 1.850 enfin, durant notre Chalcolithique récent (généralement qualifié de Bronze ancien I) la région prend un nouveau virage. Les implantations demeurent tout aussi rares : dans le Luberon on ne peut rattacher à la période qui s'ouvre là que les sites d'Irrisson à Goult, des Lauzières à Lourmarin encore une fois et de la Brémonde à Buoux⁴. Plus à l'est, on

¹ O. Lemerrier, R. Furestier, Après les "vrais campaniformes" : Le groupe Rhodano-Provençal dans le sud-est de la France, p. 399.

² O. Lemerrier, C. Gilibert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, ds A. Beeching, I. Senepart, De la maison au village, L'habitat néolithique du sud de la France et du nord-ouest méditerranéen, Actes des journées de la Société Préhistorique Française de Marseille, 2006, Mémoires de la Société préhistorique française, Tome XLVIII, 2009, pp. 255-266, ici p. 6 (§ 2.2 Organisation de l'habitat) de la version en ligne :

http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

O. Lemerrier, J. Cauliez, R. Furestier, A. Müller, C. Bouville, C. Gilibert, C. Jorda, M. Khedhaier, N. Lazard, D. Loirat, M. Pellissier, N. Provenzano, P. Verdin, Le site Néolithique final de la Fare (Forcalquier, Alpes-de-Haute-Provence) résultats 1995-1999 et révision chronoculturelle, ds H. Dartevelle (dir.), Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, 5, Clermont-Ferrand, 2002 / Archéologie du sud-ouest, supplément 9, 2004, pp. 445-455, ici p. 9 (§ 3.1. Les structures) de la version en ligne :

En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087369/document>

O. Lemerrier, Le Campaniforme et l'Europe à la fin du Néolithique, avril 2006, 2.2 Le cas de la Méditerranée nord-occidentale.

En ligne : <http://lemerrier-prehistoire.blogspot.fr/2006/04/le-campaniforme-et-leurope-la-fin-du.html>

O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, p. 155.

³ O. Lemerrier, C. Gilibert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, ici p. 4 (§ 1.1 Occupations de plein air et occupations de cavités) de la version en ligne :

http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

⁴ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 2, Volume 2, fiche 291 pp. 942-944 (Irrisson, fragments d'un gobelet associé à un ensemble céramique non campaniforme très homogène), fiche 302 pp. 973-976 (Lauzières, fragments de 2 vases), fiche 285 pp. 930-931 (Brémonde, fragments d'un gobelet orné d'un décor incisé).

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_2_-_Catalogue_-_Volume_2.pdf

Comme on l'a vu plus haut, l'occupation des Lauzières et celle de la Brémonde quoique sans doute discontinu (peut-être plus à la Brémonde où il n'a pas été signalé de matériel rhodano-provençal) a dû être très longue, même si typologiquement J. Cauliez a rattaché l'occupation principale à son horizon 2 (2.900/2.850-2.550) correspondant à notre Néolithique final moyen (2.850-2.550) : J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, fig. 16 p. 125, plus facile à déchiffrer en ligne :

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Thèse, Université d'Aix-Marseille, 2005, Volume 2, fiche 94 p. 203 (Irrisson, supports peu transformés, 2009-1777 BC calibré), fiche 92 p. 199 (Brémonde, une armature à ailerons et très long pédoncule).

Le site d'Irrisson a été calibré entre 2.107 et 1.753 BC sur BANADORA.

En ligne : <https://www.arar.mom.fr/banadora/echantillon.php?num=11420&cpt=30>

peut rajouter celui du Vallon de Gaude à Manosque¹. Dans le reste de la Provence ils semblent tout aussi rares, sinon plus rares encore².

Mais ce ne sont plus les influences ibériques qui dominent. Les apports proviennent alors d'Italie (Toscane) pour les formes typiques du style qui s'épanouit peu à peu sur le substrat rhodano-provençal ou néolithique - et peut-être de Slovénie (région de Ljubljana)³ pour la technique appliquée aux décors, qui a donné son nom de Barbelé à la séquence. Ses lignes incisées sont en effet souvent recoupées de tout petits traits perpendiculaires. Mais les influences italiennes, auxquelles on pourrait adjoindre quelques apports venus comme précédemment d'autres provinces du monde campaniforme, n'ont pas submergé la Provence. Elles se sont sans doute infiltrées peu à peu, assez lentement pour que le décor incisé et barbelé ait le temps d'être imité sur des formes céramiques propres au groupe rhodano-provençal. Et le Barbelé a eu le temps aussi de développer régionalement des motifs qui lui étaient propres.

Dans un contexte de pauvreté démographique encore accrue, ce groupe semble privilégier la basse vallée du Rhône et, à l'image des toutes premières importations campaniformes du Néolithique final récent, les abords des grands axes naturels de communication (notamment les affluents du Rhône)⁴.

La culture matérielle et, pour autant que l'on en puisse juger, les modes de vie, étaient encore très proches de ceux du Néolithique, mais quelques modifications sont à noter. Ainsi, pour autant que le faible nombre de sites connus permette d'en juger, le recours aux grottes semble bien moins important durant cette séquence que pendant le Néolithique final récent et le Chalcolithique ancien. En outre les habitats de plein air qui occupaient majoritairement les plaines au Chalcolithique ancien (Rhodano-Provençal) tendent à se percher au Chalcolithique récent (Barbelé)⁵. Ce perchement ne s'accompagne pas nécessairement de la fortification du site, mais celle-ci paraît attestée au Camp de Laure, au Rove⁶. Pour autant cet exemple à ce jour unique ne connaît pas de suite jusqu'à la fin de l'âge du bronze (à Glanon/Glanum)⁷. Il ne

¹ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 2, Volume 1, fiche 6 pp. 36-37 (quelques tessons).

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_2_-_Catalogue_-_Volume_1.pdf

² Par exemple O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France. De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Résumé de thèse par l'auteur, ds Préhistoires Méditerranéennes [En ligne], 10-11, Varia, 2002, pp. 223-227.

En ligne: <http://pm.revues.org/279>.

³ O. Lemerrier, Le Campaniforme et l'Europe à la fin du Néolithique, 2.3 La question des origines.

⁴ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, p. 199.

Voir aussi du même auteur Le Campaniforme dans le sud-est de la France. De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Résumé de thèse par l'auteur, ds Préhistoires Méditerranéennes [En ligne], 10-11, Varia, 2002, pp. 223-227.

⁵ O. Lemerrier, C. Gilibert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, ici pp. 4 et 5 (§1.2 Topographie des implantations de plein air) de la version en ligne :

http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

⁶ Le site a été daté autour de 2.030-1.902 BC : T. Lachenal, Chronologie de l'âge du Bronze en Provence, ds I. Sénépart, F. Léandri, J. Cauliez, T. Perrin, E. Thirault (dir.), Chronologie de la Préhistoire récente dans le Sud de la France, Acquis 1992-2012, Actualité de la recherche, Actes des 10e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Porticcio (18 au 20 octobre 2012), 2014, Toulouse, Archives d'Écologie Préhistorique, pp. 197-220, ici fig. 3 p. 204.

En ligne :

https://www.academia.edu/9808768/Chronologie_de_l_%C3%A2ge_du_Bronze_en_Provence

⁷ Sur le site de Glanon/Glanum, la première fortification assurée remonte à la fin de l'âge du bronze, au VIIIe s., après une première étape encore hypothétique au IXe siècle : R. Golosetti, Les stèles dans le Sud-Est de la Gaule, lieux de mémoire et cultes héroïques au premier âge du Fer, ds Documents d'Archéologie Méridionale (DAM), 34, 2011, pp. 145-161, ici fig. 5a-b p. 148.

semble donc pas judicieux de placer comme on l'a fait parfois cette fortification du Bronze final ou terminal (et celles de l'âge du fer) dans la perspective ou dans la continuité du Camp de Laure. Il vaudrait mieux considérer celui-ci comme l'aboutissement de la tradition du Néolithique final d'élever des enceintes à caractère symbolique. Si la culture matérielle n'a plus guère emprunté au vieux fonds commun néolithique après le Chalcolithique ancien, les modes de vie traditionnels pour leur part (signalés lorsque le climat l'a permis par des structures d'habitat très proches de celles du Néolithique final) sont par contre attestés jusqu'au Bronze moyen et même au Bronze final II¹ - mais plus après, même lorsque le climat l'aurait permis.

Enfin c'est au sein de ce groupe barbelé qu'apparaissent les premiers objets en bronze. Mais la plupart d'entre eux relèvent de trouvailles isolées et, comme il s'agit souvent d'objets d'une chronologie assez large (les haches du type de Neyruz par exemple)², il est bien difficile de les attribuer à notre Chalcolithique récent (2.150-1.850 BC, Bronze ancien I pour la plupart des auteurs) plutôt qu'à notre Bronze ancien (1.850-1.600 BC, "plein Bronze ancien" pour certains de ces auteurs)³. Comme on l'a vu pour le cuivre en son temps, le nouveau métal n'a toutefois que fort peu d'incidence sur la vie des hommes, dans un premier temps tout au moins. Aux yeux de la majorité des populations, et malgré une petite diffusion auparavant d'objets en cuivre, il reste douteux que le métal ait dépassé à cette époque son statut de forme minérale plus ou moins rare, pour se trouver individualisé en tant que matière ou matériau. Dans la tradition (fort lointaine) du complexe de Cabrières-Roquemengarde qui a vu le jour entre 3.200 et 2.900⁴ - et qui a perduré jusque vers 2.400 BC - une première métallurgie du

En ligne : <http://journals.openedition.org/dam/2708>

¹ Sites du Moullard à Lambesc (Bronze moyen) et de Laprade à Lamotte-du-Rhône (Bronze final II).

Le Moullard : J. Vital, Actualités de l'âge du Bronze dans le sud-est de la France, Chronologie, lieux, économie, mobiliers, ds DAM (Document d'Archéologie Méridionale), 24, 2001, Varia, p. 243-252, ici § 9 de la version en ligne.

En ligne : <https://journals.openedition.org/dam/997>

Laprade : Y. Billaud, Laprade, Lamotte-du-Rhône (Vaucluse), Un habitat de plaine à architecture de terre au Bronze final 2b, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 96, 4, 1999, pp. 607-621.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1999_num_96_4_11021

Datation : T. Lachenal, Chronologie de l'âge du Bronze en Provence, fig. 3 p. 204.

² Ce type de haches est en effet principalement daté du Bronze ancien II-III continental, ou du BzA2 que l'on place couramment entre 2.000 et 1.575 : Par exemple T. Lachenal, Chronologie de l'âge du Bronze en Provence, fig. 2 p. 202. En ligne :

https://www.academia.edu/9808768/Chronologie_de_l_%C3%A2ge_du_Bronze_en_Provence

Sur ces haches voir :

J. Briard, G. Verron, Typologie des objets de l'âge du bronze en France, III, Haches (1), Paris, Société Préhistorique Française et C.N.R.S., 1976, pp. 39-40 (type de Neyruz).

www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_131216_183017.pdf

Plus récent : M. Gabillot, Y. Pautrat, F. Cattin, D. Stuart, A. Dumontet, et al., Nouveau regard sur le Bronze ancien en Bourgogne à la lumière de l'étude d'une hache récemment découverte en forêt d'Étaules (21), ds Revue Archéologique de l'Est, 63, 2014, pp.413-424.

En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01150929/document>

³ J. Vital, Le plein Bronze ancien, ds J. Buisson-Catil et J. Vital (dir.), Âges du bronze en Vaucluse, Notices d'archéologie vaclusienne, 5, Avignon, Barthélémy, 2002, p. 59.

⁴ Voir en ce sens J. Guilaine, La France d'avant la France (Paris, Hachette, 1980, p. 129) et pour la datation (2.900 BC) L. Carozza, C. Georjon, La fin du Néolithique et les débuts de la métallurgie en Languedoc central, contrôle social du territoire et pratiques économiques entre 3200 et 2400 avant J.-C. dans la moyenne vallée de l'Hérault, ds Revue archéologique de l'Est, 25, 2006, pp. 215-237, ici p. 216.

En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00345135/document>

Plus récemment, le site de Roquemengarde a cependant été daté des environs de 3.100 avant notre ère : F.

Thiercelin-Ferber, avec la collaboration de V. Léa, Découverte de deux alènes en cuivre dans le site chasséen de Daurelle (Montélimar, Drôme), Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 110, 1, 2013, pp. 134-137, ici p. 136.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2013_num_110_1_14237

cuivre a vu le jour dans les Alpes du Sud pendant ce Chalcolithique récent, autour de Saint-Véran. Mais ses produits s'écoulaient alors principalement vers les foyers culturels nord-italiens, peut-être parce qu'ils en étaient les instigateurs, et leur diffusion restait sur ce versant confinée aux Hautes-Alpes¹. En Provence, au titre de la métallurgie, on peut signaler la présence au Camp de Laure d'un fragment de valve de moule de hache associé au type de Neyruz (profil assez rectiligne et faible rebord)². Toutefois, comme cet exemple demeure à ce jour unique, on serait bien en peine de le rattacher à une métallurgie indigène ou (plus vraisemblablement) à la présence exceptionnelle d'un bronzier d'origine étrangère - et pourquoi pas, enfin, cette fois-ci, campaniforme ? Le type de Neyruz a été tellement copié et admet tellement de variantes que cela n'aurait peut-être rien d'extraordinaire... Au final, entre objets importés de chronologie discutable et témoin exceptionnel (et peut-être exogène) d'une métallurgie "locale" il reste très peu de choses. C'est bien pourquoi il m'a paru plus judicieux d'attendre la fin des dernières représentations et dérivations du groupe barbelé, vers 1.850 avant notre ère, pour situer le début de l'âge du bronze dans la région. D'abord parce que le métal y devient moins rare, sinon vraiment plus courant - et surtout parce que la culture matérielle marque alors une rupture sensible avec les époques précédentes, et qu'au-delà la vie semble prendre une autre orientation³. La mort aussi, sans doute, puisque c'est « *après 2.000 avant notre ère, sans doute autour de 1.800* » que G. Sauzade a placé la rupture que l'on peut observer dans les modes de sépulture, et qu'il a qualifiée de décollectivisation⁴.

¹ T. Lachenal. Relations transalpines à l'âge du Bronze : Etat des données pour la Provence, ds Bulletin du Musée d'Anthropologie Préhistorique de Monaco, Supplément n°1, 2008, pp.81-93, ici p. 82.

Sur l'exploitation du cuivre de Saint-Véran, on peut voir H. Barge, Saint-Véran, la montagne, le cuivre et l'homme, I, Mine et métallurgie préhistoriques dans les Hautes-Alpes, Theix, Actilia Multimédia, 2003. - L. Carozza, B. Mille, D. Bourgarit, P. Rostan, A. Burens-Carozza, Mine et métallurgie en haute montagne dès la fin du Néolithique et le début de l'âge du Bronze, l'exemple de Saint-Véran en Haut-Queyras (Hautes-Alpes, France) ds D. Cocchi Genick (dir.), L'età del rame in Italia, Atti della XLIII riunione scientifica dell'Istituto italiano di preistoria e protostoria, Nov 2008, Bologna / Firenze, Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria., 2011, pp.151-155.

En ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00914053/document>

² J. Vital, Du Néolithique final au Bronze moyen dans le sud-est de la France, 2200-1450 av. J.-C., ds Cypsela, 15, 2004, p. 11-38, ici p. 23.

En ligne : <http://www.raco.cat/index.php/Cypsela/article/viewFile/175731/228082>

³ O. Lemerrier, E. Blaise, J. Cauliez, R. Furestier, C. Gilibert, N. Lazard, L. Pinet, N. Provenzano, La fin des temps néolithiques, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, p. 203 : « *Quinze siècles au minimum, séparent la fin de la culture du Néolithique moyen et les premières arrivées importantes d'objets en bronze [...]. Cette période, entre 3700-3500 et 1900-1800 avant notre ère...* »

O. Lemerrier, Université de Bourgogne, cours en ligne MASTER 1 ACTE, Préhistoire et protohistoire, "Chalcolithique" : « *En réalité, ce tout premier âge du bronze est encore néolithique par bien des aspects et il faut attendre le Bronze ancien 2 avec ce que l'on appelait autrefois la culture du Rhône pour que des objets à la fois massifs et nombreux (haches et poignards essentiellement) fassent leur apparition et traduisent le passage réel à l'âge du bronze.* »

En ligne : ubprehistoire.free.fr/Documents%20a%20telecharger/Cours%20Chalcolithique.pdf

On peut encore citer O. Lemerrier et C. Gilibert : « *... se développent les céramiques à décor barbelé constituant la première phase du Bronze ancien du Midi jusque vers 1900-1850 avant notre ère qui marque le plein Bronze ancien et la disparition des traditions issues du Néolithique.* » : O. Lemerrier, C. Gilibert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, p. 3 (La périodisation des cultures de la fin du Néolithique) de la version en ligne :

http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

Dans le Var, on peut enfin observer que le style Plan Saint-Jean défini par J. Cauliez, contemporain du Rhodano-provençal, a connu une séquence récente qui l'a emmené jusque vers 2.000/1.950 : J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, pp. 142, 189-191 et fig. 20 p. 135.

⁴ G. Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, ds Préhistoires Méditerranéennes [En ligne], 2, 2011, pp. 1-33. ici p. 15.

8.3. LA POTERIE, DU NÉOLITHIQUE RÉCENT AU CHALCOLITHIQUE.

On a déjà entrevu plus haut dans les grandes lignes de l'évolution générale de la culture matérielle les caractéristiques du vieux fonds commun néolithique qui dans certaines zones demeure vivace jusqu'au Chalcolithique récent.

Il nous faut voir un peu plus en détail à présent les traits particuliers des ensembles céramiques que l'on a pu rencontrer à partir du Néolithique récent. Ils définissent en effet la culture matérielle, les groupes culturels, leurs zones d'influence - et au-delà, peut-être, quelques traits de caractère propres à certaines populations locales.

Ces traits particuliers sont pour la plupart sans grande signification quant aux modes de vie. Mais ils peuvent nous éclairer sur les régions avec lesquelles la Provence entretenait des relations. Parfois, dans le cas du Néolithique final récent ou du Chalcolithique ancien, ils sont susceptibles de nous renseigner sur le taux de renouvellement de la population. Ils peuvent alors indirectement nous fournir des données sur le peuplement de la région pendant ces grandes séquences. Dans certains cas, avec d'autres facteurs liés davantage aux modes et aux cadres de vie, ils peuvent donc nous alerter sur des événements ou des accidents ayant affecté gravement la population de la Provence et nous inviter à expliciter ceux-ci.

8.3.1. Au Néolithique récent.

Notre Néolithique récent (3.700-3.400), également qualifié de Néolithique final 1A ou de Néolithique moyen du type du Mourre de la Barque (du nom d'un célèbre abri rupestre de Jouques situé dans le défilé de Mirabeau)¹ demeure une période difficile à cerner. Tout d'abord parce que les traces y semblent plus rares que précédemment. Ensuite parce qu'il associe chronologiquement des sites qui pour certains sont encore fortement imprégnés de la tradition du Néolithique moyen (grotte du Mourre de la Barque) et pour d'autres semblent déjà plus proches du Néolithique final (grotte Goulard à Ménerbes, sous le rebord méridional du plateau sommital du petit Luberon, à 4 km environ au sud du village)².

Le processus de diversification culturelle ou d'éclatement culturel en faciès ou styles régionaux qui s'est fait jour durant la séquence précédente (Chasséen récent ou séquence de La Roberte) s'est poursuivi.

<http://pm.revues.org/581>

¹ O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère*, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, p. 147.

S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, *Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique*, ds *Préhistoires Méditerranéennes [En ligne]*, 2, 2011, Varia., pp. 2-52, ici pp. 34, 40.

En ligne : <https://journals.openedition.org/pm/601>

Pour la localisation, voir A. Caraglio, *Entre Provence et Catalogne, Approche comparative des dynamiques d'implantation des habitats à la fin du IIIe millénaire av. n.è.*, Mémoire de Master 2, Archeologie et Histoire de l'Art, Option Préhistoire, Université de Provence Aix-Marseille 1, 2010, Volume 2 (catalogue), n° 34.

² O. Lemerrier, *Le cadre chronologique de la transition du Néolithique moyen au Néolithique final en France méditerranéenne, Etat des lieux*, ds O. Lemerrier, R. Furestier, E. Blaise (dir.), *Quatrième millénaire, La transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le sud-est de la France et les régions voisines*, Lattes, Publications de l'UMR 5140 / ADAL, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 27, 2010, pp. 17-44, ici p. 44. En ligne :

https://www.researchgate.net/publication/215520420_Le_cadre_chronologique_de_la_transition_du_Neolithique_moyen_au_Neolithique_final_en_France_mediterraneenne_Etat_des_lieux/link/004635149cd0a03038000000/download

Le Néolithique récent nourrirait au moins deux grands styles ou faciès - l'un défini au Mourre de la Barque à Jouques, et l'autre reconnu à la grotte Goulard à Ménerbes¹.

Le premier de ces faciès connaîtrait deux phases, représentées toutes deux dans la grotte du défilé de Mirabeau². La première de ces phases est également documentée sur le site des Martins à Roussillon (structures 39 et 63)³, à Salagon au sud-ouest de Mane, et à la Clède-Giropey à 1 km environ à l'est de Lurs⁴.

Le second faciès qui a été identifié sous le rebord méridional du petit Luberon (grotte Goulard) serait un peu plus récent. Il est daté assez précisément entre 3.540 et 3.380 avant notre ère.

La seconde phase reconnue au Mourre de la Barque pourrait coïncider chronologiquement avec ce second faciès, mais ce recoupement demeure toutefois assez incertain et reste à préciser. Une fois de plus, il faudrait une étude exhaustive et approfondie - et aussi plus de sites - pour pouvoir conclure.

Quelques traits permettent d'illustrer le style du Mourre de la Barque. On note tout d'abord une survivance des formes segmentées du Néolithique moyen. Il s'agit de vases carénés (notamment de jattes à carènes médianes ou hautes) ou encore de gobelets à épaulement bien marqué définissant deux parties distinctes (partie inférieure galbée et fond arrondi, col haut et légèrement concave). Les deux figuraient déjà dans le registre du style de La Roberte considéré il y a peu de temps encore comme un Chasséen récent. Mais on observe aussi l'apparition de formes plus simples annonciatrices du Néolithique final, notamment des vases sphériques (ici surmontés d'un col court et rentrant, droit ou légèrement concave).

Des formes carénées, quoique plus rares, sont également présentes à la grotte Goulard. Mais les formes simples, à profil continu plus ou moins galbé, sont là prédominantes.

Le changement se fait également sentir dans les décors. Rares au Mourre de la Barque, on note à la grotte Goulard l'apparition de cordons lisses (courbes ou rectilignes, ces derniers parfois en chevrons) ainsi qu'à de très rares cannelures ou pastillages qui tous sentent déjà leur Néolithique final⁵.

8.3.2. Au Néolithique final.

Ce dernier, comme on l'a vu plus haut, est en pleine recomposition. J. Cauliez a souligné la présence d'un important fonds commun dans la céramique. Nous avons décrit plus haut sa richesse, pour montrer comment il avait pu alimenter l'illusion d'un groupe couronnien traversant les siècles - et se prolongeant dans le groupe Rhône-Ouvèze aujourd'hui mort et enterré⁶. C'est par-dessus ce fonds commun que ce sont développés les styles qu'elle a définis dans sa thèse et qui ont révolutionné notre vision du Néolithique final.

● Au Néolithique final ancien (3.400-2.900/2.800 avant notre ère), le groupe de Fraischamp demande encore à être précisé. La redéfinition du Couronnien paraît toutefois devoir lui accorder une importance qui jusque-là lui avait été comptée. Dans ce groupe, tel qu'il a été

¹ Les sites des Ribauds, des Juilleras, du Duc (tous trois à Mondragon) et de la Blaoute (à Crillon-le-Brave) pourraient en définir un troisième, mais cela reste hypothétique.

² S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, *Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique*, pp. 34-37 et 40.

³ S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, *Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique*, p. 36.

⁴ S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, *Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique*, notamment pp. 34-37.

⁵ Pour ces données, voir S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, *Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique*, pp. 22, 34-35, 40.

⁶ En ce sens O. Lemerrier, *La fin du Néolithique en France méditerranéenne, Périodisation schématique*, *Le Néolithique final 2* (23 mai 2006).

En ligne : <http://lemercier-prehistoire.blogspot.fr/2006/05/priodisation-schmatique-de-la-fin-du.html>.

défini et décrit¹, ce sont les formes simples du fonds commun qui dominent. Les vases carénés sont rares. Des vases (à ouverture fréquemment rétrécie) possèdent une inflexion de la lèvre du vase vers l'extérieur (bord éversé) qui donne un profil galbé, en S, assez remarquable. A quelques exceptions, près les fonds sont ronds. La plupart des vases sont de petites dimensions, mais certains d'entre eux peuvent atteindre très exceptionnellement jusqu'à 40-50 cm de diamètre et plus de 50-60 cm de haut. Leurs parois sont souvent lissées et polies. Les moyens de préhension des vases paraissent peu nombreux (boutons à base ronde ou ovale, uniques ou opposés deux par deux, parfois perforés horizontalement ou verticalement, prises plates sur les grands vases). En revanche les poteries du Fraischamp sont souvent très ornées et c'est sans doute ce qui les caractérise le mieux. Les décors peuvent y être en relief (cordons lisses horizontaux, gros pastillages) mais surtout en creux. Il s'agit alors de lignes incisées, de pointillés imprimés, de cannelures (lignes incisées à la pointe mousse, pouvant créer des pseudo-cordons dans les zones réservées entre elles lorsqu'elles sont proches), et par dessus tout de chevrons gravés ou cannelés, imbriqués horizontalement ou verticalement (en épis, typiques) parfois associés à des impressions pointillées ou aux décors en relief. On y retrouve des éléments également connus dans le groupe de Ferrières (décors incisés fins, décors incisés de chevrons superposés disposés en épis, gros pastillages appliqués).

A moins que l'aire dévolue au groupe de Fraischamp continue à s'étendre au fur et à mesure qu'on le précisera, divers ensembles semblent pouvoir être définis au Néolithique final ancien en remplacement du Couronnien. C'est en ce sens que J. Cauliez a envisagé en haute Provence, non sans réserves, la possibilité d'un style que j'ai qualifié plus haut, faute de mieux, d'anté-la Fare (phase 1 de la Fare pour elle). Il pourrait se distinguer du Fraischamp par l'absence de vases carénés et des décors en creux moins fréquents - bien que les motifs en chevrons (et notamment les motifs en épis) y soient représentés². Mais il partagerait avec lui les formes simples, la pauvreté des moyens de préhension et la monotonie des décors en relief. La première synthèse du site avait de la sorte souligné les liens avec le Fraischamp, auquel n'avait pourtant encore été reconnu qu'une aire très limitée³.

¹ G. Sauzade, A. Carry, A. Chambert, Un nouveau faciès du Néolithique final provençal : le groupe du Fraischamp [L'habitat de La Clairière à La Roque-sur-Pernes (Vaucluse)], ds *Gallia préhistoire*, 32, 1990, pp. 151-178.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1990_num_32_1_2279

Voir aussi :

G. Delaunay, La céramique couronnienne des Fabrys à Bonnieux (Vaucluse). Précisions sur la typologie du Couronnien dans sa zone d'extension septentrionale. Eléments de réflexion pour la compréhension des relations entre Couronnien et Rhône-Ouvèze et précisions chronologiques, 2.1.2. Extension géographique et chronologie du Couronnien, ds A. Coudenneau et T. Lachenal (dir.), *Espaces, techniques et sociétés de la Préhistoire au Moyen-Age : travaux en cours, Actes de la première table ronde des jeunes chercheurs en archéologie de la MMSH, Aix-en-Provence, 18 mai 2006.*

En ligne : <http://trjca.mmsch.univ-aix.fr/adelaunay.htm>

Plus récemment : J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, ds *Gallia Préhistoire*, 53, 2011, p. 85-202, pp. 126-128, et fig. 17 p. 127.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

² J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, ds *Gallia Préhistoire*, 53, 2011, p. 130.

³ O. Lemerrier, J. Cauliez, R. Furestier, A. Müller, C. Bouville, C. Gilibert, C. Jorda, M. Khedhaier, N. Lazard, D. Loirat, M. Pellissier, N. Provenzano, P. Verdin, Le site Néolithique final de la Fare (Forcalquier, Alpes-de-Haute-Provence) résultats 1995-1999 et révision chronoculturelle, ds H. Darteville (dir.), *Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente*, 5, Clermont-Ferrand, 2002 / *Archéologie du sud-ouest, supplément 9*, 2004, pp. 445-455, ici p. 7 (§ 2.3 Comparaisons et commentaires) et 13 (Conclusions provisoires et perspectives) de la version en ligne :

En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087369/document>

● Au Néolithique final moyen (2.850-2.550 environ), les apports languedociens du groupe de Fontbouisse se manifestent avant tout sous la forme de vases carénés et de décors faisant largement appel aux cannelures obtenues à la pointe émoussée. Evidemment il est parfois difficile pour ces dernières de faire le tri entre ces apports et la tradition issue encore une fois du groupe de Fraischamp. On peut imaginer que l'aire de ce groupe a constitué un milieu très accueillant pour les apports fontbuxiens. Mais il subsiste de nombreuses divergences avec le Fontbouisse languedocien. Dans le style Mourre du Tendre (qui occupe le Comtat et les Alpilles avec des incursions dans le Luberon)¹ les vases carénés représentent plus de 15% sur le site de la Plaine des Blancs (à Courthézon) et atteignent couramment 25% du matériel, contre 40% en Languedoc². De même les récipients à carène vive et basse qui s'inscrivent dans le fonds commun défini plus haut sont très nombreux au Mourre du Tendre, alors qu'en Languedoc les carènes sont aussi bien hautes que médianes ou basses. Et si les décors en creux font partout la part belle aux décors incisés à la pointe mousse (cannelures), et s'ils représentent partout 30% de l'ensemble des vases décorés, celui-ci est nettement moins fourni dans le style Mourre du Tendre (3 à 11% du total des vases) qu'en Languedoc (30%). Les motifs (traits verticaux, horizontaux, obliques, chevrons) forment des compositions très diverses organisées en bandeaux ou en taches. On les trouve essentiellement sur les vases galbés ou carénés. Quoique rares, les préhensions sont un peu plus fréquentes en Provence (2 à 10% des vases contre 2 à 6% en Languedoc) et participent régulièrement au décor auquel elles se mêlent (comme dans le fonds commun néolithique). Embrassant un peu tout le registre de celui-ci, elles figurent plus souvent cependant sur des vases sphériques ou ovoïdes issus de cet ensemble, bien présent comme on l'a vu tout au long du Néolithique final. Le fonds commun fournit d'ailleurs encore une autre des formes caractéristiques du style Mourre de Tendre, avec des vases de forme simple dotés d'un bord ou col évasé.

Les séries du style Luberon-Monts de Vaucluse demandent à être précisées. Les sites offrent en effet diverses périodes d'occupation et les fouilles, non exhaustives (le site de Fabrys couvre quelque 28 ha...)³, doivent notamment être recoupées entre elles pour obtenir des ensembles cohérents. Mais aux Fabrys comme aux Martins, à la Brémoude comme aux Lauzières⁴, les vases de formes simples, prédominants, semblent toujours associés à une proportion significative de vases de formes complexes, galbés, carénés ou munis d'un col. Ces derniers toutefois n'ont pas été signalés à la Brémoude dans les publications anciennes. Peut-être les vases sont-ils un peu plus ornés que dans le style Mourre du Tendre. Les décors en relief formés de cordons courts, en particulier, ont retenu l'attention de J. Cauliez. Les préhensions semblent participer au décor et être assez bien représentées. Mais là encore les

¹ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, fig. 18 p. 132, plus lisible en ligne :

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

² J. Cauliez, Les corpus céramiques du 3e millénaire av. J.-C. dans le Sud-Est de la France, Identité du groupe Rhône-Ouvèze, ds Bulletin de la société Préhistorique Française (B.S.P.F) 2007, 104, 1, pp. 125-145, spécialement ici p. 128.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2007_num_104_1_13652

J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, pp. 179-180 et 183.

³ O. Lemerrier, C. Gilabert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, ici p. 6 (§ 2.2 Organisation de l'habitat) de la version en ligne :

En ligne : http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

⁴ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, fig. 18 p. 132, plus lisible en ligne :

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

publications anciennes demeurent peu prolixes et parfois un peu expéditives, ou peut-être calquées sur le modèle couronnien qu'elles souhaitaient mettre en avant¹.

● Au Néolithique final récent (2.550-2.350 environ), tandis qu'un Fontbuxien véritable (Fontbuxien provençal, s'appuyant pour partie sur le style Mourre du Tendre) s'installe en Provence rhodanienne et s'étend vers la basse Provence littorale, les poteries du Luberon se rattachent au style de la Fare. J. Cauliez l'a reconnu aux Safraniers à Bonnieux. Dans cet ensemble, les vases de formes simples dominent largement (entre 83 et 88% des vases)². Les vases fermés (plus ou moins sphériques ou ellipsoïdaux) le disputent aux vases ouverts (plus ou moins hémisphériques ou tronconiques). Pour cette catégorie quelques vases à bord redressé ou éversé (incliné vers l'extérieur) demeurent caractéristiques. Les vases carénés tournent autour de 15% du matériel. Ils sont souvent assez petits. Les vases à ouverture rétrécie ont une carène médiane ou basse, les vases plus ouverts une carène vive et basse (peut-être issue encore une fois du vieux fonds commun céramique). Exceptionnellement certains vases carénés sont dotés d'un bord éversé. Quel que soit leur type les vases présentent toujours majoritairement un fond rond : seulement 6% ont un fond plat. Les moyens de préhension sont rares et peu variés. Les décors concernent 6 à 13% des vases, soit un peu plus que dans le style Mourre du Tendre. Le plus souvent en relief, ils font appel à des cordons continus et des boutons de diverses formes. Parfois groupés en lignes ils sont toujours placés en haut des panses ou au-dessus des carènes. Les décors en creux sont exceptionnels, à la différence du Fontbuxien provençal et de la séquence précédente (Mourre du Tendre). Ceci pourrait plaider indirectement en faveur d'un style Luberon-Monts de Vaucluse dont le style la Fare serait l'héritier plutôt que du style Mourre du Tendre. Traités de façon sommaire, formés de lignes, de chevrons, de damiers ou de croisillons disposés en zones aux contours irréguliers (taches), ces décors en creux utilisent encore majoritairement l'incision à la pointe mousse (cannelures). Des décors imprimés, notamment sur la lèvre des vases fermés, fournissent d'autres particularités du groupe la Fare présentes aussi bien sur le site éponyme qu'à Claparouse à Lagnes³. C'est également le cas de vases sombres recevant un polissage externe soigné.

C'est dans ce contexte que prend place la première vague des Campaniformes. Elle ne se manifeste que par l'insertion ponctuelle de céramiques spécifiques, au demeurant assez rares dans l'arrière-pays, que ce soit dans les ensembles relevant du style de la Fare (site éponyme) ou bien du Fontbuxien provençal (La Balance à Avignon). Dans le Luberon, on en a retrouvé des traces dans le vallon de Vidauque, à Cheval-Blanc (Grande grotte, Baume des Enfers)⁴ au sein d'un ensemble que l'on n'a pas pu rattacher à l'un ou l'autre style.

¹ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, p. 131.

A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel, A. Müller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), ds A. d'Anna, X. Guthertz, Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés du Néolithique au Bronze ancien dans le sud de la France et les régions voisines, Actes de la Table-Ronde de Lattes et Aix-en-Provence, 15-18 avril 1987, Mémoires de la Société Languedocienne de Préhistoire, n° 2, Montpellier 1989, p. 183.

J. Courtin, Informations archéologiques, circonscription de PACA, ds Gallia Préhistoire, 29, 2, 1986, p. 491-492. En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1986_num_29_2_2387

² J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, pp. 186-187 et fig. 19 p. 134 pour l'extension des styles au Néolithique final récent.

³ J. Cauliez, Les corpus céramiques du 3^e millénaire av. J.-C. dans le Sud-Est de la France, Identité du groupe Rhône-Ouvèze, ds Bulletin de la Société préhistorique française, 2007, 104, 1, pp. 125-145, spécialement ici p. 134.

⁴ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 2, Volume 2, pp. 934 et 936. En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_2_-_Catalogue_-_Volume_2.pdf

Il y a ici des gobelets en cloche (la Fare), ainsi que des formes basses et ouvertes (coupelles, écuelles, bols) accompagnées parfois de vases plus grands (sur le site de La Balance). Les décors sont souvent réalisés à la cordelette (impressions inclinées parallèles correspondant aux empreintes des torons de la cordelette, parfois opposées quand la cordelette a été apposée deux fois côte à côte en sens inverse). Ils peuvent également être formés d'un ensemble géométrique de lignes pointillées tracées au peigne ou à la coquille (recouvrant entièrement le vase ou seulement quelques lignes, parfois disposées en chevrons en zigzag ou en triangles). Ils offrent parfois un mélange des deux précédents (généralement une bande plus ou moins épaisse de pointillés bordée par deux séries d'impressions à la cordelette). Certains de ces décors ornent également des vases de tradition indigène (vases galbés à profil en S)¹, ce qui semble traduire une imitation au moins pour les décors à la cordelette).

8.3.3. Au Chalcolithique.

- Au Chalcolithique ancien (2.350-2.150), la situation évolue très sensiblement avec l'avènement d'un campaniforme régional (un peu comme il y avait eu dans la séquence précédente un Fontbuxien régional). Dans les ensembles de ce Rhodano-Provençal (2.350-2.150/2.100 en dernier lieu selon J. Cauliez) on peut distinguer pour la première fois ici deux grands types de poteries, le premier constitué de céramique fine (se partageant lui-même entre céramique décorée et non décorée), le second regroupant la céramique commune. Assez curieusement, il faudra attendre l'âge du fer pour retrouver un clivage aussi marqué au sein du matériel : en fait, la situation sous-jacente depuis la première vague campaniforme n'est pas sans évoquer l'arrivée des Grecs sur le littoral quelque seize siècles plus tard, ainsi que l'a souligné O. Lemerrier².

La céramique fine inclut des formes hautes (gobelets et formes dérivées de ceux-ci, "bouteilles" ou pichets) et des formes basses (bols, écuelles, jattes et coupes) qui restent dans la tradition de la première vague du Campaniforme et présentent donc assez peu d'originalité. Alors que les formes hautes sont toujours décorées, ce n'est pas le cas des formes basses pour lesquelles il existe d'importantes séries dépourvues de toute ornementation. Les décors, qui font appel à des motifs estampés et incisés, renvoient vers la péninsule ibérique. C'est également le cas du groupe pyrénéen en Languedoc occidental mais avec quelques différences sensibles. A la différence du Languedoc, les motifs estampés sont les plus nombreux en Provence. Bien documentés en Espagne (et plus encore en Catalogne) ils proposent des lignes simples ou multiples de triangles, de losanges, parfois de carrés et d'ovales verticaux ou horizontaux. Décalées, et parfois inversées, ces lignes offrent un aspect spécial que l'on qualifie de "pseudo-excisé". Pour leur part les motifs incisés, également très fréquents en Espagne (où ils signent le groupe de Ciempozuelos, dont les productions couvrent une bonne

¹ O. Lemerrier, R. Furestier, Après les "vrais campaniformes" : Le groupe Rhodano-Provençal dans le sud-est de la France, ds coll. De Méditerranée et d'ailleurs, Mélanges offerts à Jean Guilaine, Toulouse, Archives d'Ecologie Préhistorique, 2009, pp. 391-402, ici p. 397 (2.2. Le mobilier archéologique, La céramique).
En ligne :

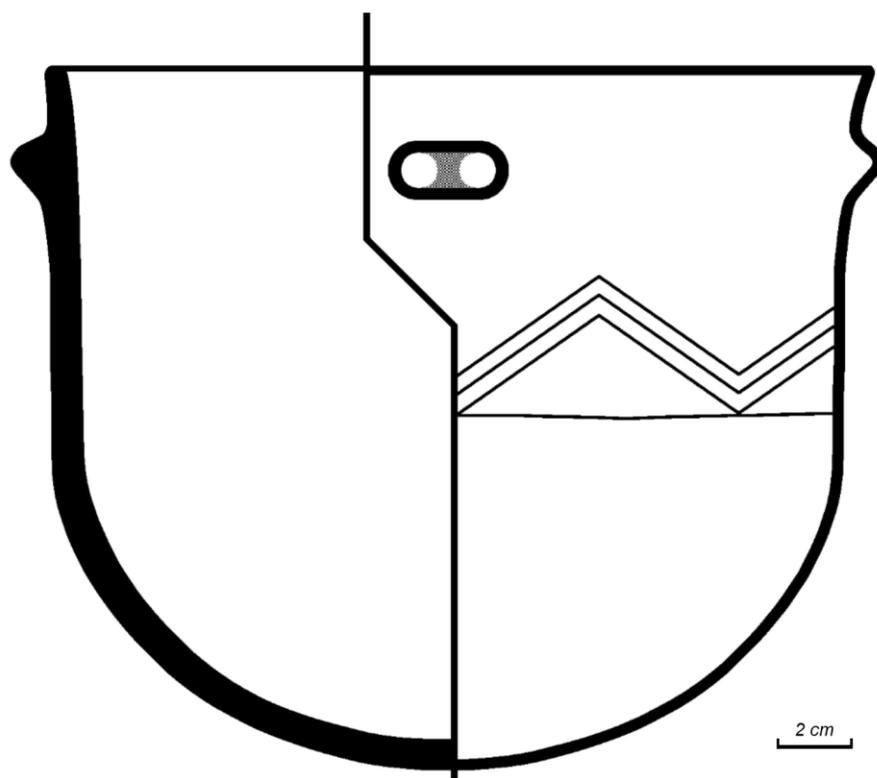
https://www.academia.edu/244646/LEMERRIER_O._FURESTIER_R._2009_Apr%C3%A8s_les_vrais_campaniformes_Le_Rhodano_Proven%C3%A7al_dans_le_sud_est_de_la_France_in_Collectif_De_M%C3%A9diterran%C3%A9e_et_d_ailleurs_M%C3%A9langes_offerts_%C3%A0_Jean_Guilaine_Toulouse_Archives_d_Ecologie_Pr%C3%A9historique_2009_p._391-402

² O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, pp. 235 et s. - Interpreting the Beaker phenomenon in Mediterranean France, An Iron Age analogy, ds Antiquity, Antiquity Publications, 86 (331), 2012, pp. 131-143.

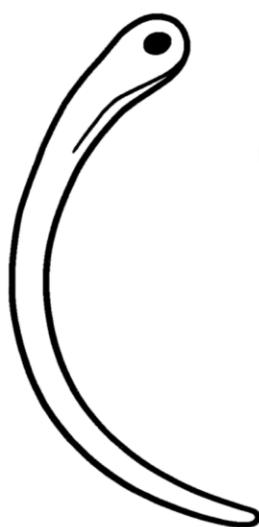
En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_1_-_Volume_1_-_Texte_illustre.pdf

Pl. 38 : MATÉRIEL PROVENÇAL
DU NÉOLITHIQUE FINAL ANCIEN.

POTERIE, INDUSTRIE LITHIQUE, INDUSTRIE OSSEUSE.



Vase à préhension en forme de boutons et décor formé de chevrons assemblés (Fraischamp)



Pendeloque en os



Perle en stéatite



Perçoir



Flèche biface

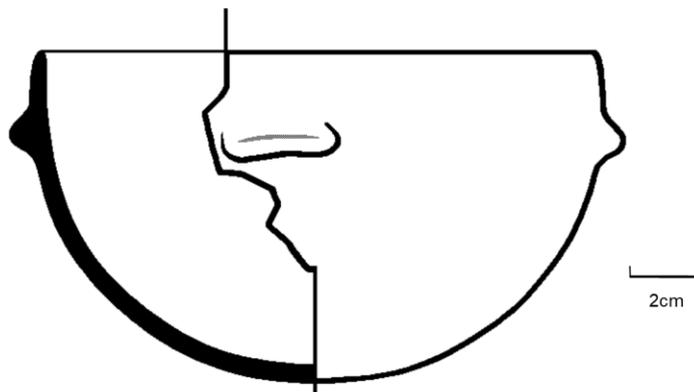
1 cm



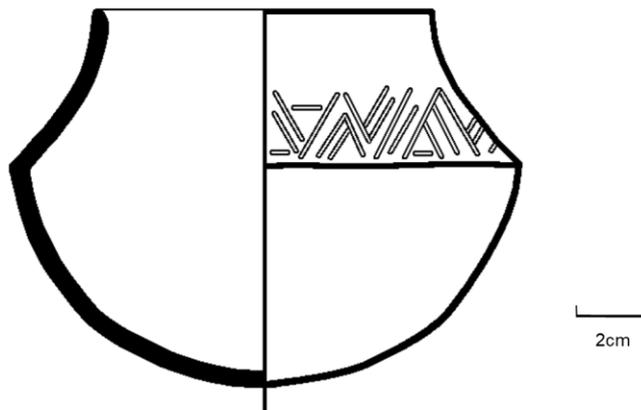
PI. 39 : MATÉRIEL DU NÉOLITHIQUE
FINAL MOYEN
DANS LE LUBERON.

DES POTERIES D'ORIGINES DIVERSES.

La céramique est généralement bien cuite, sa couleur varie du beige au rouge et au brun-rouge.



A cette époque le Luberon se rattache au style Luberon-Monts de Vaucluse reconnu par J. Cauliez, assez proche du style Mourre du Tendre qu'elle a défini par ailleurs. Les formes simples, dérivées de la sphère, sont caractéristiques de cet ensemble. Elles s'agrémentent de décors variés (cordons courts, boutons, mamelons) qui servent parfois de moyens de préhension.



Témoins des nombreux métissages qui se sont alors effectués, on y trouve cependant aussi des vases qui renvoient vers la Provence occidentale (style Mourre du Tendre) et vers le groupe languedocien de Fontbousse.

Il s'agit là, essentiellement, de vases aux formes carénées, souvent ornés de fines cannelures.

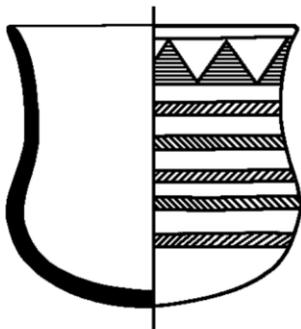
PI. 40 : MATÉRIEL PROVENÇAL DU NÉOLITHIQUE FINAL RÉCENT.

INDUSTRIES LITHIQUE ET OSSEUSE, POTERIE.

La présence occasionnelle de matériel campaniforme constitue alors l'élément le plus marquant.

Les Campaniformes ne sont pas les inventeurs du métal, mais ils ont sans doute largement participé et contribué à sa diffusion.

Les principaux attributs de leur culture sont les gobelets en forme de cloche (d'où le nom de *campaniforme*), des pointes de flèches à ailerons et pédoncule ainsi que des brassards d'archer en os ou en pierre (notamment en schiste). Ils se mêlent aux éléments des cultures qu'ils imprègnent mais sans que leurs possesseurs perdent, semble-t-il, leur identité - dans un premier temps tout au moins .



Gobelet en cloche
"campaniforme"



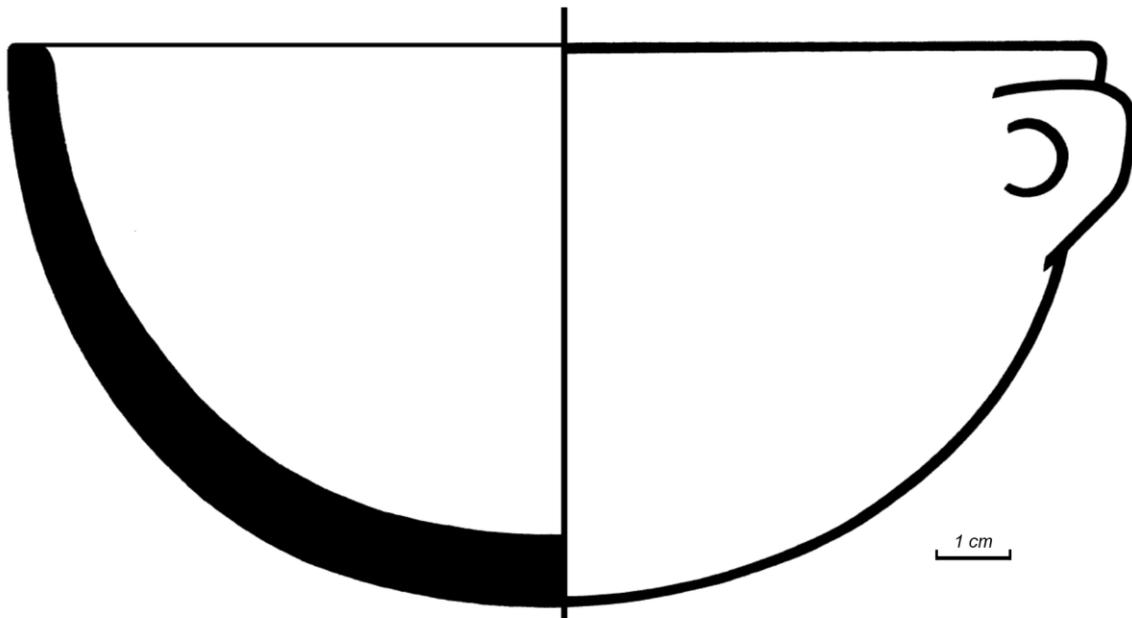
Brassard
d'archer



Flèche à ailerons
et pédoncule du
Campaniforme.

(échelle : indéterminée)

Mais ce matériel est toujours associé à des productions locales. Dans le Luberon celles-ci relèvent d'un style de La Fare (reconnu aux Safraniers à Bonnieux) héritier probable du style Luberon-Mont de Vaucluse - et toujours du vieux fond commun néolithique. Les fonds ronds dominent très largement, les préhensions sont rares et peu variées.



Vase



partie du pays), mais aussi au Portugal et en Languedoc, consistent en lignes et échelles. Le décor est disposé en registres horizontaux qui couvrent tout le vase ou bien qui alternent bandes décorées et espaces réservés, sans décor. Sur les formes basses on peut trouver des motifs groupés en bandes rayonnant depuis le fond. Très courant en Espagne comme au Portugal cette fois, ce type de décor revêt en outre dans ces pays une diversité et une complexité bien supérieures qui suggère qu'il en est originaire. En général les zones décorées, qu'elles soient horizontales ou rayonnantes, sont limitées par des lignes ou des groupes de lignes incisées. Elles sont souvent remplies de lignes de motifs estampés (à l'aspect pseudo-excisé) ou de séries de courtes incisions ou impressions perpendiculaires à la bande, donnant un motif en échelle. Des éléments de décor pointillés, réalisés au peigne ou à la coquille, renvoient (comme les formes basses) vers la tradition de la première vague campaniforme - sur laquelle le Rhodano-Provençal et plus encore le groupe pyrénéen semblent tous deux s'être appuyés¹.

La céramique commune du Rhodano-Provençal est constitué pour sa majorité de jarres de dimensions moyennes, de tasses et de pichets. Souvent brisées en tout petits fragments, ces céramiques ont vraisemblablement dans l'ensemble des formes ouvertes et droites, et pour la plupart un fond plat. Leurs lèvres sont souvent aplaties et parfois ourlées ou épaissies vers l'extérieur². Elles ne sont pas décorées. On peut toutefois relever des exemplaires munis d'un cordon, souvent triangulaire, souvent étiré dans la pâte fraîche plutôt qu'ajouté, qui est placé sous la lèvre ou directement rattaché à celle-ci³. Ce sont ces cordons qui portent les moyens de préhension (au demeurant peu nombreux, comme pour les céramiques fines) de type mamelon ou prise plate. Parfois une série de perforations en ligne prend place entre la lèvre et le cordon. Avec des fréquences diverses, ce mobilier trouve des équivalents en Languedoc occidental (groupe pyrénéen), en Italie (Toscane) ou en Europe continentale (Suisse, Bourgogne) voire jusque sur la façade atlantique (Normandie). En Espagne, les occurrences ne semblent pas pour le moment devoir dépasser la Catalogne⁴. Les axes de communication privilégiés qui se font jour ici diffèrent donc sensiblement de ceux que l'on a entrevus pour les céramiques fines. De fait, toute une variété de céramique commune paraît se développer dans la plupart des provinces du monde campaniforme, vraisemblablement à partir d'un foyer rhodano-rhénan⁵, du fait des contacts noués entre celles-ci, et tout en admettant des typicités régionales. La Provence, bien placée entre Europe moyenne et Méditerranée, aurait joué un rôle important dans ce processus. Mais les études qui ont été consacrées à cette céramique n'intègrent pas toutes les provinces campaniformes, en particulier la péninsule ibérique qui est laissée de côté (alors que la Catalogne au moins mériterait d'y prendre place)⁶. Dans la

¹ O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère*, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, p. 203.

² O. Lemerrier, R. Furestier, *Après les "vrais campaniformes" : Le groupe Rhodano-Provençal dans le sud-est de la France*, p. 397 (2.2. Le mobilier archéologique / La céramique).

³ O. Lemerrier, R. Furestier, *Après les "vrais campaniformes" : Le groupe Rhodano-Provençal dans le sud-est de la France*, p. 397 (2.2. Le mobilier archéologique / La céramique).

O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère*, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, p. 206.

⁴ O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère*, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, p. 207.

⁵ L. Salanova, *Le temps d'une diffusion : la céramique campaniforme en Europe*, ds A. Lehöerff (dir.), *Construire le temps. Histoire et méthodes des chronologies et calendriers des derniers millénaires avant notre ère en Europe occidentale*, Actes du XXXe colloque international HALMA-IPEL (7-9 décembre 2006), Glux-en-Glenne, Bibracte éd., n°16, 2008, p. 135-149, ici p. 139.

En ligne : http://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2005_num_47_1_2047

⁶ M. Besse, *Les céramiques communes des Campaniformes européens*, ds *Gallia préhistoire*, 45, 2003, pp. 205-258.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2003_num_45_1_2039

céramique commune du Rhodano-Provençal se retrouvent également des traits du vieux fonds commun néolithique déjà si souvent évoqué. C'est le cas de formes galbées à profil en S, vraisemblablement d'origine indigène et très anciennes, qui rappellent des vases de la première vague campaniforme associés déjà au décor pointillé, au Néolithique final récent. On connaît également des pots très fermés, nus, qui évoquent les vieux vases sub-sphériques. Mais ces exemples demeurent rares. Par contre on utilise fréquemment la calcite pilée, dégraissant indigène traditionnel, au lieu de la chamotte (céramique pilée) campaniforme¹. Globalement, le Rhodano-Provençal a signé l'extinction des vieilles cultures du Néolithique final. Mais il existe des zones réfractaires, très larges, où le vieux fonds céramique néolithique a continué à fournir le gros des contingents de vases. C'est le cas dans le Gard, où les productions du Rhodano-Provençal s'insèrent dans un Fontbuxien toujours vivace. Mais c'est également celui d'une part non négligeable de la Provence. Entre le bas Verdon au nord, le bassin de l'Arc à l'ouest, l'estuaire de l'Argens à l'est, et le littoral au sud, J. Cauliez en effet a identifié un style dit du Plan Saint-Jean qui a perpétué une tradition issue du néolithique final récent, assez proche du style la Fare : 70 à 80% de formes simples (dont un quart environ à fond plat), 20 à 30% de vases carénés, décors rares (moins de 10 % des vases) mêlant reliefs (boutons, plus rarement cordons) et creux (cannelures, incisions à la pointe aigüe ou au doigt)². Plus étonnant encore, ce style Plan Saint-Jean a connu une séquence récente qui l'a emmené jusque vers 2.000/1.950 avant notre ère³ !

- Au Chalcolithique récent cependant, à partir de 2.150/2.100, le Rhodano-Provençal pour ce qui le concernait a cédé la place à un nouveau style. C'est le Barbelé, qui a conservé la distinction entre céramiques fines et céramiques communes - et cette fois-ci jusque dans les décors qui l'ont défini.

En fait le terme de décor barbelé (lignes horizontales recoupées de petites incisions ou impressions) recouvre lui-même plusieurs réalités, ou tout au moins plusieurs techniques : impression simultanée des lignes horizontales et verticales avec un peigne composé de fibre enroulée sur une branchette ou un éclat de silex (style Camp de Laure), impression sur la ligne déjà tracée d'un peigne fileté souple (style Rocher du Causse) ou encore petites incisions verticales réalisées au stylet sur celle-ci (style fil de fer).

Le style Camp de Laure (dont on a trouvé des manifestations sur le site d'Irrisson à Goult) semble s'appliquer préférentiellement aux céramiques communes, domestiques⁴. Ces dernières demeurent très proches de certaines formes du Rhodano-Provençal (petites jarres, pichets, tasses...). Traditionnellement, celles-ci n'étaient pas décorées. Mais à la fin du Chalcolithique ancien, et malgré la rareté des vestiges, on lit la possibilité d'une diffusion des premiers motifs barbelés dans un contexte encore purement rhodano-provençal. Il pourrait

M. Besse, Bell Beaker Common Ware during the third Millenium BC in Europe, ds J. Czebreszuk (dir.), *Similar but Different Bell Beakers in Europe*, Leiden, Sidestone Press, 2014, pp. 127-148.

En ligne : <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:34042/ATTACHMENT01>

V. Leonini, La céramique domestique campaniforme de l'Italie Centrale et Septentrionale, ds J. Czebreszuk (dir.), *Similar but Different Bell Beakers in Europe*, Leiden, Sidestone Press, 2014, pp. 149-172.

¹ O. Lemerrier, R. Furestier, Après les "vrais campaniformes" : Le groupe Rhodano-Provençal dans le sud-est de la France, p. 397 (2.2. Le mobilier archéologique, La céramique). - O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère*, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, p. 201 et 206.

² J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, pp. 142, 189-191 et fig. 20 p. 135.

³ C'est un argument supplémentaire pour faire de la séquence suivante un Chalcolithique récent, et non un Bronze ancien I.

⁴ En ce sens O. Lemerrier, A l'origine du bronze ancien, ds J. Buisson-Catil et J. Vital (dir.), *Âges du bronze en Vaucluse, Notices d'archéologie vauclusienne*, 5, Avignon, Barthélémy, 2002, p. 57.

s'agir là d'influences originaires d'Italie centrale¹ bien que la Slovénie soit encore fréquemment évoquée pour l'origine des décors barbelés². Loin de répondre d'un mouvement soudain et massif, les apports auraient donc été assez étalés dans le temps - et l'évolution, progressive.

Les autres styles barbelés (Rocher du Causse, fil de fer), que l'on retrouve aux Lauzières à Lourmarin par exemple, concernent principalement les céramiques fines, d'origine campaniforme. Quoique certaines céramiques du Rhodano-Provençal aient pu parfois présenter un décor au peigne - mais sans barbelures, hérité de la première vague campaniforme - le recours à la tradition régionale paraît ici moins important que pour les céramiques communes. Ainsi les gobelets bitronconiques ou en tonneau, souvent munis d'anses développées, trouvent des correspondances en Toscane. Avec la Vénétie, et au-delà la Slovénie, cette région paraît fournir la plupart des influences que l'on peut alors déceler. Au-delà des traits spécifiques du Barbelé, les motifs qui composent le décor sont pour certains hérités du Rhodano-Provençal, et pour d'autres importés du Languedoc occidental ou encore une fois de Toscane (grands chevrons multiples ou imbriqués, triangles hachurés). Dans tous les cas ils sont fréquemment disposés de manières spécifiques au Barbelé, notamment en grands panneaux disposés de part et d'autre d'une anse. S'il y a eu emprunt à la tradition et influences extérieures, le Barbelé a eu sa propre dynamique.

8.3.4. Productions céramiques annexes.

Pour clore enfin le paragraphe consacré à la terre cuite, il faut mentionner fusaiöles, cuillères et louches qui sont connues aussi bien au Néolithique final qu'au Chalcolithique. On connaît des fragments de louches ou de cuillères aux Lauzières.

Un vase biberon à manche creux (vase *a pipa*) a été signalé à Cabris³ dans un contexte recouvrant la première vague campaniforme, ce qui paraît indiquer que cet ustensile pouvait toujours être fabriqué et utilisé selon les besoins. On connaît également des cuillères à manche creux qui ont pu remplir la même fonction⁴.

Les vases à perforation multiple posent la question de leur utilisation (faisselle ou écumoire) à laquelle seule une analyse chimique pourrait répondre. Il semble néanmoins que l'utilisation en tant que faisselle puisse être globalement retenue. Mais si ces faisselles sont représentées au Néolithique final, elles paraissent disparaître quasi-complètement pendant le Chalcolithique. On n'en connaît qu'un exemplaire retrouvé en 2001 au Mas de Vignoles à Nîmes et un autre signalé à Irrisson à Goult⁵. Ils sont d'autant plus exceptionnels que cette pénurie se poursuit pendant une partie de l'âge du bronze. Elles ont pu trouver des substituts en bois ou en roseaux tressés⁶, mais ce n'était pas le cas en Campanie pendant le Bronze ancien où une éruption du Vésuve dite des ponces d'Avellino (1.800-1.700), a conservé des pans entiers de la campagne préhistorique avec ses champs, ses chemins, ses petits villages et

¹ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, pp. 204 et 208.

² O. Lemerrier, Le Campaniforme et l'Europe à la fin du Néolithique, 2.3 La question des origines. En ligne : <http://lemerrier-prehistoire.blogspot.fr/2006/04/le-campaniforme-et-leurope-la-fin-du.html>

³ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, p. 106.

⁴ J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, p. 201 n. 99, et p. 313 (La Balance à Avignon).

⁵ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, pp. 105 et 106 et Tome 2, Volume 2, p. 942.

⁶ En ce sens, pour l'Antiquité, voir A. Ferdière, Le fromage en Gaule, Paris, Gallia CNRS éditions, Collection Biblis, 2022, notamment pp. 119, 120, 124, 125, 126, 132, 133, 134, 141, 144, 156, 165, 167, 185...

leurs habitations¹. L'abandon de l'activité fromagère, à partir du Rhodano-Provençal au moins, et pour des raisons inconnues, pourrait donc être envisagée.

8.4. L'OUTILLAGE AU NÉOLITHIQUE FINAL ET CHALCOLITHIQUE.

8.4.1. Au Néolithique récent.

Au Néolithique récent, tout comme la céramique, l'outillage lithique taillé semble se partager entre tradition issue du Néolithique moyen et traits évoquant déjà le Néolithique final. Quelques ruptures assez sensibles apparaissent donc qui le distinguent de celui du Néolithique moyen récent (ou Chasséen récent) qui l'a précédé.

La chauffe du silex semble être demeurée une pratique courante². Mais à partir de 3.700 avant notre ère, le silex bédoulien, quoiqu'il soit toujours utilisé sur place et même exporté dans la région, cède la première place aux silex locaux³.

Le matériel se partage entre des lames et lamelles (qui constituent, brutes, le gros de l'outillage utilisé) des outils plus élaborés (autour de 20% de l'ensemble du matériel lithique, tirés pour la moitié d'entre eux de lames et lamelles)⁴ et des éclats bruts, ou à peine retouchés. Pour autant le choix de silex locaux ne semble pas aller de pair avec un appauvrissement du catalogue des outils. C'est assez net parmi les armatures (ou pointes de flèches). Les armatures bifaciales s'enrichissent d'un nouveau type, qualifié de pistilliforme (élargi au tiers de sa longueur), qui vient se rajouter aux vieilles pointes sub-losangiques et aux armatures à ailerons et pédoncule. Il y a également des armatures foliacées et on trouve toujours des armatures bitronconiques ou triangulaires (flèches tranchantes). Celles-ci toutefois paraissent un peu plus étroites qu'auparavant. Comme au Néolithique moyen se pose la question de l'utilisation exacte de toutes ces armatures. Leur abondance dès le Néolithique moyen, et cette diversification au Néolithique récent, alors que leur fonction d'arme de chasse n'en fait pas des objets de première nécessité, a permis d'envisager un besoin de se distinguer, de s'afficher⁵. Comme on l'a vu plus haut, c'est cette tendance, qui aurait perduré malgré l'apparition d'autres éléments de valeur à caractère distinctif sinon déjà ostentatoire, que les Campaniformes ont peut-être exploité quelques siècles plus tard pour bien marquer leur différence.

8.4.2. Pendant plus de quinze siècles, les grandes lames de la vallée du Largue.

¹ C. Albore Livadie, Sites et campagnes de l'âge du bronze sous les cendres du Vésuve, ds J. Guilaine (dir.), Villes, villages campagnes de l'âge du bronze, Séminaire du Collège de France, Pars, Errance, 2008, pp. 124-141.

² S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique, p. 32.

³ S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère, Sériation céramique et outillage lithique, p. 35.

⁴ V. Léa, B. Gassin, J. Linton, Quelles armatures de projectiles pour le midi méditerranéen et ses marges ? Milieu Vème-milieu IVème millénaire, ds Gallia Préhistoire 51, 2009, pp. 155-177, ici p. 160. En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2009_num_51_1_2477

S. van Willigen, A. D'Anna, S. Renault et J.-P. Sargiano, Le Sud-Est de la France entre 4400 et 3400 avant notre ère. Sériation céramique et outillage lithique, p. 35.

⁵ V. Léa, B. Gassin, J. Linton, Quelles armatures de projectiles pour le midi méditerranéen et ses marges ? pp. 166 et 174.

On vient de parler de nouveaux éléments de valeur à caractère distinctif apparus à la suite des armatures. A la fin de la séquence en effet on a commencé à produire, dans la région de Forcalquier, de grandes ou très grandes lames de silex¹. On a déjà eu l'occasion de le mentionner plus haut, les plus anciennes ont été retrouvées à la grotte Goulard, dans les falaises bordant le versant sud du plateau sommital du petit Luberon (commune de Ménerbes). Elles ont été datées là entre 3.540 et 3.380, ou 3.546 et 3.354, avant notre ère².

Ces grandes lames étaient tirées du silex oligocène de la vallée du Lague, entre Aubenas-les-Alpes, Saint-Michel-l'Observatoire et Dauphin. Il s'agit d'un silex brun d'origine lacustre, présentant de larges zonations circulaires ou concentriques qui lui donnent un aspect rubané après la taille. A la fin du Néolithique récent, il était déjà connu et utilisé depuis longtemps. Mais la production de grandes lames qui s'est amorcée là a connu une diffusion très large et de surcroît très pérenne. Elle a duré pendant plus de quinze siècles³, embrassant tout le Néolithique final et le Chalcolithique. Dès le Néolithique final ancien, on les a rencontrées dans le complexe métallurgique languedocien de Cabrières-Roquemengarde, qui se place entre 3.200 et 2.400 avant notre ère. Et plus tard on en a retrouvé aussi bien dans le Gers qu'en Suisse, à Portalban, sur la rive orientale du lac de Neuchâtel⁴. Pour les obtenir plusieurs techniques ont pu être utilisées, notamment la pression avec une béquille prenant appui sur la poitrine ou le ventre. Pour les plus grandes d'entre elles au moins, on devait cependant utiliser un bras de levier agissant sur un percuteur/presseur/compresseur en bois animal ou, mieux encore, en cuivre. Ceci pourrait expliquer la présence de ces lames sur les sites de Cabrières-Roquemengarde en même temps que la grande rareté du matériel métallique en Provence, que l'on ne peut pas sans doute attribuer seulement à des refontes ultérieures. Les grandes lames découvertes sur les sites de Cabrières-Roquemengarde pourraient signer des échanges de grandes lames contre la partie métallique de l'outil très spécifique qui permettait de les obtenir.

En Provence en tout cas, les grandes lames semblent avoir eu deux fonctions principales. D'une part elles ont servi à produire, essentiellement après diffusion, des outils courants - des grattoirs par exemple, et surtout de grandes lames à bords abattus qui présentent souvent le

¹ Sur celles-ci on peut voir S. Renault, Economie de la matière première, L'exemple de la production, au Néolithique final en Provence, des grandes lames en silex zoné oligocène du bassin de Forcalquier (Alpes-de-Haute-Provence), ds A. D'Anna et D. Binder (dir.), Production et identité culturelle, Actualité de la recherche, Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, actes de la deuxième session, Arles (Bouches-du-Rhône), 8 et 9 novembre 1996. Antibes, APDCA, 1998, p.145-161.

S. Renault, La production des grandes lames au Néolithique final en Provence, matériaux exploités, multiplicité des productions, aspects technologiques et chrono-culturels, ds J. Vaquer et F. Briois (dir.), La fin de l'âge de pierre en Europe du Sud, Actes de la table-ronde de l'EHESS Carcassonne, 5-6 Septembre 2003, Toulouse, Archives d'Ecologie Préhistorique (A.E.P.), 2006, pp. 139-164.

² O. Lemerrier, La transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le sud-est de la France, Recherches, données et scénarii, ds O. Lemerrier, R. Furestier, E. Blaise (dir.), Quatrième millénaire, La transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le sud-est de la France et les régions voisines, pp. 305-321, ici pp. 306 et p. 319 (fig. 16). En ligne :

https://www.researchgate.net/publication/215520448_La_transition_du_Neolithique_moyen_au_Neolithique_final_dans_le_sud-est_de_la_France_Recherches_donnees_et_scenarii/link/02e7e5149ccce2ef22000000/download

Egalement O. Lemerrier, Le cadre chronologique de la transition du Néolithique moyen au Néolithique final en France méditerranéenne, Etat des lieux, p. 44. En ligne :

https://www.researchgate.net/publication/215520420_Le_cadre_chronologique_de_la_transition_du_Neolithique_moyen_au_Neolithique_final_en_France_mediterraneeenne_Etat_des_lieux/link/004635149cd0a03038000000/download

La Banque Nationale de Données Radiocarbone pour l'Europe et le Proche Orient (BANADORA) donne très précisément un intervalle de 3.546 à 3.354 BC (calibré). En ligne :

<https://www.arar.mom.fr/banadora/echantillon.php?num=5611&cpt=22>

³ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Thèse, Université d'Aix-Marseille, 2005, Volume 1, p. 87.

⁴ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Volume 1, p. 90.

lustré caractéristique des faucilles, aux Lauzières et à la Brémonde par exemple. Celles-ci ont remplacé les faucilles composites formées de plusieurs éléments assemblés sur un manche en bois. Par rapport à la pauvreté technique de l'outillage, c'était là, déjà, du matériel de qualité. Mais elles ont aussi fourni le support de très grands couteaux, vraisemblablement produits cette fois sur les sites d'extraction par des maîtres-tailleurs possédant une habileté qui semble avoir fait défaut en dehors de ces ateliers - bien que l'on trouve partout des traces de débitage et de taille d'outils plus ordinaires (aux Lauzières et à la Brémonde encore, entre autres). On retrouve ces couteaux très finement travaillés jusque dans le Gers, à Paulhiac où un exemplaire de 34 cm de long, jugé exceptionnel, a été découvert. Au Chalcolithique récent il semble que les productions les plus tardives, contemporaines des premières haches en bronze (proches du type de Neyruz, en Suisse) ont été les plus grandes et les plus belles¹. Sans aller jusqu'à imaginer comme on l'a fait parfois un "baroud d'honneur" des tailleurs de silex face à ces nouveaux objets d'apparat, on peut envisager que la concurrence de ceux-ci (malgré leur extrême rareté) leur a imposé de produire des pièces toujours plus exceptionnelles. Dans le Luberon, c'est sans doute à ce type d'objet tardif que se rapportait le très grand couteau en silex (54 cm de long, 5 cm de large) qui aurait été trouvé en construisant la route sous le Fort « à l'endroit où le rocher surplombe, et en face des nombreux tombeaux creusés dans le roc »², très probablement à la Baume du Fort donc. Véritables chefs d'œuvre, comparables aux "feuilles de laurier" paléolithiques du Solutréen, ces couteaux constituaient clairement en tout cas des objets de prestige. Peut-être un peu de celui-ci rejaillissait-il sur les grandes lames plus ordinaires utilisées pour la fabrication d'outils. En tout cas leur valeur devait être assez élevée. Ce serait le sens des dépôts de lames que l'on a retrouvés ici ou là (neuf lames groupées sur le site de Salaisons à Boujan-sur-Libron, dans l'Hérault par exemple)³. Ils annoncent les "trésors" de la fin de l'âge du bronze. Accessoirement cela pourrait fournir une autre interprétation à la présence de grandes lames dans le complexe de Cabrières-Roquemengarde : elles auraient très bien pu ne pas provenir directement des ateliers du Lardue, mais s'y retrouver, après quelques pérégrinations et quelques échanges, tout simplement parce qu'il se produisait là, également, des objets de grande valeur - bien que les tout premiers objets en métal n'eussent pas nécessairement un grand prix en-dehors de leur aspect de curiosité... Il n'y a finalement que pour les tailleurs de silex qu'ils offraient des possibilités accrues, et c'est pourquoi la première interprétation de la présence des grandes lames du Lardue sur les sites de Cabrières-Roquemengarde conserve l'avantage. L'usage de grandes lames restait limité dans l'outillage. Pour leur production ordinaire, les communautés du Néolithique final comme leur devancières utilisaient bien sûr les matériaux locaux : à la Brémonde ou aux Lauzières⁴, où l'on pratiquait comme sur la plupart des sites débitage et taille pour l'outillage tout-venant, on a retrouvé des outils en silex tiré des flancs même du Luberon (silex de qualité médiocre, chailles) et du bassin d'Apt (silex brun très foncé). Au-delà de ces ressources de proximité, les habitants de ces deux sites n'hésitaient pas

¹ O. Lemerrier, A l'origine du bronze ancien, ds J. Buisson-Catil et J. Vital (dir.), Âges du bronze en Vaucluse, Notices d'archéologie vauclusienne, 5, Avignon, Barthélémy, 2002, p. 59. - R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Thèse, Université d'Aix-Marseille, 2005, Volume 1, p. 313.

² L. Rochetin, Archéologie vauclusienne, la vallée de l'Aiguebrun, le rocher du Fort de Buoux, la combe de Lourmarin, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1894, pp. 125-162, ici p. 133.

³ G. Mary et M. Louis, La station préhistorique de Salaisons (commune de Boujan-sur-Libron - Hérault), ds Cahiers d'Histoire et d'Archéologie, 32, 1935, pp. 321-345, ici p. 327 et pl. 1 p. 326.

En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6564040t/f8.image>

⁴ J. Cauliez a rattaché l'occupation principale du site à son horizon 2 (2.900/2.850-2.550) correspondant à notre Néolithique final moyen (2.850-2.550) : J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, fig. 16 p. 125, plus facile à déchiffrer en ligne :

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

se fournir plus loin, dans la région de Vachères (silex gris clair à cortex verdâtre) ou dans les immenses ateliers d'extraction en plein air et de taille nés au Cardial, développés au Chasséen, et qui, génération après génération, siècle après siècle, avaient fini par couvrir des milliers d'hectares entre Murs et Gordes (le fameux silex blond), autour de Sault (silex gris-bleu à noir, à grain très fin)¹ ou dans la vallée du Largue (silex rubané).

8.4.3. L'outillage en pierre taillée au Néolithique final et au Chalcolithique.

8.4.3.1. Néolithique final.

Amplifiant un mouvement amorcé au Néolithique récent, l'outillage lithique taillé du Néolithique final et du Chalcolithique se démarque avant tout de celui du Néolithique moyen par un effondrement du nombre des outils plus élaborés appartenant à un type défini (burins, grattoirs, perçoirs, etc...) au profit des éclats utilisés bruts, ou à peine retouchés. Aux Lauzières, plus de 90 % du total du matériel lithique taillé était formé d'éclats bruts (seulement 350 outils élaborés sur 4400 pièces). Et sur le site des Fabrys à Bonnieux, au Néolithique final moyen, sur plus de 2200 pièces, moins d'une centaine correspondaient à des outils élaborés².

La percée des éclats ne s'arrête pas là. A la différence du Néolithique moyen, ils sont préférés aux lames comme supports de l'outillage élaboré. En dehors des grandes lames en silex rubané oligocène, le nombre des outils sur lames s'amenuise durant tout le cours du Néolithique final. A la Fare, à Forcalquier, on est tout près des ateliers du Largue. Au Néolithique final ancien (3.400-2.850 avant notre ère), leur silex a été largement utilisé, et les grandes lames qu'ils produisaient ont régulièrement servi de support, notamment pour des lames à bords abattus qui sont typiques du Néolithique final dans son ensemble : c'est sur elles que l'on retrouve souvent le lustré des faucilles. Mais malgré cette proximité, une majorité d'outils étaient déjà réalisés sur des éclats : grattoirs, burins, perçoirs, armatures (encore exceptionnellement tranchantes). Sans doute un peu plus tard, on dénombre aux Lauzières une centaine de lames sur les 350 outils découverts. Parmi elles on trouve une trentaine de lamelles retouchées. Le reste est constitué de lames épaisses ou larges, souvent à bord abattus et portant le lustré des faucilles.

Durant tout le Néolithique final, et tandis que leur proportion chute, on assiste à une simplification du répertoire des outils élaborés. Les burins, considérés comme une constante du Néolithique ancien et moyen, disparaissent plus ou moins vite, mais quasi-totalement. Perçoirs, coches et denticulés, assez atypiques et taillés sur des éclats de qualité très médiocre, parfois des déchets, apparaissent régulièrement. Ils sont même assez bien représentés sur certains sites, comme les Fabrys à Bonnieux (au Néolithique final moyen). Mais ils sont en baisse sensible.

Dans ce matériel rare, seuls les grattoirs voient leur proportion progresser tout au long du Néolithique final. Ce sont cependant de plus en plus souvent des grattoirs simples, comme s'il y avait eu souci de produire vite et facilement, sans chercher d'adaptation particulière de l'outil à une fonction bien précise. Et ils sont fabriqués sur éclats, même si l'on rencontre parfois, jusqu'au Chalcolithique, des grattoirs réalisés sur le bout de grandes lames en silex oligocène.

¹ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Thèse, Université d'Aix-Marseille, 2005, Volume 1, p. 74.

² A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel, A. Müller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), p. 174. - R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Volume 1, pp. 106 et s.

Les armatures aussi sont toujours là. Elles occupent une place importante, aussi bien numériquement que typologiquement¹ ou culturellement. Poursuivant un processus engagé au Néolithique récent, elles évoluent toutefois assez sensiblement pendant le Néolithique final. Les armatures bitronconiques ou triangulaires (flèches tranchantes) encore présentes au Néolithique récent disparaissent plus ou moins rapidement du catalogue. Dans les premières séries d'inhumations du dolmen de l'Ubac à Goult, qu'il faudrait dater de la fin du IV^e ou du tout début du III^e millénaire², on a découvert une flèche tranchante et cinq flèches perçantes. De même à l'hypogée des Crottes à Roaix, dans les niveaux anciens (2.900/2.850-2.700), on trouve encore des flèches tranchantes en grand nombre alors que dans les niveaux récents (2.550- 2.450)³ les flèches perçantes dominent très largement⁴. Parmi ces dernières on peut noter l'abondance des armatures simples foliacées, ainsi que des armatures losangiques et des armatures pistilliformes ou sub-losangiques. Mais ce n'est pas tout. Au Néolithique final récent (2.550-2.350 env. avant notre ère) tout autant que les célèbres gobelets en cloche c'est une forme de pointes de flèches spécifique, les armatures à pédoncule et ailerons équarris, qui signe la présence campaniforme en milieu indigène (la Fare ou Fontbuxien provençal)⁵. Ces pièces sont bien différentes de celles que l'on connaissait au Néolithique moyen. Elles présentent sur leurs bases (ailerons, pédoncule) des angles rectifiés par pression pour être plus ou moins droits. R. Furestier a estimé probable que cette opération ait été réalisée avec un outil en cuivre⁶, ce qui établit un lien de plus entre Campaniformes et métallurgie, autour de l'archerie cette fois. La recherche d'angles droits sur le matériel lithique pourrait par ailleurs correspondre à un goût des Campaniformes : sur le site de la Balance à Avignon, 10% des grattoirs présentaient un front (partie avant) équarri, voire une forme globale carrée⁷. On connaît également des flèches à pédoncule et ailerons non équarris, souvent considérées comme des copies indigènes des précédentes. Mais il ne semble pas qu'on les trouve lors de la première vague campaniforme - peut-être encore parce que les indigènes du Néolithique final récent n'ont pas cherché à accaparer les symboles qui faisaient l'originalité ou l'identité des Campaniformes. Il faut toutefois noter que dans les fouilles anciennes la distinction entre les deux types de flèches à pédoncule et ailerons n'a pas souvent été établie : les comptes-rendus s'avèrent de la sorte peu utilisables. Et par ailleurs les niveaux d'occupation sont souvent lacunaires et assez difficiles à raccorder entre eux, quand les couches ne sont pas, simplement, composites. Mais d'une manière générale il semble bien que l'arrivée des Campaniformes de

¹ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Volume 1, p. 85.

² 3.286-2.904 BC pour les premières inhumations du dolmen selon B. Bizot et G. Sauzade, Éléments sur l'utilisation de l'espace dans la chambre funéraire du dolmen de l'Ubac à Goult (Vaucluse, France), ds *Préhistoires Méditerranéennes*, 2014 (Colloque Fonctions, utilisations et représentations de l'espace dans les sépultures monumentales du Néolithique européen), p. 6.

En ligne : <https://journals.openedition.org/pm/840>

³ Datations selon J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, ds *Gallia Préhistoire*, 53, 2011, pp. 85-202, notamment fig. 16 p. 125, plus facile à déchiffrer en ligne :

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

⁴ O. Lemerrier, E. Blaise, J. Cauliez, R. Furestier, C. Gilibert, N. Lazard, L. Pinet, N. Provenzano, La fin des temps néolithiques, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites*, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, pp. 203-252, ici pp. 219-220.

En ligne (avec une autre pagination, p. 6) :

https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087315/file/La_fin_des_temps_neolithiques_en_Vaucluse_-_2004.pdf

⁵ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Thèse, Université d'Aix-Marseille, 2005, Volume 1, pp. 271, 277, 306, 307...

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00084729/file/Volume_I_texte.pdf

⁶ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Volume 1, p. 271.

⁷ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Volume 1, p. 168.

la première vague n'a provoqué aucun changement dans l'outillage lithique des groupes qu'ils ont fréquentés¹, pas plus d'ailleurs que dans la céramique. Dans quelques cas, sur des sites que l'on pense avoir été occupés plus longuement par les Campaniformes, c'est leur équipement lui-même que l'on peut approcher d'un peu plus près. Les diverses armatures y sont très abondantes : aux Calades à Orgon (2.465-2.198 BC, probablement plutôt au début de cette fourchette puisque le matériel ressortit de la phase 2 de J. Guilaine reprise par O. Lemercier et R. Furestier)², en comptant les préformes et les ébauches, 40 % au moins de l'outillage (parmi lesquelles 16% d'armatures à pédoncule et ailerons)³. A leurs côtés on note également l'abondance des grattoirs. Il s'agit ici de grattoirs quasi-exclusivement unguiformes (en forme d'ongle, souvent d'une longueur inférieure à 20 mm pour un front inférieur à 15 mm) au lieu de grattoirs simples. Pour le reste, il n'est pas exclu que les Campaniformes, à l'image de qu'ils semblent avoir fait pour la poterie, aient adopté pour partie le matériel indigène en plus de formes qui leur étaient propres. On retrouve donc un grand nombre d'éclats bruts ou retouchés qui ont joué le rôle d'outils frustes et indifférenciés, ainsi que des racloirs, bien moins nombreux que les grattoirs, et des pièces esquillées.

Souvent bien représentées pendant le Néolithique final à côté des grattoirs, des armatures, des racloirs et des quelques outils qui perduraient tout en voyant leur importance décroître régulièrement, ces dernières appellent quelques développements. Il s'agit de silex en général plus ou moins quadrangulaires qui présentent à leurs deux extrémités des esquillements. Ceux-ci ne sont pas des retouches à proprement parler mais des enlèvements opérés à la suite de percussions violentes - qui peuvent résulter d'un geste délibéré aussi bien que de l'usage d'un éclat quadrangulaire, spécialement s'il sert de burin... ce qui est peut-être le cas, puisque dans d'autres contextes on a pu envisager que les burins avaient remplacé les pièces esquillées⁴. Avant ce rapprochement avec les burins, on les considérait souvent comme les restes d'outils abîmés, au mieux comme les vestiges de *nucleus* - les blocs de silex aménagés dont on extrait éclats ou lamelles - et par conséquent comme des quasi-déchets et non des outils. On les a de ce fait souvent ignorées, un peu comme les microlithes que l'on ne pensait pas à rechercher systématiquement parce qu'on n'imaginait pas pouvoir en trouver. En fait, elles sont connues depuis le Paléolithique. On tend aujourd'hui à reconnaître à certaines pièces esquillées un statut d'outil, tandis que d'autres semblent devoir encore être classées parmi les *nucleus*. Au Néolithique final, il semble qu'on peut envisager un statut d'outil pour une bonne part d'entre elles.

8.4.3.2. Chalcolithique ancien.

C'est encore plus évident au Chalcolithique ancien où ces pièces esquillées sont très nombreuses dans les niveaux du Rhodano-Provençal. On observe toutefois toujours la prédominance des grattoirs (40% des outils en moyenne, grattoirs unguiformes et grattoirs simples), en même temps que subsistent des éléments appartenant à la tradition régionale, grandes lames ou poignards en silex rubané de la vallée du Lergue, voire beaucoup plus rarement en silex chamois issu des ateliers du Grand Pressigny en Touraine.

Deux nouveaux types d'outils apparaissent, qui marquent la séquence : les micro-denticulés et les segments de cercle⁵. Les premiers sont réalisés sur des lamelles. Au Mas de Vignoles, au sud de Nîmes, où ils sont bien représentés, l'examen microscopique de leur tranchant a révélé des traces d'usure qui indiquent qu'ils étaient utilisés pour couper des roseaux⁶ : ceux-ci

¹ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Volume 1, p. 307.

² R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Volume 1, p. 111.

³ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Volume 1, p. 307, 122-124.

⁴ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Volume 1, p. 51.

⁵ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Volume 1, p. 275.

⁶ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Volume 1, p. 186.

pouvaient servir aussi bien à la construction (torchis, toitures) qu'à l'ameublement (nattes) ou la fabrication de paniers ou de récipients tressés. On pouvait aussi consommer la partie inférieure de leurs tiges et leurs rhizomes, comestible quand il s'agissait de massettes à grandes feuilles (*Typha latifolia*). Les seconds (segments de cercles) indifféremment réalisés sur des lamelles ou des éclats, parfois en remploi de pièces usagées, sont inconnus des niveaux du Néolithique final régional. On les rencontre par contre en Italie du Néolithique à l'âge du bronze¹. On peut considérer qu'ils fournissent une bonne illustration de la vigueur des échanges avec les autres provinces campaniformes du domaine méditerranéen, que nous avons entrevues plus haut pour la céramique. Il s'agit très probablement d'armatures. Celles-ci enregistrent à la fois une diminution de leur nombre et une simplification de leurs formes. Les armatures à pédoncule et ailerons équarris de la première vague campaniforme, par exemple, disparaissent totalement au profit de la forme non équarrie. Mais les brassards d'archer, en calcaire ou en grès, restent cependant bien représentés². C'est sans doute la mixité de la culture qui s'est mise en place que l'on peut lire ici. D'une part les attributs de l'identité campaniforme se sont conservés et même répandus, d'autre part la recherche de simplicité a prévalu. Peut-être aussi la technicité a-t-elle un peu régressé.

Aussi bien dans les liens avec d'autres régions (Touraine ou Italie pendant le Chalcolithique ancien) que pour les activités des hommes (exploitation des roseaux), ou encore le degré de mixité de populations au départ distinctes, l'industrie lithique en tout cas peut nous révéler beaucoup de choses - réalité qui apparaissait comme une évidence au Paléolithique, mais que l'importance de la poterie avait un peu occultée au Néolithique.

8.4.3.3. Chalcolithique récent.

Au Chalcolithique récent (2.150-1.850), avec peut-être une diversité un peu plus marquée, on retrouve la prépondérance des grattoirs et des pièces esquillées - ainsi que la primauté accordée aux éclats, venue pour sa part en ligne droite du Néolithique final.

Les grandes lames originaires de la vallée du Largue sont pourtant toujours là, fournissant encore des lames à bords abattus et des poignards - de plus en plus grands, de plus en plus beaux, de plus en plus précieux ainsi qu'on l'a dit plus haut. Sans qu'il y eût nécessairement rivalité entre ces poignards et les premiers gros objets de prestige en cuivre (poignards) ou en bronze (haches) la présence de ces derniers a pu créer un *stimulus* culturel qui a poussé la technicité des tailleurs de silex à son apogée.

Les armatures demeurent bien représentées, avec notamment des armatures à pédoncule et ailerons (non équarris). Mais on note la disparition assez surprenante des segments de cercle³. Les liens avec l'Italie d'où ils semblaient issus se sont pourtant renforcés. Ceci pourrait rendre compte de plusieurs courants n'attachant pas forcément la même importance aux choses car les régions concernées semblent les mêmes (Toscane, Italie septentrionale).

8.4.4. L'outillage en pierre polie et en os.

8.4.4.1. La pierre polie.

Pour être précis, selon R. Furestier, L. Astruc (de la Maison Archéologie et Ethnologie de Nanterre) qui a réalisé l'analyse tracéologique a parlé de « *plantes tendres siliceuses (de type roseau)* ». Mais au mas de Vignoles il y a une forte probabilité qu'il s'agît bien de roseaux.

¹ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Volume 1, p. 314.

² O. Lemerrier, R. Furestier, Après les "vrais campaniformes" : Le groupe Rhodano-Provençal dans le sud-est de la France, ds coll. De Méditerranée et d'ailleurs, Mélanges offerts à Jean Guilaine, Toulouse, Archives d'Ecologie Préhistorique, 2009, pp. 391-402, ici p. 398 (Les parures et les brassards d'archer).

³ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Volume 1, p. 313-314.

L'outillage en pierre polie demeure bien représenté au Néolithique comme au Chalcolithique. A la Brémonde à Buoux comme aux Lauzières à Lourmarin, la roche la plus utilisée demeure la glaucophanite amenée des Alpes par la Durance sous forme de galets roulés. Mais on observe également la présence de quelques outils en éclogite, une roche que l'on ne trouve que sur le versant italien des Alpes ou dans l'Apennin ligure bien qu'on la classe parmi les roches "duranciennes"¹. Aux Lauzières, rattachées majoritairement au Néolithique final moyen (2.850-2.550) par J. Cauliez², le nombre d'outils polis était important. Une partie au moins des haches était façonnée sur place et une aire de fabrication a pu être individualisée³.

Leurs dimensions partagent les outils polis en plusieurs catégories⁴. On trouvait d'abord de petits outils (3 à 5 cm de long) de forme trapézoïdale, parfaitement polis. Venaient ensuite des outils un peu plus grands (5,5 à 8,5 cm) de forme plus ou moins rectangulaire, portant encore des traces de la préparation précédant le polissage. Enfin il y avait une série de haches de grande taille (plus de 13 cm et jusqu'à 20 cm pour une ébauche) ayant reçu un polissage très partiel. On y a vu la trace de la diversité des tâches dévolues à ces outils : bûcheronnage pour les haches (grands outils), travail de la terre pour les houes (outils moyens), ou encore travail fin du bois, de l'os ou de la corne avec des gouges ou des herminettes (petits outils).

A la Fare à Forcalquier, lors de la seconde occupation du site (2.550-2.350 selon J. Cauliez), la plupart des outils ont une longueur comprise entre 35 et 65 mm, cinq outils seulement (dont un marteau) ayant une longueur dépassant 73 mm⁵.

Aux côtés des haches, des houes et des herminettes (plus plates que les précédentes, et au profil dissymétrique), on trouve en effet des percuteurs (marteaux) et des polissoirs. Aux Lauzières ces derniers étaient également réalisés en pierre verte, alors qu'à la Fare à Forcalquier (seconde occupation), les polissoirs étaient en grès.

8.4.4.2. L'os.

L'os a été couramment employé pendant le Néolithique et le Chalcolithique. Il provenait essentiellement des animaux domestiques, mais on a pu avoir recours parfois aux animaux chassés : à l'aven de Vauclare à Esparron on a ainsi exploité l'os de la patte avant d'un ours (une ulna ou cubitus)⁶. Les outils, réalisés sur esquilles ou os fendus, sont majoritairement perforants (80% sur le site de la Fare à Forcalquier pour l'occupation de la fin du IVE

¹ A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel, A. Müller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), ds A. d'Anna, X. Guthertz, Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés du Néolithique au Bronze ancien dans le sud de la France et les régions voisines, Actes de la Table-Ronde de Lattes et Aix-en-Provence, 15-18 avril 1987, Mémoires de la Société Languedocienne de Préhistoire, n° 2, Montpellier 1989, p. 174.

² J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, fig. 16 p. 125, plus facile à déchiffrer en ligne :
En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

³ A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel, A. Müller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), pp. 174 et 180.

⁴ A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel, A. Müller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), p. 174.

⁵ O. Lemerrier, J. Cauliez, R. Furestier, A. Müller, C. Bouville, C. Gilabert, C. Jorda, M. Khedhaier, N. Lazard, D. Loirat, M. Pellissier, N. Provenzano, P. Verdin, Le site Néolithique final de La Fare (Forcalquier, Alpes-de-Haute-Provence) résultats 1995-1999 et révision chronoculturelle, ds H. Darteville (dir.), Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, 5, Clermont-Ferrand, 2002 / Archéologie du sud-ouest, supplément 9, 2004, p. 445-455, ici p. 6 (2.2.3. L'industrie lithique polie) de la version en ligne :
<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087369/document>

⁶ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, p. 120 et fig. 27 p. 122.
En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_1_-_Volume_1_-_Texte_illustré.pdf

millénaire)¹. Les autres sont des outils tranchants et robustes (biseaux) que l'on peut pour la plupart assimiler à des couteaux.

Au Chalcolithique, malgré un inventaire restreint, semble se dessiner une simplification des différents types d'outils perforants ou tranchants.

8.4.5. Et le métal, alors ?

En dehors des objets de parure, le métal semble être demeuré très rare, et dans l'ensemble sans doute fort peu utilitaire au Néolithique final comme au Chalcolithique.

A ce titre on peut relever qu'au Chalcolithique récent, l'industrie lithique associée au groupe barbelé semble nettement provenir d'une évolution sur place de l'outillage du Rhodano-Provençal qui l'a précédé. Alors qu'elle représente le secteur où celle-ci pourrait être la plus sensible, celui de l'outillage, elle ne témoigne d'aucune rupture. Cela semble bien montrer qu'à cette époque le métal n'appartenait toujours pas à la vie quotidienne des populations.

Auparavant, la quinzaine de poignards en cuivre (d'aspects très divers) et les trois pointes de Palmela connus en Provence², même s'ils ont pu être utilisés (à la différence des grands poignards en silex, trop fragiles) appartiennent certainement à la catégorie des objets de prestige - ce qui tend d'une certaine façon à les rapprocher de la parure. Pour les pointes de Palmela, très éloignées des modèles originaux considérés comme des armatures, une fonction de petit poignard n'est parfois pas exclue³. De toute façon, armature ou poignard, le caractère luxueux et distinctif sinon déjà franchement ostentatoire semble pouvoir être retenu⁴.

Dans le Luberon, on connaît une lame de poignard dans la grotte sépulcrale du Jas de Juvet à Robion que l'on pourrait situer au Néolithique final récent ou au Chalcolithique du fait de la présence d'alènes bipointes en cuivre à section carrée⁵ (Néolithique final II de G. Sauzade en 2011)⁶.

C'est également aux objets de prestige qu'il faudrait rattacher à la fin du Chalcolithique les premières haches en bronze à faibles rebords latéraux et tranchant légèrement évasé (proches du type de Neyruz, en Suisse). Très rares, elles ont pour la plupart été trouvées hors contexte et n'ont été datées que par leurs caractéristiques typologiques. On doit toutefois signaler un fragment de valve de moule de hache (de profil assez rectiligne et faible rebord) qui pourrait se rattacher au type de Neyruz et aurait été récolté anciennement sur le site du Camp de Laure

¹ O. Lemerrier, J. Cauliez, R. Furestier, A. Müller, C. Bouville, C. Gilabert, C. Jorda, M. Khedhaier, N. Lazard, D. Loirat, M. Pellissier, N. Provenzano, P. Verdin, Le site Néolithique final de La Fare (Forcalquier, Alpes-de-Haute-Provence) résultats 1995-1999 et révision chronoculturelle, pp. 6-7 de la version en ligne (2.2.4. L'industrie sur matières dures animales).

² O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Tome 1, Volume 1, p. 130 et fig. 32 p. 131 (poignards) et p. 129 et fig. 31 (pointe de Palmela).

³ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Tome 1, Volume 1, p. 129.

⁴ V. Léa, B. Gassin, J. Linton, Quelles armatures de projectiles pour le midi méditerranéen et ses marges ? Milieu Vème-milieu IVème millénaire, ds Gallia Préhistoire 51, 2009, pp. 155-177, ici pp. 166 et 174. En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2009_num_51_1_2477

⁵ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Tome 1, Volume 1, pp. 124-130, et p. 217.

La grotte est située à l'est du village de Robion, dans le versant nord de la chaîne du Luberon : J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, Mémoires de la Société Préhistorique Française, 11, Paris, Klincksieck, 1974, p. 257.

En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_065628.pdf

⁶ G. Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, Évolution des rites funéraires liés à l'inhumation individuelle ou collective et distribution chronologique des sépultures, ds Préhistoires méditerranéennes, 2, 2011, Varia, pp. 1-33, ici p. 15.

En ligne : <http://pm.revues.org/581>

au Rove¹. Mais pour la plupart il semble que ces objets soient un peu plus récents et relèvent de notre Bronze ancien (1.850-1.600 BC). On les situe d'ailleurs généralement au Bronze ancien II-III continental, ou du BzA2 que l'on place couramment entre 2.000 et 1.575². Si l'on adjoint aux quelques exemplaires qui pourraient être éventuellement anciens un poignard à rivets, une épingle et deux ou trois alènes losangiques (qui sont donc les mieux représentées), on a là quasiment tout le matériel en bronze de notre Chalcolithique récent³.

La trentaine d'alènes, bipointes, en cuivre et de section carrée qui ont été répertoriées entre le Néolithique final récent et le Chalcolithique ne peuvent pour leur part figurer parmi les objets de prestige. Jadis on a imaginé qu'il pouvait s'agir de parures, mais la découverte d'exemplaires emmanchés dans un tube en os en fait clairement des outils. Leur fonction toutefois demeure inconnue. On a jadis envisagé qu'il s'agissait d'alènes à tatouer, ce qui aurait pu correspondre au goût des Campaniformes pour les décors céramiques chargés, en même temps qu'à leur souci d'identité, mais rien bien sûr ne vient confirmer cette hypothèse. Au demeurant en Languedoc ces outils ne sont pas directement associés aux Campaniformes, mais à un Fontbousse plus ou moins tardif⁴. Peut-être s'agit-il tout simplement de poinçons utilisés pour percer les peaux que l'on voulait assembler... Au Chalcolithique récent, et plus vraisemblablement à la fin de cette séquence, sont enfin apparues les premières alènes en bronze, de section cette fois-ci losangique, dont l'utilisation demeure tout aussi imprécise. On en a retrouvé un exemplaire à Combe Reybaude, au sud-ouest de Saignon⁵ mais on ne peut savoir s'il relève de notre Chalcolithique récent (2.150-1.850) ou de notre Bronze ancien (1.850-1.600) le site ayant été occupé et réoccupé durant une longue période.

C'est également parmi les outils que l'on peut ranger les divers percuteurs-presseurs-compresseurs à pointe de cuivre des tailleurs de silex, que l'on a évoqués plus haut. Potentiellement utilisés depuis le Néolithique récent pour obtenir les grandes lames en silex rubané de la vallée du Lergue, et au Néolithique final récent pour équarrir les armatures à pédoncule et ailerons, on a déduit leur existence à partir des traces observées sur les objets taillés (grandes lames), ou à partir des objets eux-mêmes (armatures à pédoncule et ailerons équarris). Mais on n'en a jamais découvert - ce qui illustre parfaitement combien notre connaissance de la vie préhistorique, fondée sur les objets retrouvés, demeure partielle, aléatoire... et, très souvent, subjective.

8.5. LA PARURE.

Au Néolithique final comme au Chalcolithique, la parure semble avoir fait l'objet d'un engouement qui allait sans doute de pair avec un souci de distinction - mais n'est-ce pas toujours le cas ? Il n'est pas exclu cependant que ce souci allât parfois ici, comme on le verra, jusqu'à l'ostentation.

¹ J. Vital, Du Néolithique final au Bronze moyen dans le sud-est de la France, 2200-1450 av. J.-C., ds Cypsela, 15, 2004, pp. 11-38, ici p. 23.

En ligne : <http://www.raco.cat/index.php/Cypsela/article/viewFile/175731/228082>

² T. Lachenal, Chronologie de l'âge du Bronze en Provence, ds I. Sénépart, F. Léandri, J. Cauliez, T. Perrin, E. Thirault (dir.), Chronologie de la Préhistoire récente dans le Sud de la France, Acquis 1992-2012, Actualité de la recherche, Actes des 10e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Porticcio (18 au 20 octobre 2012), 2014, Toulouse, Archives d'Écologie Préhistorique, pp. 197-220, ici fig. 2 p. 202. En ligne : https://www.academia.edu/9808768/Chronologie_de_l_1_%C3%A2ge_du_Bronze_en_Provence

³ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Tome 1, Volume 1, p. 126.

O. Lemerrier, A l'origine du bronze ancien, ds J. Buisson-Catil et J. Vital (dir.), Âges du bronze en Vaucluse, Notices d'archéologie vauclusienne, 5, Avignon, Barthélémy, 2002, p. 59.

⁴ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, p. 128-129.

⁵ F. Lazard, Les environs d'Apt préhistoriques, Avignon, Rullière, 1943, p. 50.

Si l'on excepte les pointes des presseurs destinés à débiter les grandes lames de silex rubané (qui remonteraient comme celles-ci au Néolithique récent) les trois plus vieux objets de métal, connus en Provence sont ainsi des éléments de parure en cuivre. Il s'agit au Néolithique final ancien de deux petites plaquettes, ou fragments de tôle, arrondis, de 13 mm de diamètre, découvertes dans l'abri sépulcral de Sanguinouse à La Roque-sur-Pernes (rapportable au Fraischamp) et d'une perle en tôle enroulée retrouvée dans le niveau de base de l'hypogée des Crottes à Roaix (2.850-2.700 selon J. Cauliez). Par la suite, ou peut-être à la même époque, on peut citer les trois perles (une ronde, une cylindrique et une biconique) trouvées aux Lauzières à Lourmarin. Typologiquement l'occupation du site a été placée principalement au Néolithique final moyen (2.850-2.550)¹ mais il a aussi été fréquenté au Chalcolithique (Rhodano-Provençal, et Barbelé)². La perle discoïde, en cuivre arsenié celle-ci, qui a été découverte dans la couche supérieure de l'hypogée des Crottes à Roaix est donc peut-être contemporaine des trois exemplaires de Lourmarin ou un peu plus tardive, la couche ayant été datée par J. Cauliez de 2.600-2.450³. On a également fait mention jadis d'anneaux ouverts à Maubec (grotte Maillot)⁴. Mais il n'y pas que ça.

Une perle retrouvée dans le niveau de base de l'hypogée des Crottes à Roaix, que l'on a d'abord prise pour une pâte de verre, s'est révélée ensuite être une turquoise⁵. L'origine malheureusement n'a pu en être précisée, ni sa nature exacte. Les gisements de turquoise vraie sont très rares mais les minéraux qui lui sont couramment assimilés (la variscite par exemple qui est plus verte), connaissent une répartition assez vaste. En Europe on les a signalés en France dans la Loire-Atlantique (Pannecé), la Creuse (Montebras-en-Soumans), le Puy-de-Dôme (Mont-Dore), l'Allier (Echassières), le Tarn (Fumade), le Rhône (Chessy-les-Mines), mais aussi en Espagne (Gavà Can Tintorer, Palazuelo de las Cuevas), au Portugal (Ervedosa), en Angleterre (Liskeard), en Belgique (Otré, Vielsam) et bien sûr en Allemagne (Vogtland, Variscia au haut Moyen Age). Enfin, la turquoise a été exploitée par les Egyptiens depuis le IV^e millénaire dans les mines du Sinai. Enfin, en marge de ces minéraux, on a répertorié il y a longtemps déjà des "turquoises odontolithes" provenant de dents fossiles de mammifères disparus (mastodontes par exemple) colorées par du phosphate de fer au lieu d'oxyde de cuivre, en France dans le Gers (près de Lombez), en Suisse à Thurgau, et en Angleterre dans

¹ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, fig. 16 p. 125, plus facile à déchiffrer en ligne :

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

² Voir A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel, A. Müller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), ds A. d'Anna, X. Guthertz, Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés du Néolithique au Bronze ancien dans le sud de la France et les régions voisines, Actes de la Table-Ronde de Lattes et Aix-en-Provence, 15-18 avril 1987, Mémoires de la Société Languedocienne de Préhistoire, n° 2, Montpellier 1989, pp. 165-193 et spécialement p. 189. - O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 2, Volume 2, p. 973.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_2_-_Catalogue_-_Volume_2.pdf

³ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, fig. 16 p. 125, plus facile à déchiffrer en ligne :

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

⁴ J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, Mémoires de la Société Préhistorique Française, 11, Paris, Klincksieck, 1974, pp. 207 et s.

En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_065628.pdf

O. Lemerrier, E. Blaise, J. Cauliez, R. Furestier, C Gilabert, N. Lazard, L. Pinet, N. Provenzano, La fin des temps néolithiques, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, pp. 203-252, ici p. 206

⁵ Alors que les textes ne mentionnent qu'une perle, une photo de l'ouvrage Vaucluse préhistorique en présente deux : O. Lemerrier, E. Blaise, J. Cauliez, R. Furestier, C Gilabert, N. Lazard, L. Pinet, N. Provenzano, La fin des temps néolithiques, pp. 223 et 225.

quelques mines de Cornouailles¹. Les perles ou pendeloques en turquoise, ou plutôt en callaïs (turquoise et minéraux assimilés) sont en tout cas présentes avec régularité dans les sépultures à partir du Néolithique moyen. On les rencontre alors aussi bien en Bretagne qu'en Catalogne, ou en Languedoc². En Provence, on en connaît une série (pas très bien précisée encore une fois) issue du dolmen de Castellet à Fontvieille ainsi qu'au dolmen des Gavots à Orgon daté tous deux du Néolithique final récent (2.550-2.350)³. Quant à la pâte de verre avec laquelle on avait confondu la turquoise de l'hypogée des Crottes, il semble bien qu'elle demeure étrangère à la région jusqu'aux débuts de l'âge du bronze.

Les Néolithiques ont par contre souvent utilisé la stéatite, une variété de roche verdâtre, très tendre puisqu'il s'agit de talc massif : elle se raie facilement avec l'ongle. On peut toutefois la rendre un peu plus dure après taille en la chauffant. Ce n'est pas une roche très rare : en France on en trouve entre autres en Ariège (Luzénac, où le talc est exploité), en Auvergne, en Aveyron, dans les Pyrénées, dans les Hautes-Alpes ou en Savoie. Du fait de sa tendreté, elle a été travaillée dès le Paléolithique. Au Néolithique final, et peut-être dès le Néolithique récent⁴, on s'en est servi pour fabriquer des perles par centaines - et même par milliers : dans la couche supérieure de l'hypogée du Capitaine à Grillon (Néolithique final récent) on en a recensé quelque 27.000⁵ !

Parfois on croit percevoir des modes : au début du Néolithique final on trouve ainsi un grand nombre de pendeloques à ailettes en calcaire (plus de trois cents exemplaires à la base de l'hypogée du Capitaine à Grillon)⁶ et plus tard des perles à coches en calcaire (arrondies) ou en os (arrondies ou rectangulaires) : à la grotte des Dentales dans les gorges du Régalon à Cheval-Blanc (4 km au nord/nord-ouest de Mérindol) on en a retrouvé 200 environ⁷. On connaît quelques pendeloques à ailettes à la Baume Croupatière (grotte Saint-Gervais) à Bonnioux, de même que des perles en stéatite⁸. Il devait y en avoir bien plus, mais les fouilles de 1903 semblent avoir été effectuées sans tamisage.

¹ J.J.N. Huot, Nouveau manuel complet de minéralogie, ou tableau de toutes les substances minérales, Paris, Librairie encyclopédique de Roret, 1841, p. 423.

² G. Querré, F. Herbaut, La parure néolithique en variscite dans le sud de l'Armorique, ds Bulletin de la Société préhistorique française, 101, 2004, pp. 497-520, spécialement p. 498.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2004_num_101_3_13029

Voir aussi G. Querré, S. Dominguez-Bella, S. Cassen, La variscite ibérique, Exploitation, diffusion au cours du Néolithique, ds G. Marchand, G. Querré (dir.), Roches et sociétés de la préhistoire entre Massifs cristallins et Bassins sédimentaires, Le Nord-Ouest de la France dans son contexte européen, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, pp. 307-315.

³ J. Cauliez Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, ds Gallia Préhistoire, 53, 2011, p. 85-202, ici p. 159.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Thèse, Université d'Aix-Marseille, 2005, Volume 3, p. 238.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00084729/file/Volume_III_Catalogue.pdf

M. Escalon de Fonton, Informations archéologiques, circonscription de PACA, ds Gallia Préhistoire, 17, 2, 1974, p. 674.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1974_num_17_2_1483

⁴ Grotte Goulard, communication verbale A. Müller 1988.

⁵ M. Escalon de Fonton, Informations archéologiques, circonscription de PACA, ds Gallia Préhistoire, 21, 2, 1978, p. 718.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1978_num_21_2_1607

⁶ Exactement 335 : M. Escalon de Fonton, Informations archéologiques, circonscription de PACA, ds Gallia Préhistoire, 21, 2, 1978, p. 718.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1978_num_21_2_1607

⁷ J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, p. 206.

⁸ G. Sauzade, La Grotte Saint-Gervais ou Baume Croupatière, berceau de la Société Préhistorique Française, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 230-233, ici p. 232.

Le nombre de perles en stéatite, de pendeloques à ailettes et de perles à coches retrouvées suggère une utilisation vestimentaire plutôt que directement corporelle (colliers). Il faut donc imaginer des vêtements, vraisemblablement de cérémonie, surchargés de perles cousues et de pendeloques attachées... et là, le caractère distinctif de la parure cède peut-être le pas à la fonction ostentatoire.

Dans le Luberon, outre les perles en stéatite de la Baume Croupatière (que l'on retrouve à la station du Gès ou du Gest également à Bonnieux, et dans la grotte des Dentales)¹, on connaît alors des perles ou pendeloques en calcaire (Gès encore), en roche verte (Gès, Fabrys à Bonnieux, Brémoude à Buoux, peut-être à la station de Fenouillet à Auribeau et à l'Ourillon, haut dans le Luberon sur la commune de Buoux)² ou en quartz hyalin (Gès, Fabrys). On exploitait jusque dans l'arrière-pays les coquillages marins (*Murex*, *Cerithium*, *Cardium*, *Pectunculus* aux Fabrys, *Dentalium vulgare* aux... Dentales, *Charonia tritonis* dans l'un des abris de Saint-Mitre à Reillanne). Accessoirement on utilisait également les dents et griffes des animaux abattus : c'est le cas à la grotte des Dentales où l'on a retrouvé des griffes d'aigle percées à la base. A défaut, on n'hésitait pas à tailler dans l'os des pendeloques en forme de griffe ou de crochet (grotte de Carluç à Reillanne)³. Les curiosités minérales n'étaient pas négligées : dans la grotte de l'Adaouste à Jouques on a signalé l'utilisation d'un fossile de Térébratule⁴ (une sorte de petite palourde qui vit accrochée aux rochers). On l'a vu plus haut, c'est peut-être parmi ces curiosités minérales qu'il faudrait ranger les premières perles en métal.

Au Chalcolithique, avec la première vague des Campaniformes, apparaissent deux éléments de parure que l'on considère spécifiques de leur culture : des boutons à perforation en V et des pendeloques en forme d'arc⁵.

Le modèle des premiers, qui présentent deux trous tendant à se rapprocher vers leur base (en V), a pourtant une longue histoire. On le connaît depuis le Paléolithique supérieur⁶ et on le retrouve jusqu'au Bronze ancien (à la grotte de Fontblanco à Robion notamment)⁷. Au Néolithique final il était très bien représenté en Languedoc (Ferrières, Fontbousse) d'où il a dû gagner la Provence. Il s'agissait cependant alors pour la plupart de boutons assez plats, avec une petite pointe émoussée sur le dessus, et en calcaire. Un exemplaire de bouton à perforation en V, en ambre d'origine balte, a été retrouvé dans un contexte campaniforme du Néolithique final récent à la Grotte Murée à Montpezat dans les Alpes-de-Haute-Provence⁸. Avec les Campaniformes de la première vague (durant notre Néolithique final récent) sont apparus des modèles en os, présentant souvent plus de relief (boutons hémisphériques, en tortue ou pyramidaux). Ces deux derniers types sont bien connus au Portugal, ce qui a fourni un indice supplémentaire quant à l'origine des nouveaux-venus.

Les pendeloques en forme d'arc (arciformes) sont également considérées comme typiques⁹. Elles sont réalisées sur défense de sanglier ou coquillage, et percés en leur centre ou à leurs

¹ Données sur la parure tirées essentiellement de J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, pp. 202-206.

² Pour ces deux localisations et les objets similaires qui leur ont été associés ("breloques" en pierre serpentineuse) voir F. Lazard, F. Lazard, *Les environs d'Apt préhistoriques*, Avignon, Rullière, 1943, pp. 19 et 21 (Grand Tourillon et Grand Toutillon pour Ourillon).

³ J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 218.

⁴ V. Cotte, *Documents sur la Préhistoire de Provence*, Editions A. Dragon, 4 volumes, Aix-en-Provence, 1924.1924, ici tome 2. - J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 203.

⁵ O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France*, Tome 1, Volume 1, pp. 21, 48, 122, 134-138.

⁶ O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France*, Tome 1, Volume 1, p. 134.

⁷ G. Sauzade, *Grotte de Fontblanco (Robion)*, ds J. Buisson-Catil et J. Vital (dir.), *Âges du bronze en Vaucluse*, *Notices d'archéologie vauclusienne*, 5, Avignon, Barthélémy, 2002, pp. 76-77.

⁸ O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France*, *De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère*, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 2, Volume 1, p. 40.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_2_-_Catalogue_-_Volume_1.pdf

⁹ O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France*, Tome 1, Volume 1, pp. 136-138.

deux extrémités. Inconnues avant le Néolithique final, on en a toutefois découvert sur des sites qui n'ont pas livré de matériel campaniforme (5 sites sur 20), notamment à Lagnes (Claparouse). En outre, si l'on en a retrouvé dans de nombreuses régions en contexte campaniforme, elles sont quasi-inconnues dans la péninsule ibérique¹ mais attestées en Sardaigne - où l'on a par ailleurs produit de grandes lames de silex avec une technique qui a permis d'envisager des contacts avec les tailleurs provençaux, voire le déplacement de certains de ceux-ci². On ne peut donc exclure qu'elles aient gagné la Provence à la faveur de ces échanges, et que les Campaniformes s'en soient alors emparé parce que leur forme évoquait celle d'un des symboles de l'identité qu'ils revendiquaient...

Il est clair en tout cas que la parure tant corporelle que vestimentaire a revêtu une grande importance, non dénuée d'une dimension distinctive, ostentatoire et peut-être identitaire, pour les populations du Néolithique final et du Chalcolithique.

8.6. L'HABITAT DU NÉOLITHIQUE RÉCENT AU CHALCOLITHIQUE.

L'habitat, pris au sens le plus large, va nous fournir d'autres sujets d'observation et de réflexion.

8.6.1. Le Cadre.

Mais avant toute chose, il faut, une nouvelle fois, redéfinir le cadre et le contexte humain dans lesquels cet habitat se place, de même que sa nature.

8.6.1.1. Néolithique récent.

Au Néolithique récent (3.700-3.400), on l'a déjà vu, l'habitat demeure très rare. Après l'expansion du Néolithique moyen, cela fait question.

On pourrait mettre ce phénomène en relation avec la péjoration climatique qui a touché la Franche-Comté à la même époque (36e-33e s.) et qui a largement contribué à dépeupler cette région³.

En Provence pourtant on s'est refusé jusqu'à présent à considérer les changements climatiques comme la cause première des transformations qui ont pu affecter la société de la fin du

¹ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, p. 138.

² J. Pelegrin, L. J. Costa, Une production de grandes lames par pression à la fin du Néolithique, dans le nord de la Sardaigne (Contraguda, Perfugas), ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 101, 2004, 4, pp. 867-873, spécialement p. 872.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2004_num_101_4_13072

³ P. Pétrequin, M. Magny et M. Bailly, Habitat lacustre, densité de population et climat, L'exemple du Jura français, ds P. Della Casa et M. Trachsel (dir.), Wetland economies and societies, Proceedings of the International Conference in Zurich, 10-13 March 2004, Schweizerisches Landesmuseum Zürich, Chronos, Collectio Archaeologica 3 (2005), 143-168, ici pp. 146, 156, 159 (36e-33e siècles), 160 et 164 (35e-33e siècles). Des lacunes de peuplement seraient toutefois sensibles dans la Petite Montagne dès 3800 (p. 159).

B. Weninger l'a associée à un Changement climatique rapide (abrégié en RCC, de l'anglais *Rapid Climatic Change*) qui s'étendrait de 4.050 à 3.250 BC : B. Weninger, Réponse culturelle aux changements climatiques rapides de l'Holocène en Méditerranée orientale, ds J.-F. Berger, Des climats et des hommes, Paris, La Découverte, 2012, pp. 171-84, ici p. 173.

Le développement des groupes de Ferrières en Languedoc et de Fraischamp en Provence pendant la seconde moitié de cette crise (34e-30e s.) pourrait inviter à limiter sa durée dans le Midi méditerranéen. Mais il semble indiscutable qu'il y a eu là également, même si elle a peut-être été plus brève, une crise démographique de grande ampleur. On pourrait l'attribuer, comme en Franche-Comté, à un changement climatique - avec cependant des effets bien différents en milieu méditerranéen.

Néolithique moyen et la précipiter dans le Néolithique récent : même lorsque la crise démographique a été prise en compte, ce qui n'est pas toujours le cas, on l'a placée en général sur le même plan que la crise climatique sans vraiment envisager que celle-ci pût en être la cause¹. A l'origine il y a certainement un parti pris de certains climatologues qui tendent à minimiser les effets du climat pour faire passer l'homme avant celui-ci - et avant toute chose, d'ailleurs. L'anthropisation qui transparaît clairement à partir du Néolithique dans les échantillonnages de pollens réalisés ici ou là (et surtout à proximité des habitats) n'y est certainement pas pour rien. A partir de là, on a en effet tendance à considérer dans l'ensemble que si l'homme est capable de marquer le paysage, d'imprimer sa trace dans son environnement, fût-ce très ponctuellement, c'est qu'il en est devenu l'acteur principal - et, d'une manière encore plus abusive, qu'il s'est émancipé des conditions naturelles (puisqu'il est censé les dominer en tant qu'acteur principal).

De nos jours il est vrai que les capacités de nuisance de l'homme semblent sans limites. On évoque couramment une sixième extinction de masse liée à la pression que son inconscience (ou sa cupidité, ou les deux) fait peser sur son environnement - entre autres par sa capacité à impacter gravement celui-ci sur le plan climatique. C'est en ce sens que le prix Nobel de chimie 1995, P. Crutzen, a proposé au tout début du XXI^e siècle que la période interglaciaire actuelle ne soit plus appelée Holocène mais Anthropocène « *car les facteurs majeurs à l'origine des évolutions constatées ne sont plus naturels, mais humains* »². C'est parlant, mais sans doute un peu exagéré. Plutôt que de renommer Anthropocène notre Holocène, si l'on songe au rôle des cyanobactéries responsables de la formation des stromatolithes dans l'enrichissement l'atmosphère terrestre en oxygène³, on pourrait à plus juste titre rebaptiser Cyanobactocène ou Stromatolithocène le Précambrien... Mais on l'a déjà vu (dans les

¹ O. Lemerrier, La transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le sud-est de la France : recherches, données et scénarii, ds O. Lemerrier, R. Furestier, E. Blaise, Quatrième millénaire, La transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le sud-est de la France et les régions voisines, Lattes, Publications de l'UMR 5140 / ADAL, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 27, 2010, pp. 305-321, ici pp. 319-320. En ligne :

https://www.researchgate.net/publication/215520448_La_transition_du_Neolithique_moyen_au_Neolithique_final_dans_le_sud-est_de_la_France_Recherches_donnees_et_scenarii/link/02e7e5149ccce2ef22000000/download

² M. Magny, Des variations passées du niveau des lacs du Jura aux changements climatiques en cours, Intervention lors du Colloque Lacs du Jura, La préservation et l'aménagement durable des lacs de montagne, Lons-le-Saunier, 9 et 10 juin 2008.

On peut voir également M. Magny, Aux racines de l'Anthropocène, une crise écologique reflet d'une crise de l'homme, Lormont (33310), Editions Le Bord de l'Eau, 2019. - V. Bichet, E. Garnier, P. Gresser, M. Magny, H. Richard, B. Vermot-Desroches, Histoire du climat en Franche-Comté, du jurassique à nos jours », Éditions du Belvédère, 2015. Extrait ds La feuille, Direction Départementale des Territoires du Jura, mars 2016, n° 20, pp. 12-13.

En ligne : www.jura.gouv.fr/content/download/11502/91513/file/La_Feuille_20.pdf

³ Aujourd'hui on est confronté à une augmentation du dioxyde de carbone dans l'atmosphère plutôt que des bicarbonates (transformés en stromatolithes par les cyanobactéries) dans les océans. Mais le dioxyde de carbone reste 50 fois plus abondant dans les océans que dans l'atmosphère.

On pourrait donc - peut-être - envisager de solliciter ces bactéries (tout au moins celles qui seraient les mieux adaptées aux besoins) pour tenter de réguler le gaz carbonique tout en produisant des carbonates intéressants. Source pour le dioxyde de carbone : Société Chimique de France.

En ligne : <http://www.societechimiquedefrance.fr/Dioxyde-de-carbone.html>

En ce sens l'expérience tentée très récemment pour produire un béton d'origine biologique : voir C. M. Heveran, S. L. Williams, Jishen Qiu, J. Artier, M. H. Hubler, S. M. Cook, J. C. Cameron, W. V. Srubar III, Biominalization and Successive Regeneration of Engineered Living Building Materials, ds Matter, Cell Press, 15 janvier 2020.

En ligne : [https://www.cell.com/matter/fulltext/S2590-2385\(19\)30391-1](https://www.cell.com/matter/fulltext/S2590-2385(19)30391-1)

Compte-rendu en français : F. Daninos, un béton vivant capable de s'auto-repliquer ! ds Sciences et Avenir en ligne, 17.01.2020 (20.01.2020).

En ligne : https://www.sciencesetavenir.fr/fondamental/un-beton-vivant-capable-de-s-auto-repliquer_140586

chapitres précédents) cela fait également partie de la folie des hommes de vouloir se placer à l'écart - et dès que possible, au-dessus - de la nature. Pourtant le rôle de l'espèce humaine est très récent (un siècle et demi si l'on retient le début de l'ère industrielle, mais moins de 50 ans si l'on considère l'impact de l'activité humaine sur le climat) par rapport au début de la période interglaciaire - et plus encore bien sûr au regard de la longue histoire de la Terre. En outre les effets secondaires de l'activité humaine touchent aujourd'hui toute la planète, mais l'extinction massive des espèces animales et végétales, si elle est clairement engagée dans certaines zones, ne semble pas encore globale. Chaque espèce éteinte du fait des activités humaines doit être considérée comme un échec de l'humanité. Mais on peut encore arrêter le processus, et le massacre, à condition bien sûr que l'homme ne cède pas à l'usage des armements insensés qu'il a inventés et multipliés à grands frais - au prix du bien-être de ses populations, et encore une fois pour satisfaire à la folie et à la cupidité de quelques-uns. Enfin, le changement climatique actuel, même si l'espèce humaine y joue un rôle important, mais pas exclusif, nous invite encore à rappeler que le climat a toujours varié - et parfois très conséquemment. Certaines de ses variations ont été si importantes, jusque dans un passé relativement récent, qu'elles ont eu des effets absolument catastrophiques sur les animaux, les plantes et même les hommes. Après les Grands Réchauffements détaillés plus haut (ceux de Bölling-Alleröd et du Préboréal) c'est le cas des *Dark Ages* de la Grèce entre le XIII^e siècle et le IX^e siècles avant notre ère, sur lesquels nous reviendrons, mais aussi sur un autre continent de l'effondrement entre le VIII^e et le Xe siècles de notre ère (et surtout au IX^e siècle) de la civilisation maya classique¹.

Il est cependant assez symptomatique que l'une des meilleures revues françaises de vulgarisation scientifique, sans nuancer l'information, associe dans l'un de ses articles l'extinction de masse qui semble se profiler au seul changement climatique - en négligeant entre autres la déforestation, l'usage de pesticides, le rejet de déchets toxiques ou l'invasion d'une majorité de biotopes par des activités humaines... et en expliquant même sous une photo de tortue marine que « *le plastique, en se décomposant en microplastiques, participe à l'émission de gaz à effet de serre, et donc au changement climatique* » comme si ce dernier avait un lien direct avec la mort des tortues de mer étouffées par le plastique qu'elles ingèrent²... Assez symptomatique également qu'un autre article fasse un titre fracassant (*un réchauffement inédit depuis 100 millions d'années*) à partir d'un propos qui, quoique déjà outrancier, faisait montre malgré tout d'une certaine circonspection en énonçant que « *le réchauffement global actuel pourrait potentiellement être "sans précédent" sur les 100 derniers millions d'années* »³...

¹ N. P. Evans, T. K. Bauska, F. Gázquez-Sánchez, M. Brenner, J. H. Curtis, D. A. Hodell, Quantification of drought during the collapse of the classic Maya civilization, ds Science, vol. 361, Issue 6401 (3 août 2018), pp. 498-501.

En ligne : <https://science.sciencemag.org/content/361/6401/498>

Pour un compte-rendu en français voir B. Arnaud, Des sécheresses extrêmes sont à l'origine de de l'effondrement des Mayas, ds Sciences et Avenir (en ligne), 07.08.2018 : https://www.sciencesetavenir.fr/archeo-paleo/archeologie/des-secheresses-extremes-sont-a-l-origine-de-l-effondrement-des-mayas_126539

² C. Gaubert, Changement climatique, il faudra 10 millions d'années pour que la biodiversité se relève de la prochaine extinction de masse, ds Sciences et Avenir (en ligne), 8 avril 2019.

En ligne : https://www.sciencesetavenir.fr/animaux/biodiversite/changement-climatique-la-prochaine-extinction-de-masse_132818

³ Sciences et Avenir avec AFP, Un réchauffement inédit depuis 100 millions d'années, ds Sciences et Avenir en ligne, le 30 octobre.2017 : https://www.sciencesetavenir.fr/archeo-paleo/paleontologie/un-rechauffement-inedit-depuis-100-millions-d-annees_117882

On mentionne néanmoins à la toute fin de l'article qu'il faut « *s'attendre à ce que certains paléoclimatologues soient très critiques.* »

Même si certains d'entre eux ont pu se montrer plus déserts par ailleurs, l'article de référence - qui émane de chercheurs des très sérieux Institut de minéralogie IMPMC de Paris et Ecole Polytechnique de Lausanne - est

Aujourd'hui, il semble assez évident que la société occidentale mondialisée en est arrivée à un point de rupture - qui justifie pleinement dans ces pages l'abandon de certaines autres réserves, d'expression cette fois. Mais le changement climatique n'est sans doute que l'un des dangers qui la menacent. Les atteintes physiques et chimiques à l'environnement et à la biodiversité, les faiblesses de la santé publique et de la recherche médicale publique, la dénaturation croissante des aliments - toutes au nom du profit immédiat¹ - et d'une manière plus générale les immenses déséquilibres économiques et financiers actuels, la crise énergétique et logistique à venir, semblent bien plus inquiétants pour sa survie. Il ne faut pas négliger non plus l'importance de la crise éthique qu'elle traverse : la toute-puissance de l'argent, l'arrogance des nouveaux privilégiés, ploutocrates et politiciens, le déni croissant de démocratie² et, face à ce déni, la perte de confiance en la démocratie parce qu'elle semble à beaucoup avoir été galvaudée, dévoyée et vendue à des intérêts particuliers... Si l'on rajoute à cela les problèmes sociétaux liés à la surpopulation, il est donc à craindre que la société occidentale implose bien avant que la crise climatique explose. On peut dire la société occidentale, et non l'humanité, car notre société totalement techno-dépendante est beaucoup

beaucoup moins direct : voir S. Bernard, D. Daval, P. Ackerer, S. Pont, A. Meibom, Burial-induced oxygen-isotope re-equilibration of fossil foraminifera explains ocean paleotemperature paradoxes, ds Nature Communications, 8, 2017, article n° 1134.

En ligne : <https://www.nature.com/articles/s41467-017-01225-9>

En fait il se pourrait que les avancées réalisées ces dernières années dans la connaissance des organismes mixotrophes apportent une réponse à la question posée par les foraminifères étudiés dans l'article. Voir à ce titre A. Mitra, Le règne des Plantes-garous, ds Pour la science, Hors-série n° 101, novembre-décembre 2018, pp. 78-84 et spécialement p. 84 (reconstitution des cycles passés du carbone).

En ligne : <https://www.pourlascience.fr/sd/biologie/le-regne-des-plantes-garous-14844.php>

¹ On invoque la nécessité de l'équilibrage des comptes pour la santé publique et la sécurité sociale. Mais il faut noter cette règle ne s'applique pas au secteur de la défense. Celui-ci, peut-être parce qu'il est couvert par le secret, peut dépenser des dizaines de milliards pour la mise au point d'armements de pointe sans aucun souci de retour sur investissement - tandis que l'équipement de base souffre parfois, paraît-il, de graves problèmes de qualité. Ce sont pourtant les deux pays à qui l'on a interdit toute puissance militaire au lendemain du dernier conflit mondial (l'Allemagne et le Japon) qui ont connu le plus grand développement économique.

Le Costa Rica pour sa part a dissous son armée en 1948 pour consacrer ses ressources à l'éducation et à la santé, malgré la présence de pays voisins assez agités (Nicaragua, Guatemala). Il est désormais au 48^{ème} rang mondial en termes d'indice de développement, bien loin devant les autres pays de la région, sa population est alphabétisée à 96%, et il est connu pour sa "zone bleue" où vivent de nombreux centenaires.

² La signature par la France du traité de Lisbonne après le rejet du projet par sa population sous la forme d'un référendum en constitue un exemple éclatant.

D'une manière plus générale, il semble inconcevable que l'on puisse encore, au début du XXI^e siècle, invoquer l'impossibilité de consulter la population sur les grands sujets qui font l'objet de débats au Parlement quand il existe, dans le pays, un système (le *loto sportif*) qui permet depuis plus de 30 ans à des parieurs d'exprimer leur opinion sur le résultat de rencontres sportives avec 3 possibilités de pronostic (vainqueur/vaincu/nul) - système que l'on peut présumer inviolable, sans quoi il eût été piraté pour gagner beaucoup d'argent... Il suffirait donc de remplacer les 3 possibilités de pronostic par Oui/Non/Abstention pour pouvoir, chaque semaine, consulter l'ensemble des citoyens sur les questions du moment qui pourraient être issues en partie - pourquoi pas, si l'on est vraiment démocrate ? - de l'initiative populaire... Chaque point d'un programme électoral pourrait en tout cas faire l'objet d'un vote populaire au lieu que l'on réclame de voter pour un ensemble qui amalgame toujours des idées qui semblent judicieuses et justes - et d'autres, nettement moins.

Mais les moyens techniques disponibles ne doivent pas cacher la nécessité d'un espace politique vécu physiquement dans lequel puisse s'exercer la réflexion des individus et une démocratie basale. Malheureusement la réponse de l'Etat centralisateur paraît ici assez claire : le démembrement en 2014 des cantons (qui auraient pu constituer le cadre idéal de cette réflexion et de cette démocratie primaire) suivi en 2015 de l'interdiction des communautés de communes de moins de 15.000 habitants (qui auraient pu suppléer à la disparition de ces cantons historiques) semblent s'inscrire dans une volonté de perte de repères concrets au profit d'entités administratives de plus en plus détachées de tout vécu. Elles font suite à une régionalisation ancienne et ratée, souvent sans aucune réalité vécue là aussi (qui avait par exemple associé l'Ardèche avec la Savoie en même temps que la Lozère avec les Pyrénées-Orientales) et qui a été aggravée par la création de super-régions encore plus dépourvues d'assises concrètes, en 2015 encore...

plus exposée que les sociétés traditionnelles ou archaïques. Celles-ci en effet n'ont pas accès aux perfectionnements techniques, certes confortables, mais qui déconnectent complètement leurs utilisateurs du monde bien réel de la production de ressources vitales (et en premier lieu alimentaires). Pour leur sauvegarde, car ces sociétés seront vraisemblablement touchées, mais sans doute moins durement. Leurs *Dark Ages* seront moins définitifs. Alors dans l'Occident mondialisé (partout où il a réussi à imposer son modèle d'ultra-libéralisme économique) c'est très bien si le changement climatique permet d'ouvrir les yeux sur tout le reste. Mais le problème reste global. Se fixer sur le seul climat, c'est une façon de d'éluder les autres urgences. Cela fait bien le jeu des pollueurs, ravageurs et empoisonneurs en tout genre - et par-dessus tout des financiers, car les déviances mentionnées ci-dessus ne répondent que d'un seul but, et c'est l'accroissement permanent du profit de quelques-uns. Les politiques - par nature immobilistes puisque logés par le système au sommet de leurs potentialités (et souvent même bien au-delà) - ne font que suivre, tout en faisant semblant de réagir lorsque les circonstances les y contraignent. L'introduction d'une loi censée restreindre l'usage des pesticides près des habitations peut en fournir un bon exemple¹ - ou encore, dans un tout autre domaine, la reconnaissance (enfin) du génocide arménien par le Parlement européen en 2015 et les Etats-Unis en 2019²...

En tout cas, ce serait une erreur d'imaginer que l'homme ait pu s'émanciper dès le Néolithique, fût-il récent, des conditions naturelles. On vient de le voir, le climat ressort aujourd'hui comme l'une des causes majeures, sinon la cause principale, des Siècles Obscurs ou *Dark Ages* que la Grèce a connus entre le monde mycénien et l'époque archaïque, aux

¹ Sous la pression de certains maires ayant décidé à la suite de celui de Langouët dans l'Ille-et-Vilaine de limiter (en mai 2019) l'usage des pesticides à proximité des habitations - décision cassée pour Langouët par le tribunal administratif de Rennes le 25 octobre 2019 - une loi a prescrit fin 2019 une distance de 20 m de celles-ci pour les pesticides les plus dangereux et de 5 m à 10 m pour les autres.

Pour comparaison, il n'est donc pas inutile de rappeler que l'installation de ruches à proximité des habitations est également soumise à une réglementation qui relève cette fois d'arrêtés préfectoraux. Dans les départements de notre région (PACA) la distance requise est de 100 mètres (à l'exception des Hautes-Alpes, où elle est de 150 mètres).

Ceci paraît donc indiquer qu'une ruche est jugée au moins 5 fois plus dangereuse pour la santé humaine que les pesticides les plus dangereux... Mais peut-être le législateur n'a-t-il pas fait là semblant d'agir, en prenant une mesure si tolérante pour les pesticides. Ceux-ci limitant en effet activement le danger représenté par les ruches en trucidant les abeilles, il a pu (dans sa sagesse proverbiale) tenter d'instaurer une barrière de protection salvatrice contre les sales bêtes.

Pour la loi, voir entre autres, en ligne :

https://www.francetvinfo.fr/economie/emploi/metiers/agriculture/pesticides-le-gouvernement-instaure-une-distance-de-5-a-20-metres-entre-habitations-et-zones-d-epandage_3753251.html

Pour la réglementation sur les ruches, en ligne (2019) : <https://www.snapiculture.com/wp-content/uploads/2013/12/arretes-prefectoraux.pdf>

² A noter que chaque fois, la Turquie, responsable du génocide arménien, a tapé du pied... et tout le monde a détourné les yeux du massacre du peuple kurde. Dans la continuité du génocide perpétré par l'Irak en 1988, celui-ci - en général pudiquement désigné par le terme de "conflit kurde" - est pourtant organisé par les deux ennemis du moment, Turquie encore et Syrie (où le Rojava avait conquis une fragile autonomie de fait, et tenté d'instaurer une démocratie directe affirmant notamment l'égalité des sexes en 2012).

Pour un résumé des événements (en 2018), voir P. Rehov, Bataille d'Afrin : « Silence, on ne massacre que des Kurdes... », ds Le Figaro (Figarovox/tribune), 13 mars 2018. En ligne :

<https://www.lefigaro.fr/vox/monde/2018/03/13/31002-20180313ARTFIG00158-bataille-d-afrin-silence-on-ne-massacre-que-des-kurdes.php>

Egalement (2019) A.-B. Hoffner, En Syrie, les Kurdes voient sombrer leur projet de Rojava, ds La Croix, 18/10/2019

En ligne : <https://www.la-croix.com/Monde/Moyen-Orient/En-Syrie-Kurdes-voient-somber-leur-projet-Rojava-2019-10-18-1201055253>

Aussi (2020) M. Court, C. Den Hond, L'avenir suspendu du Rojava, Damas et Ankara se disputent l'enclave syrienne, ds Le Monde diplomatique, février 2020, p. 12.

En ligne : <https://www.monde-diplomatique.fr/2020/02/COURT/61311>

XIIIe-IXe siècles BC. Or l'histoire n'est pas linéaire - c'est un fait. Mais la Grèce était quand même beaucoup plus évoluée sur le plan technique que le Néolithique récent, et donc *a priori* plus à même d'affronter les conséquences d'une crise climatique. Sa technicité à elle ne la coupait pas de ses assises terriennes. Au contraire, parce qu'elle s'y appliquait, elle lui donnait une capacité de réaction plus importante.

On peut donc parfaitement envisager que les modifications climatiques qui ont commencé à remodeler le paysage à partir du deuxième quart du IVe millénaire, et en particulier peut-être l'accroissement des phénomènes orageux lié à l'amorce d'une méditerranéisation du climat¹, ont dû affecter considérablement la vie des populations du Néolithique récent - et parfois même peut-être leur survie, si l'on songe aux *Dark Ages*.

Dans le Luberon il n'y a guère que la Baume Croupatière à Bonnieux et la grotte Goulard à Ménerbes qui relèvent clairement du Néolithique récent². La première est inexploitable. Les fouilles du début du siècle dernier ont effacé ou brouillé pratiquement toute trace et il restait lors des fouilles récentes juste assez de matériel pour susciter des regrets. Le Néolithique récent n'y a livré que quelques fragments de poterie ornés de décors rappelant le Néolithique moyen. La grotte Goulard a connu un sort différent : connue depuis 1962, elle a été pillée par des fouilleurs clandestins qui ont enlevé une bonne partie de son contenu archéologique³. Daté comme on l'a vu plus haut entre 3.540 et 3.380 avant notre ère, c'est un bel abri naturel situé dans la falaise qui borde au sud l'étroit plateau sommital du petit Luberon. Il présente deux ouvertures, l'une plus vaste que l'autre, séparées à l'intérieur de la cavité par un ressaut du rocher formant balcon. C'est du côté de l'ouverture la plus étroite, qui donne aujourd'hui sur un couloir d'éboulis, que les hommes s'étaient installés (partie haute de l'abri). L'ouverture la plus vaste, de l'autre côté d'une pointe de rocher, a pu être dévolue aux bêtes que l'on avait réussi à amener là - si l'on y est parvenu, car il n'est pas dit que les restes de bovidés retrouvés dans la partie haute⁴ ne provenaient pas de simples pièces de viande. Il n'y a pas de traces d'une utilisation de la partie basse de l'abri. Celui-ci était selon toute vraisemblance un refuge plutôt qu'un habitat permanent. De fait, on peut imaginer qu'à l'époque de son occupation l'humus issu de l'Optimum climatique qui prenait fin pouvait encore envelopper et bloquer au moins une partie des éboulis. Mais le relief était tout aussi escarpé, et l'accès devait être malaisé sinon difficile pour les hommes comme pour les bêtes. Le matériel retrouvé va d'ailleurs dans ce sens : certaines des grandes lames en silex rubané portent le lustré des faucilles, et à moins d'avoir exploité le plateau sommital (formé d'un lapiaz potentiellement recouvert d'une couche d'humus à l'époque) on doit imaginer que l'habitat que les

¹ En ce sens A. Durand, Les milieux naturels autour de l'an Mil, approches paléoenvironnementales méditerranéennes, ds P. Bonnassié et P. Toubert (dir.), Les milieux naturels autour de l'an Mil : approches paléoenvironnementales méditerranéennes, 2000, Conques (Aveyron, France), Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2004, pp.73-100, L'an Mil : une séduisante mise en perspective (p. 4 de la version en ligne). En ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00449962/document>

² G. Sauzade, La grotte Saint-Gervais ou Baume Croupatière, berceau de la Société Préhistorique Française, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 230-233, ici pp. 231-232. - O. Lemerrier, Le cadre chronologique de la transition du Néolithique moyen au Néolithique final en France méditerranéenne, Etat des lieux, ds O. Lemerrier, R. Furestier, E. Blaise, Quatrième millénaire, La transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le sud-est de la France et les régions voisines, Lattes, Publications de l'UMR 5140 / ADAL, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 27, 2010, pp. 17-44, ici p. 44. En ligne : https://www.researchgate.net/publication/215520420_Le_cadre_chronologique_de_la_transition_du_Neolithique_moyen_au_Neolithique_final_en_France_mediterraneeenne_Etat_des_lieux/link/004635149cd0a03038000000/download

³ G. Sauzade, Ménerbes, Falabrègue, grotte Goulard, Habitat du Néolithique final, ds Direction des Antiquités de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, Notes d'information et de liaison, 7, 1990, pp. 184-186.

En ligne : <http://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/Notes-d-information-et-de-liaison/Notes-d-information-et-de-liaison-1990>

⁴ Renseignement A. Müller (communication verbale 1988).

Néolithiques avaient fui se trouvait ailleurs, à proximité d'espaces moins accidentés - plus plans, et plus faciles à cultiver. Si l'on a emporté là des grandes lames, c'est donc probablement parce qu'il s'agissait de formes recherchées de pré-outillage, en même temps que d'objets de valeurs qui pouvaient aisément faire l'objet d'échanges et se trouvaient en outre faciles à emporter. Bien que l'abri soit aujourd'hui sur le territoire de Ménerbes, et plus accessible par la piste des crêtes, malgré les éboulis, c'est vers la vallée de la Durance qu'il faudrait sans doute chercher l'habitat que les hommes ont abandonné lorsqu'ils se sont réfugiés là.

8.6.1.2. Néolithique final ancien.

La péjoration climatique sensible en Franche-Comté prendrait fin vers 3.200, soit après le début du Néolithique final ancien (3.400-2.850) et la naissance des groupes de Ferrières et du Fraischamp, ce qui pourrait indiquer qu'elle n'a pas eu partout la même intensité ni la même durée. A l'intérieur du cadre général de la crise climatique, peut-être n'étaient-ce pas les mêmes facteurs qui étaient déterminants ici et là.

Durant le Néolithique final ancien, les données ne sont guère plus fournies pour l'habitat que pendant le Néolithique récent. On pourrait lui rattacher le site de la Ponchonière à Aubignosc, qui offre les vestiges de structures très élaborées, mais comme on l'a vu dans le chapitre précédent sa datation entre Chasséen et Néolithique final ancien est restée en suspens¹. Or si l'on excepte ce site, malheureusement entre parenthèses, l'ensemble reste très pauvre. Selon O. Lemerrier et C. Gilibert, les données ne sont guère significatives pour le groupe de Fraischamp². Pour A. Caraglio, l'implantation en grottes aurait encore totalisé 60% environ des habitats recensés - mais sur une base de 7 sites seulement³. J. Cauliez arrive à un résultat approchant sur les 14 sites jugés représentatifs pour son étude céramologique : 57% encore sont des grottes⁴. Si l'on considère les habitats en grotte du Néolithique récent comme des refuges, et d'une manière plus générale le recours aux grottes comme le résultat d'un

¹ A. Müller, L'apparition du Néolithique, ds Archéologie au pays de Forcalquier (Collectif), Les Alpes de Lumière, 103, 1990, pp. 19-29. ici p. 22. - A. Müller, La Ponchonière, ds Recherches Archéologiques en Val de Durance, Travaux de sauvetage sur le chantier de l'autoroute A51 (Collectif), Direction des Antiquités PACA et ESCOTA, 1990, pp. 24-50, spécialement pp. 24, 26, 37, 41. - A. Müller, Aubignosc, La Ponchonière, ds Gallia Informations, 1990, Provence-Alpes-Côte d'Azur, pp. 85-86. - J. Vaquer, Néolithique et Age du Bronze, ds Bilan scientifique de la Région PACA (BSR), 1996, pp. 10-12, ici p. 11.

En ligne : <https://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/1996/Bilan-scientifique-de-la-region-Paca-1996-2e-partie>

On y a retrouvé la trace de grandes cabanes quadrangulaires de 6 à 7 m de long et 2 à 3 m de large, orientées dos au vent dominant. Elles étaient associées à des séries de trous de poteaux alignés qui laissent penser qu'il s'agissait de cabanes surélevées de quelques dizaines de centimètres par rapport au sol (le lieu étant facilement inondable) avec des faîtières et des toitures à deux pentes.

² O. Lemerrier, C. Gilibert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, ds A. Beeching, I. Senepart, De la maison au village, L'habitat néolithique du sud de la France et du nord-ouest méditerranéen, Actes des journées de la Société Préhistorique Française de Marseille, 2006, Mémoires de la Société préhistorique française, Tome XLVIII, 2009, pp. 255-266, ici p. 4 (§ 1.1 Occupations de plein air et occupations de cavités (grottes et abris) de la version en ligne :

En ligne : http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

³ A. Caraglio, Entre Provence et Catalogne : Approche comparative des dynamiques d'implantation des habitats à la fin du IIIe millénaire av. n.è., Mémoire de Master 2, Archeologie et Histoire de l'Art, Option Préhistoire, Université de Provence Aix-Marseille 1, 2010, Volume 1 (texte), pp. 44 et s.

En ligne : <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00554854/document>

Rappelons brièvement que la chronologie retenue par A. Caraglio distingue une phase 0 entre 3.400 et 2.900/2.800, une phase 1 entre 2.900/2.850 et 2600/2.550, une phase 2 entre 2.600/2.550 et 2.400/2.350, et une phase 3 entre 2.400/2.350 et 1.900 BC (*op. cit.*, p. 13).

⁴ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, ds Gallia Préhistoire, 53, 2011, p. 85-202, ici fig. 17 p. 127.

durcissement du climat, il semblerait donc que la sortie de crise ait été plus laborieuse en Provence qu'en Franche-Comté. Cela semblerait cependant aller *a contrario* de l'apparition précoce des groupes de Ferrières et de Fraischamp. Il faudrait donc peut-être prendre en compte la possibilité, à certaines époques au moins, et dans certains domaines tel que l'habitat, d'une forte inertie des populations - alors même qu'elles pouvaient se montrer très créatives par ailleurs. Cette inertie pourrait être induite par le poids de coutumes¹ fortement enracinées dans un vécu très dur. Pour la Grèce des *Dark Ages*, les études récentes ont mis l'accent sur le poids du stress face à la crise de subsistance provoquée par le contexte climatique des XIIIe-IXe siècles². Cela reviendrait toutefois à accorder aux variations du climat une importance qu'on leur dénie à l'heure actuelle, susceptible de mettre en cause la survie même des populations lors de certaines séquences et par là même de les traumatiser gravement.

8.6.1.3. Néolithique final moyen.

Au Néolithique final moyen (2.850-2.550), cette pression avait pris fin. Les conditions s'étaient relevées depuis assez longtemps pour que les coutumes évacuent le stress. La répartition de l'habitat est donc tout autre. Les données sont toutefois ici légèrement divergentes. Si l'on se base sur les sites retenus et étudiés par J. Cauliez (fournissant une céramique typologiquement utilisable) l'habitat rupestre représenterait un peu moins de 25 % des implantations. Il en occuperait 15 % pour O. Lemerrier et C. Gilabert³, et seulement 6% pour A. Caraglio⁴. L'étude de cette dernière porte cependant sur la fin du IIIe millénaire, et ses données privilégient donc naturellement cette période. Dans le Luberon central, tous les sites répertoriés n'ont pas été distribués avec précision entre Néolithique final et Chalcolithique, mais sur plus de 70 sites connus on peut estimer que les grottes (au nombre de 6) fournissent environ 10 à 15% de l'habitat au Néolithique final moyen.

On n'y connaît en outre un aménagement reconnu dans une grotte. Il a été découvert dans l'abri du Bois Sauvage à Bonnieux, en bordure du Calavon, dans une couche attribuée au Néolithique final. Il s'agissait de structures qui ont été interprétées comme les restes d'une cabane, peut-être un habitat saisonnier lié à une activité particulière (pêche, chasse, ou cueillette). Malheureusement c'était dans le cadre de travaux sur la stratigraphie du Mésolithique sous-jacent, et elles n'ont pas été détaillées davantage⁵. Quant à la Baume Croupatière, les fouilles de 1903 ont comme on l'a vu détruit une partie des vestiges. Toutefois certains ossements humains qui ont été trouvés là, et datés, appartiennent au

¹ Dans un milieu fondamentalement différent, mais aussi dans une société sans Etat, sans pouvoir de commandement ou de coercition en-dehors des opérations de guerre, comme l'on peut supposer que l'était la société néolithique, P. Clastres a noté en Amazonie le poids de la coutume oralisée et célébrée quotidiennement par des "chefs" qui à nos yeux d'Occidentaux n'en avaient que le nom car ils étaient sans pouvoir (sauf en temps de guerre ou de disette) : « *Nos aïeux se trouvèrent bien de vivre comme ils vivaient. Suivons leur exemple et, de cette manière, nous mènerons ensemble une existence paisible.* »

P. Clastres, *La Société contre l'Etat*, Paris, Les Editions de Minuit, 2011 (poche) p. 133. Pour la situation en état de guerre, pp. 12, 27, 78 mais aussi de disette (p. 41).

² Voir B.L. Drake, *The influence of climatic change on the Late Bronze Age Collapse and the Greek Dark Ages*, ds *Journal of Archaeological Science*, 39, 6, 2012, pp. 1862-1870, ici p. 1866. En ligne : http://www.academia.edu/1411970/The_Influence_of_Climatic_Change_on_the_Late_Bronze_Age_Collapse_and_the_Greek_Dark_Ages

³ O. Lemerrier, C. Gilabert, *Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence*, ici p. 4 (§ 1.1 Occupations de plein air et occupations de cavités (grottes et abris) de la version en ligne : http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

⁴ A. Caraglio, *Entre Provence et Catalogne : Approche comparative des dynamiques d'implantation des habitats à la fin du IIIe millénaire av. n.è.*, p. 44.

⁵ H. Marchesi et al., *Le Néolithique final-Chalcolithique*, ds M.-E. Bellet (dir.), *Notices d'archéologie vaclusienne*, 1, Vallée du Calavon, Avignon, Service départemental d'archéologie, 1990, p. 26.

Néolithique final. Elle a donc servi de nécropole. On peut néanmoins envisager qu'elle a également abrité un habitat pendant une période, parce que de nombreux vases retrouvés sont plus grands ($\emptyset > 20$ cm) que ceux que l'on déposait à cette époque dans les sépultures¹.

8.6.1.4. Néolithique final récent et Chalcolithique ancien.

Au Néolithique final récent (2.550-2.350) comme au Chalcolithique ancien (2.350-2.150), tous les auteurs s'accordent cette fois à chiffrer la représentation de l'habitat rupestre autour de 30%. Elle pourrait monter à près de 40% selon A. Caraglio en considérant les seuls habitats campaniformes de notre Chalcolithique ancien (son Campaniforme récent)². Il y aurait donc eu à nouveau un recours assez massif aux grottes après 2.550. Par référence au Néolithique récent on pourrait considérer celui-ci comme le signe d'un nouveau durcissement des conditions naturelles. Avec les réserves liées aux conditions des vestiges (permettant ou ne permettant pas leur étude typologique fine) les cartes de répartition de J. Cauliez pourraient en outre suggérer une contraction du peuplement au Chalcolithique ancien³. Mais on ne la retrouve pas dans les travaux d'A. Caraglio⁴. L'interprétation des données demeure donc malaisée. Il ne faut pas oublier que le Chalcolithique ancien se distingue par un renouvellement important du répertoire céramique, acculturation ou déculturation probablement assortie d'un apport sensible de population. La forte représentation de l'habitat rupestre pourrait donc suggérer une crise climatique assez aiguë pendant le Néolithique final récent. On en retrouve les traces sédimentologiques dans les Préalpes du Sud⁵. Cette crise se serait révélée susceptible d'affecter le peuplement et d'initier des coutumes de précarité. O. Lemerrier a souligné que les implantations en cavité (grottes ou plus fréquemment abris sous roche) étaient « *rarement interprétables en termes d'habitat* »⁶ ce qui suggère qu'il pouvait s'agir de refuges provisoires. Cette observation concerne le Chalcolithique récent (barbelé) mais elle pourrait s'appliquer tout aussi bien au Néolithique final récent ou au Chalcolithique ancien. Durant celui-ci, les populations indigènes (décimées par la crise climatique qui a débuté au Néolithique final récent) ont pu être partiellement renouvelées par des apports étrangers ne souffrant pas des mêmes traumatismes. Ce sont ces apports enfin, en provenance de la péninsule ibérique, qui ont imprégné la région et créé l'acculturation ou la déculturation relevées par O. Lemerrier et J. Cauliez⁷.

¹ G. Sauzade, La grotte Saint-Gervais ou Baume Croupatière, berceau de la Société Préhistorique Française, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique*, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 230-233, ici p. 232.

² A. Caraglio, *Entre Provence et Catalogne : Approche comparative des dynamiques d'implantation des habitats à la fin du IIIe millénaire av. n.è.*, Mémoire de Master 2, Archeologie et Histoire de l'Art, Option Préhistoire, Université de Provence Aix-Marseille 1, 2010, Volume 1 (texte), p. 45.

En ligne : <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00554854/document>

³ J. Cauliez, *Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques*, fig. 19 p. 134 et fig. 20 p. 135.

⁴ Avec 46 sites répertoriés le Néolithique final récent y semble de la sorte beaucoup plus peuplé que le Néolithique final moyen (17 sites), alors que c'est très certainement le contraire

⁵ C. Miramont, T. Rosique, O. Sivan, J.-L. Edouard, F. Magnin, B. Talon, *Le cycle de sédimentation "postglaciaire principal" des bassins marneux subalpins : état des lieux ds Géosystèmes montagnards et méditerranéens. Un mélange offert à Maurice Jorda, Méditerranée*, 102, 1-2, 2004, pp. 71-84, spécialement pp. 74 et 79.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/medit_0025-8296_2004_num_102_1_3342

⁶ O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère*, Thèse, Tome 1, Volume 1, p. 155.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_1_-_Volume_1_-_Texte_illustre.pdf

⁷ O. Lemerrier, O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France. De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Résumé de thèse par l'auteur, ds Préhistoires méditerranéennes*, 10-11, Varia, 2002, pp. 223-227, ici pp. 6 [§ 28] et 7 [§ 29] de la version en ligne : <http://pm.revues.org/279>

8.6.1.5. Chalcolithique récent.

Traditionnellement, au vu de la culture matérielle, on considère en général que ceux-ci ont cessé au Chalcolithique récent (2.150-1.850). On se trouverait devant une population peinant à se reconstituer alors que les causes naturelles, climatiques, de la crise (imposant le recours aux grottes) se seraient, au moins momentanément, apaisées. Cela expliquerait comment, pendant ce Chalcolithique récent, on peut observer simultanément une contraction du peuplement (arrêt des apports étrangers)¹ et un taux d'occupation des grottes relativement faible (en-dessous de 10 %)². Mais on peut s'interroger sur la validité de la diminution des apports de population au Chalcolithique récent. Outre l'avènement du style barbelé, exogène, les emprunts aux autres régions du monde campaniforme sont sensibles, et l'apparition des premières enceintes à caractère de fortifications, totalement étrangères aux traditions régionales, suggèrent en effet que le flux migratoire est resté assez conséquent au Chalcolithique récent. Ce pourrait être un signe que les apports de population du Chalcolithique ancien étaient vraiment massifs, et il serait intéressant d'en rechercher les causes dans les régions d'où ils étaient originaires (centre de l'Espagne, groupe de Ciempozuelos). Mais on pourrait aussi considérer que malgré les apports de population du Chalcolithique ancien, le peuplement était sans doute encore assez déprimé, et qu'il ne fallait peut-être pas que les nouveaux-venus fussent très nombreux pour inhiber les coutumes et imposer leur marque.

8.6.2. Habitat et peuplement : l'exemple du Néolithique final moyen.

Ainsi qu'on vient de le voir le Néolithique final est marqué par un habitat de plein air relativement bien fourni, et même très bien fourni au Néolithique final moyen. Pour autant les structures n'en sont pas forcément très lisibles. Essentiellement composées de torchis et de terre, elles ne se sont pas bien conservées. Mais les sites sont là, et au Néolithique final moyen ils occupent quasiment tout l'espace.

Avec quelques réserves on peut alors parler d'explosion démographique. Il subsiste pourtant bien des obstacles pour estimer l'importance du peuplement. Ils tiennent aux sites eux-mêmes, à leur durée d'occupation, et à nos moyens d'appréhender l'espace et le temps. Ainsi il reste souvent difficile d'apprécier l'importance réelle de sites que nous ne connaissons que très partiellement. Tout d'abord leur occupation a dû s'accompagner de nombreux remaniements : la durée de vie d'une cabane en effet n'excédait pas quelques années. En Vaunage, M. Py a attribué à des cabanes du premier âge du fer (toutefois moins évoluées, semble-t-il, que celles du Néolithique final qui nous occupent ici) une existence comprise entre 8 et 15 ans³. Ces 15 ans, qui coïncident en gros à cette époque avec un espace intergénérationnel (15 à 20 ans)⁴, pourraient toutefois fournir une base. Il y a donc eu

J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, p. 175.

¹ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France. De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Résumé de thèse, p. 4 de la version en ligne [§ 18] : « *La répartition des sites et leur nombre sont moins importants que pour le Campaniforme Rhodano-Provençal.* »
En ligne : <http://pm.revues.org/279>

² O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Tome 1, Volume 1, fig. 46 p. 152.

³ M. Py, La Liquière, Calvisson, Gard, Village du premier âge du fer en Languedoc oriental, Revue archéologique de Narbonnaise, Supplément 11, Paris, CNRS, 1984, fig. 145 p. 213.

⁴ Il faut souligner qu'à Rome l'âge légal du mariage était fixé pour les ingénues (fillettes issues de parents libres) à 12 ans. La majorité des filles (libres, encore une fois) se mariaient donc entre 12 et 15 ans à la fin de la

nécessairement réaménagements et reconstructions dans le cas d'une occupation prolongée d'un site. Or l'habitat est fréquemment discontinu : chaque cabane est entourée d'une aire plus ou moins large, souvent quasiment-vierge de tout matériel archéologique. Il est donc pratiquement impossible, en l'absence pour le moment d'une évolution décelable du matériel à l'intérieur de l'une ou l'autre des séquences du Néolithique final, de dire si deux cabanes séparées par un de ces blancs spatiaux ont été contemporaines ou si elles ont été occupées successivement. Rares sont les sites comme celui des Fabrys à Bonnieux, où les vestiges permettent d'envisager la succession de plusieurs villages parce qu'on y a trouvé, ponctuellement, superposition de sols de cabanes¹. Chronologiquement, ceci ne présume pas cependant que cette occupation ponctuelle a été continue - il a pu y avoir un blanc, temporel cette fois, entre les deux couches - et encore moins, bien sûr, que la station dans son ensemble (28 ha) a été occupée pendant la période qui est représentée là. S'il y a eu succession immédiate de deux cabanes sur cet emplacement cela ne représente qu'une trentaine d'années environ. Durant les trois siècles du Néolithique final moyen (2.850-2.550) cet emplacement n'a donc été occupé que pendant une brève période (trente ans ou deux fois quinze ans). Avant ou après, il a pu y avoir d'autres emplacements occupés à faible distance, qui ont perpétué l'habitat dans ce secteur. Mais on ne peut pas le savoir, car même si l'on trouvait des lambeaux de ces occupations, on ne dispose pas des moyens d'établir une relation temporelle assez précise ou assez fine avec notre premier emplacement. La totalité du site reconnu (environ 28 ha) durant les trois siècles du Néolithique final moyen (2.850-2.550) a donc pu revêtir divers aspects. On pourrait en premier lieu imaginer sur toute la superficie du site une agglomération à peu près permanente de "fermes" entourées chacune de sa "cour", de son "jardin" voire de ses champs - ces termes dessinant un habitat plus ou moins dense et des paysages fort différents. C'est le plus simple. Mais on pourrait également envisager un ensemble de petits noyaux d'habitat regroupant, lors de séquences qui resteraient à préciser, certaines seulement des implantations reconnues, le reste du site étant laissé à la forêt ou à des champs. Là encore, le nombre et la densité de ces groupements - que l'on pourrait qualifier de hameaux ou de quartiers, selon la distance les séparant ou la vision plus ou moins globale que l'on voudrait donner du site - de même que leur permanence ou la fréquence de leurs déplacements, seraient à même de dessiner des paysages très divers. En étirant enfin jusqu'à sa limite ce concept d'habitat polynucléaire à la fois dans l'espace et dans le temps, on pourrait considérer la présence d'un seul noyau d'habitat qui se serait déplacé - une dizaine de fois, si l'on retient la durée de 30 ans proposée pour la succession immédiate de deux occupations sur un emplacement - cette migration l'amenant à couvrir tout le site.

Seule la mise en œuvre de techniques de pointe onéreuses, comme celles utilisées en 2013 à Stonehenge par les chercheurs de l'université de Birmingham - combinant photographie et spectrographie aériennes, Lidar², prospection magnétique, radar à pénétration de sol,

République et entre 15 et 17 ans pendant l'Empire à la suite peut-être d'une décision d'Auguste qui avait fixé l'âge minimal des fiançailles à 10 ans au lieu de 7 ans.

Voir V. Girod, *Les femmes et le sexe dans la Rome antique*, Paris, Tallandier, 2013, pp. 102-106.

On peut donc imaginer qu'à la fin de la République l'espace intergénérationnel moyen devait tourner pour la population libre autour de 20 ans, les premiers enfants naissant quand la mère avait 14/15 ans (l'âge des premières règles, documenté, intervenant à cette époque entre 12 et 14 ans).

¹ P. Bretagne, A. D'Anna, Bonnieux, les Fabrys, ds M.-E. Bellet (dir.), *Notices d'archéologie vaclusienne*, 1, Vallée du Calavon, Avignon, Service départemental d'archéologie, 1990, p. 20.

G. Delaunay, *La céramique couronnienne des Fabrys à Bonnieux (Vaucluse)*, Précisions sur la typologie du Couronnien dans sa zone d'extension septentrionale, *Éléments de réflexion pour la compréhension des relations entre Couronnien et Rhône-Ouvèze et précisions chronologiques*, ici 2.2. Présentation du site et historique des recherches et fig. 4.

En ligne : <http://trjca.mmsh.univ-aix.fr/adelaunay.htm>

² Le Lidar - "Laser Detection And Ranging", traduit en français en "altimétrie laser aéroportée" n'aurait guère d'utilité ici. Il a été initialement a été utilisé dans des milieux très difficiles (forêt vierge en Asie du Sud-Est ou

induction électromagnétique et logiciels d'interprétation des données - pourrait ici dévoiler la totalité des structures et même peut-être ici ou là leur superposition. Le problème de contemporanéité des structures ne serait probablement pas résolu, mais au moins disposerait-on d'un catalogue assez précis de celles-ci sur la totalité du site - ou ce que les constructions modernes en ont laissé subsister. Pour le moment, tout ce que l'on peut dire c'est que le site des Fabrys a été longuement occupé (Néolithique moyen, Néolithique final, Chalcolithique, âge du bronze) sans que la chronologie de chaque implantation et corollairement la superficie et l'aspect du site à chaque séquence puissent être évaluées¹...

L'estimation du peuplement demeure donc très difficile - d'autant que, comme on l'a vu haut, l'habitat a pu être plus ou moins dense. Chaque cabane devait être entourée d'une aire plus ou moins large regroupant un espace domestique extérieur et un espace dévolu aux animaux, une "cour" à laquelle on peut envisager d'adjoindre un espace cultivé de proximité, un "jardin", voire un ou plusieurs champs. Mais on peut dire que rapporté aux séquences précédentes et suivantes, où les traces d'habitat sont bien plus rares, il était très important.

Car la station des Fabrys, si elle était exceptionnelle par sa taille (28 hectares) n'est pas unique : pour rester dans le nord-Luberon le Plan de Gordes (gratifié de plus de 10 ha), les Tours et le Jas à Goult (plus de 5ha), Chante-Grillet à Roussillon (plus de 5 ha également), les Martins à Roussillon (5 ha) et les Clauds Ramiers à Saint-Pantaléon (3 ha) ont également occupé des superficies conséquentes². Dans le Luberon on pourrait adjoindre à ce groupe la station de Combe Reybaude au sud-ouest de Saignon, jadis reconnue par F. Lazard et négligée depuis³, ainsi que les abords de la Brémoude (4 ha reconnus)⁴. Il faudra des siècles, et même près de trois millénaires avec l'époque romaine, pour retrouver des sites aussi vastes. Même si ces superficies n'ont sans doute jamais été occupées en même temps, on peut imaginer que ces sites ont dû présenter, pendant quelques séquences au moins (et ce ne sont pas nécessairement les mêmes pour tous), un grand attrait face aux sites de moindre superficie qui sont pour leur part légion. Dans la vallée du Calavon, on en avait recensé plus de 40 en 1990. A la suite de F. Lazard, en 2001 H. Oggiano-Bitar en a reconnu 10 sur le seul territoire de Saignon (en particulier le plateau des Claparèdes)⁵ et A. Müller en a compté 164 dans le sud-

Amérique centrale par exemple) avant d'être appliqué à des sites européens mais toujours pour déceler des structures cachées par la forêt.

Sur cette technologie voir le site de la Drac Bourgogne-Franche-Comté, L'apport de la technologie LiDAR à la connaissance archéologique (sans date) en ligne :

<http://www.culture.gouv.fr/Regions/Drac-Bourgogne-Franche-Comte/Patrimoines-et-Architecture/Archeologie/L-apport-de-la-technologie-LiDAR-a-la-connaissance-archeologique>

Sur une application déjà réalisée en forêt de Haye (Meurthe-et-Moselle), voir M. Georges-Leroy, J. Bock, É. Dambrine, J.-L. Dupouey, Apport du lidar à la connaissance de l'histoire de l'occupation du sol en forêt de Haye, ds ArchéoSciences, revue d'archéométrie, 35, 2011, Varia, pp. 117-129.

En ligne : <https://journals.openedition.org/archeosciences/3015>

¹ En ce sens O. Lemercier, C. Gilabert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, p. 6 (2.2 Organisation de l'habitat) de la version en ligne :

http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

² Sur ces données, voir M.-E. Bellet (dir.), Notices d'archéologie vaclusienne, 1, Vallée du Calavon, Avignon, Service départemental d'archéologie, 1990, pp. 23-26.

Depuis cette publication, la superficie de certaines stations a été revue à la hausse : C'est le cas de celle des Fabrys passée de 20 à 28 ha.

³ F. Lazard, Les environs d'Apt préhistoriques, Avignon, Rullière, 1943, pp. 49-50.

⁴ F. Lazard, Les environs d'Apt préhistoriques, p. 33.

Sur ce site, on peut consulter E. Blaise, Economie animale et gestion des troupeaux au Néolithique final en Provence : approche archéozoologique et contribution des analyses isotopiques de l'émail dentaire, Thèse (version non corrigée) Université de Provence, 2009, Volume I, Texte, pp. 232-237.

En ligne : <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00402302/document>

⁵ F. Lazard, Les environs d'Apt préhistoriques. - H. Oggiano-Bitar, Saignon, Commune, ds Bilan scientifique de la Région PACA (BSR), 2001, pp. 195-196.

Luberon entre les communes de La Bastidonne, La Tour-d'Aigues, Ansouis, Sannes, La Motte-d'Aigues, Saint-Martin-de-la-Brasque, Peypin-d'Aigues, Cabrières-d'Aigues et Vaugines¹. Pour ces derniers tous ne sont pas attribuables au Néolithique final - le Néolithique moyen (Chasséen) est également bien représenté et il y a quelques stations du Chalcolithique - mais cela donne une idée de l'importance du nombre des sites². Les prospections systématiques, les sondages ou les fouilles entrepris ici ou là tendent cependant à montrer que des sites considérés comme d'importance secondaire peuvent se révéler plus importants que prévu. C'est le cas des Ramades à Lourmarin, de la zone palustre au sud du Grand Coutouras à Vaugines ou des environs d'Ansouis où l'on a reconnu des sites de plusieurs hectares³. Il serait vain toutefois d'essayer de chercher des relations entre ces sites : même lorsqu'on qualifie deux d'entre eux de contemporains, cette contemporanéité englobe une séquence s'étendant sur plusieurs siècles. Il ne s'agit donc pas de contemporanéité stricte. Quant au Néolithique final et au Chalcolithique, entre 3.400 et 1.850 avant notre ère, ils recouvrent ensemble quinze siècles - une centaine d'espaces générationnels de 15 ans, encore 75 de 20 ans... Pour autant, en dépit de toutes ces restrictions, le Néolithique final, et en particulier le Néolithique final moyen, offre véritablement une quantité de sites inconnue jusqu'alors. Comme pour la superficie de certains d'entre eux, il faudra des siècles, voire des millénaires, pour que l'on retrouve une telle occurrence. A ce titre il est indiscutable qu'il correspond à une période de fort peuplement, même si cette notion doit rester relative. Tous les sites n'ont été précisément datés à ce jour⁴. Rien qu'entre Calavon et Luberon on peut en dénombrer une douzaine qui ont été qualifiés jadis sans plus de précision de néolithiques⁵, et dont la majeure partie sans doute relève probablement du Néolithique final et plus particulièrement encore du Néolithique final moyen. Il faut en outre considérer que certains vestiges gallo-romains, au nord-ouest immédiat de Puyvert (quartier des Cimetières, chemin de la Jaconne), sont enfouis sous plus de deux mètres de sédiments : tous les sites du Néolithique final / Chalcolithique n'ont donc probablement pas été repérés dans cette zone... au moins - et il doit y en avoir d'autres. Mais même sans cela le nombre de sites laisse rêveur : entre Calavon et Durance ce sont plus de 70 sites du Néolithique final ou du Chalcolithique que l'on peut énumérer dans la zone centrale du Luberon ! Et une bonne partie d'entre eux

En ligne : <http://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/2001/Bilan-scientifique-de-la-region-Paca-2001-3e-partie>

¹ A. Müller, 10.000 ans de présence humaine sur le piémont méridional du Grand Luberon, ds Bilan scientifique de la Région PACA (BSR), 2001, pp. 201-203, ici p. 202.

Mais à Cucuron, A. Müller n'a communiqué que le site de Galon, à 800 m environ à l'est du village, alors qu'il y en a selon toute vraisemblance beaucoup plus : A. Müller, Le site du Néolithique final de Galon à Cucuron (Vaucluse), ds Résumés SPF, 2004, pp. 36-37 (cité dans la bibliographie régionale du Bilan scientifique de la Région PACA, 2004, p. 285). En ligne : <https://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/2004/Bilan-scientifique-de-la-region-Paca-2004-3e-partie>

² Sur la carte qu'il a publiée en 2003, A. Müller a indiqué 28 sites néolithiques entre Cabrières-d'Aigues et Peypin-d'Aigues : A. Müller, V. Ollivier, 10.000 ans de présence humaine sur le piémont méridional du Grand Luberon, ds Bilan scientifique de la Région PACA (BSR), 2003, pp. 220-223, ici fig. 128 p. 221.

En ligne : <http://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/2003/Bilan-scientifique-de-la-region-Paca-2003-3e-partie>

³ A. Müller, V. Ollivier, 10.000 ans de présence humaine sur le piémont méridional du Grand Luberon, ds Bilan scientifique de la Région PACA (BSR), 2003, pp. 221-222.

⁴ Voir en ce sens anciennement A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel et A. Muller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et du Chalcolithique dans le Luberon central (p. 190), à propos d'établissements situés entre 3,5 et 5 km au sud-est des Lauzières, au Roucas et à Collongues (autour de l'une des retenues naturelles, aujourd'hui asséchées, que nous avons évoquées dans un chapitre précédent) et qui devaient prolonger la zone palustre du Grand Coutouras.

⁵ M.-E. Bellet (dir.), Notices d'archéologie vaclusienne, 1, Vallée du Calavon, Avignon, Service départemental d'archéologie, 1990, pp. 65-69.

devait relever du Néolithique final moyen, puisque c'est cette époque qui semble la mieux représentée statistiquement dans le Luberon parmi les sites bien définis.

8.6.3. Habitat et terroirs au Néolithique final moyen et récent.

On l'a vu, il est vain de chercher à établir des relations entre des sites dont on ne connaît pas la place exacte à l'intérieur de cette séquence. Il n'existe pas au Néolithique final moyen de technique qui permette de définir une contemporanéité, comme on a pu montrer que certaines peintures du Paléolithique supérieur utilisées à Niaux avaient sans doute également été employées (et probablement élaborées) dans l'habitat voisin de la grotte de la Vache¹. Il serait tout aussi vain de tenter de définir des finages, les limites de chaque communauté, car outre des contemporanéités strictes il est impossible pour cette époque de déterminer avec précision la notion même de communauté. Mais on peut au moins observer que, simultanément ou successivement (dans les limites de ces quelques siècles), tous les milieux ont été concernés : plaines, bas de pente, coteaux, vallons, plateaux. Entre Calavon et Claparèdes, les sites les plus étendus (plus de 3 ha) se répartissent également entre les fonds de vallée presque plans (les Fabrys, le Plan de Gordes), les coteaux (les Tours, le Jas, les Martins, Chante-Grillet) et les plateaux (les Clauds Ramiers, la Brémonde, peut-être Combe Reybaude). Les fonds de vallée offrent les sites les plus vastes. On peut donc supposer que c'étaient des zones privilégiées, pendant une partie au moins du Néolithique final. Ils étaient à cette époque souvent marécageux : le plan de Bonnieux, où s'inscrit le site des Fabrys, était encore considéré comme tel au début du siècle dernier². Peut-être les roseaux, dont l'exploitation semble très probable au Mas de Vignoles à Nîmes pendant le Chalcolithique ancien³, revêtaient-ils également ici une assez grande importance. Une partie des grands habitats de coteaux étaient d'ailleurs situés à peu de distance d'une rivière ou d'un fond de vallée humide (les Martins, les Tours, le Jas).

Il est clair en outre que tous les sites n'ont pas dû avoir la même importance : les travaux anciens réalisés sur le plateau des Claparèdes avaient déjà fait la distinction entre les stations livrant en abondance de la poterie et de l'outillage lithique, et celles fournissant surtout ce dernier. Au-delà des aléas du ramassage de surface, on avait proposé alors une partition entre des stations principales et des stations secondaires qui auraient été les satellites des premières. Ceci sans doute reste valable aujourd'hui. Mais il faudrait ajouter probablement pas toutes en même temps, pour les unes comme pour les autres. Ceci pour prendre en compte la longue durée des séquences opposée à la rotation vraisemblablement assez rapide des structures qui y ont trouvé place, qu'il s'agît des habitats ou des champs.

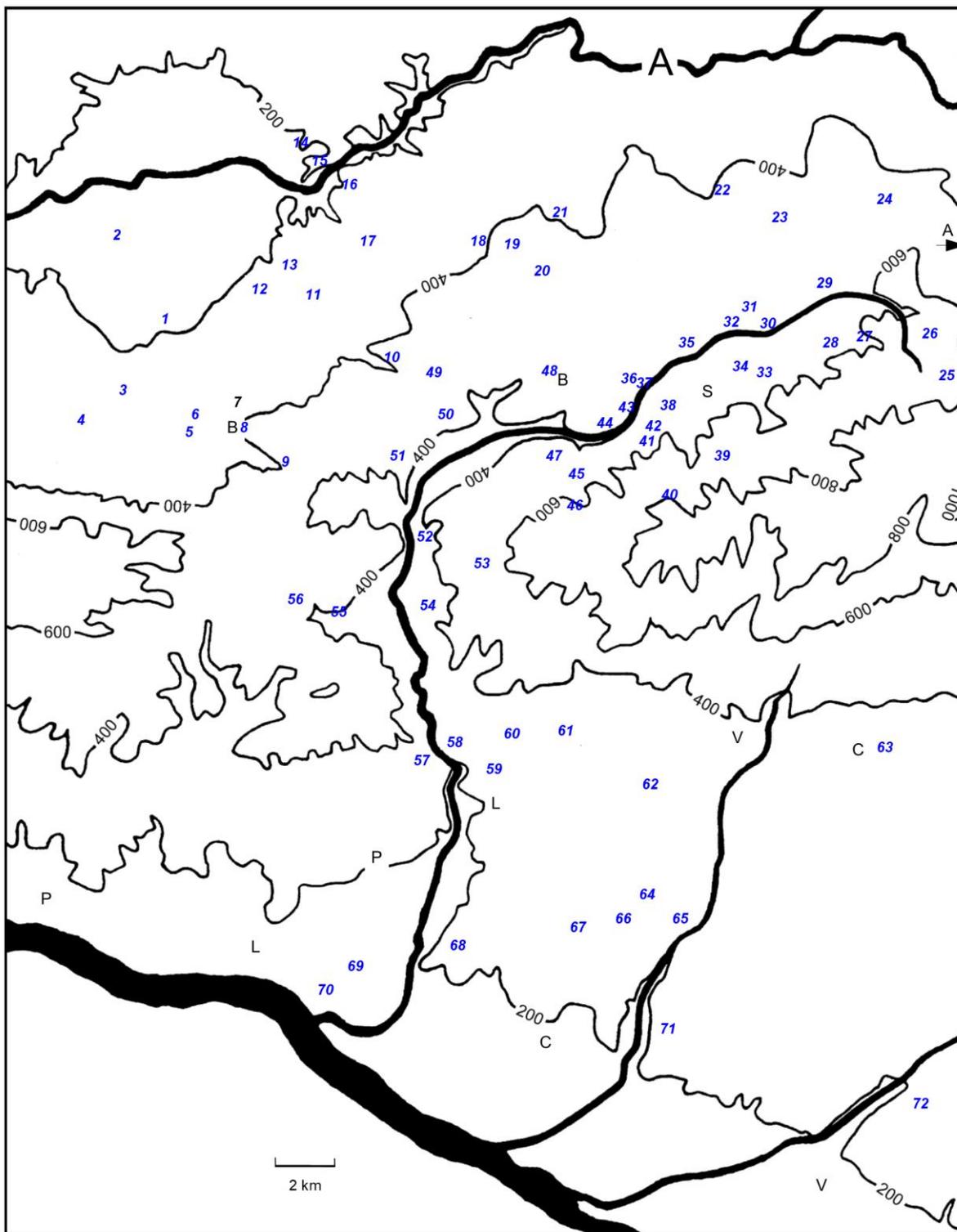
Les pratiques agricoles en effet avaient peu progressé, et elles continuaient d'épuiser rapidement les sols. De surcroît, même si au Néolithique final moyen les conditions climatiques semblent avoir été assez clémentes, la méditerranéisation était en marche. Cultiver le sol n'était donc plus aussi facile que par le passé, au Néolithique ancien et moyen. Il fallait certainement déployer plus d'efforts, accomplir plus de travaux, notamment pour casser la croûte dure qui pouvait se former en été.

¹ P. Walter, F. Cardinali, *L'art chimie*, Paris, Fondation de la Maison de la Chimie-Michel de Maule, 2013, p. 52.

² G. Delaunay, *La céramique couronnaise des Fabrys à Bonnieux (Vaucluse). Précisions sur la typologie du Couronnien dans sa zone d'extension septentrionale. Éléments de réflexion pour la compréhension des relations entre Couronnien et Rhône-Ouvèze et précisions chronologiques*, ds A. Coudenneau et T. Lachenal (dir.), *Espaces, techniques et sociétés de la Préhistoire au Moyen-Age : travaux en cours*, Actes de la première table ronde des jeunes chercheurs en archéologie de la MMSH, Aix-en-Provence, 18 mai 2006, 2.2. Présentation du site et historique des recherches.

En ligne : <http://trjca.mmsh.univ-aix.fr/adelaunay.htm>

³ R. Furestier, *Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France*, Volume 1, p. 186.



PI. 41 : LE LUBERON À LA FIN DU NÉOLITHIQUE.

Malgré leur grand nombre, davantage qu'une carte des sites, cette page offre avant tout un aperçu des prospections réalisées et publiées. Les zones les plus riches (Claparèdes, Aiguebrun) sont celles qui ont fait l'objet de travaux anciens, dont les critères de datation sont hélas obsolètes. Les blancs ne sont donc pas significatifs : pour l'essentiel ils correspondent à des zones où les travaux n'ont pas été publiés. C'est notamment le cas pour Cucuron, où seul le site de Galon a été indiqué par A. Müller en 2004.



LE LUBERON À LA FIN DU NÉOLITHIQUE.

Même si la carte demeure incomplète, le nombre des sites ayant livré du matériel lithique et/ou de la poterie est impressionnant.

J'ai choisi de ne présenter que le Luberon central qui est le mieux documenté grâce aux travaux anciens. Le but cependant n'est pas tant de dresser un catalogue exhaustif des sites du Luberon que de montrer l'occupation extrêmement dense de la région au Néolithique final malgré les "blancs" signalés. On peut toutefois facilement extrapoler à partir des zones bien documentées. Le nombre de sites est sans aucun doute plus important.

Sur la carte, les sites dont le matériel a fait l'objet d'études plus détaillées ont été soulignés.

Leur nature est indiquée par des symboles : plein air (■) ou abri rupestre (■).

Les nécropoles sont indiquées (▼), de même que les grandes structures de délimitation en pierre sèche (L) et les stèles (▲).

Enfin, lorsque cela s'est révélé possible, une époque de référence (parfois seulement l'époque la mieux représentée) a été indiquée : Néolithique récent (NR) Néolithique final ancien (NFA), Néolithique final moyen (NFM), Néolithique final récent (NFR), Chalcolithique ancien (ChA), Chalcolithique récent (ChR).

- | | |
|---|---|
| 1. ■ <u>Les Fabrys</u> (NFM, ChA ?) | 37. ■ La Baume de l'Eau |
| 2. ■ Meille | 38. ■ Le Cros |
| 3. ■ Les Béguines | 39. ■ Le Castelas |
| 4. ■ La Baconnade | 40. ■ L'Ourillon |
| 5. ■ La Gardiole | 41. ■ Le Clap |
| 6. ■ <u>Les Safraniers</u> (ChA) | 42. ■ Chantebelle |
| 7. ■ Saint-Vincent | 43. ■ Grotte des Pigeons |
| 8. ■ Bonnioux (village) | 44. ■ Abris des Seguins (NFR/ChA ?) |
| 9. ■ <u>Baume Croupatière</u> (▼, NR, NFA, NFM) | 45. ■ Abris du Fort |
| 10. ■ Les Chapelins | 46. ■ Serres |
| 11. ■ Boudaut | 47. ■ Les Roches (▼ ?) |
| 12. ■ L'Ouvière | 48. ■ Buoux (village) |
| 13. ■ Les Meuniers | 49. ■ Le Pointu |
| 14. ■ Grandordy | 50. ■ L'Illet |
| 15. ■ <u>Roquefure</u> (▼ NFM/NFR ?) | 51. ■ La Combette |
| 16. ■ Le Bois Sauvage | 52. ■ Massel |
| 17. ■ Les Charbonniers | 53. ■ Le Fort de La Roche |
| 18. ■ Sous les Tourrettes | 54. ■ Château de La Roche |
| 19. ■ Clermont | 55. ■ Gès (NFM) |
| 20. ■ Les Picatiers | 56. ■ Les Crests |
| 21. ■ Vieux château des Tourrettes | 57. ■ Castel Sarrazin |
| 22. ■ Rocsalrière | 58. ■ <u>Les Lauzières</u> (L NFM, ChA) |
| 23. ■ Combe Reybaude | 59. ■ Les Ramades (NFM) |
| 24. ■ La Font des Ânes | 60. ■ Les Cavaliers |
| 25. ■ Les Plaines | 61. ■ Les Baumelles |
| 26. ■ La Plaine des Fondons | 62. ■ Mont-Cenis |
| 27. ■ Le Plan Neuf | 63. ■ Galon |
| 28. ■ Fenouillet | 64. ■ Le Roucas |
| 29. ■ L'Escudelette | 65. ■ Carrefour D45-D135 (sud) |
| 30. ■ Les Prés Blancs | 66. ■ Collongues |
| 31. ■ La Barre | 67. ■ Les Gardis |
| 32. ■ Chaix | 68. ■ Pied de Loup |
| 33. ■ Les Crottes ou les Grottes | 69. ■ <u>La Lombarde</u> (▲, NR) |
| 34. ■ Les Aspres | 70. ■ Les Grilles de Vachon (▼ ?) |
| 35. ■ Salen | 71. ■ Le Castellard |
| 36. ■ <u>La Brémonde</u> (L NFM, NFR/ChA ?) | 72. ■ Trésémines |



On peut donc imaginer qu'à l'intérieur d'une même unité spatio-temporelle - si l'on pouvait faire un instantané des sites occupés dans le laps de temps d'une ou deux générations - il a fallu mettre à profit toutes les ressources du terroir. Mais la mise en culture de champs éloignés pose le problème de leur surveillance : les sangliers qui ont souvent constitué dans le Luberon une menace pour les cultures ne devaient pas être moins nombreux qu'aux époques historiques - et le risque était grand de voir les terres dévastées en une nuit. Ce pourrait être là l'origine des stations secondaires reconnues par F. Lazard, où l'outillage était parfois assez abondant mais la poterie absente ou quasiment absente. La présence en tout cas de stations de tailles diverses dans tous les milieux suggère la valorisation de la complémentarité de leurs ressources. On ne peut affirmer comme on a été tenté de le faire parfois que les stations des Fabrys et de la Brémoude ont été strictement contemporaines et se répondaient. Mais il semble évident qu'à l'époque de l'une ou l'autre de ces grandes stations, il existait des habitats complémentaires destinés à gérer les autres ressources du terroir, et que ces ressources ont pu faire un peu avant, un peu après, ou peut-être en même temps (car on ne peut exclure la contemporanéité des grandes stations) la fortune de ces habitats. En contrepoint se dessine une vigueur des échanges, au moins dans un cadre micro-régional - celui d'une communauté dont il reste impossible de préciser la nature, mais dont la réalité semble attestée. Car du fait de l'augmentation de la population, spécialement au Néolithique final moyen, pour la première fois le territoire de chaque groupe (ou communauté) a dû se trouver confronté directement à ceux d'autres groupes, sans la présence de larges zones tampons. Et les échanges n'ont pas toujours été pacifiques.

8.6.4. La contraction de l'espace disponible, cause de l'explosion des conflits ?

C'est ce que révèlent les couches de guerre des hypogées des Crottes à Roaix, des Boileau à Sarrians ou du Capitaine à Grillon¹ datés par J. Cauliez dans la première moitié du Néolithique final récent (2.600/2.550-2.450)². Des centaines de corps percés de flèches y ont

¹ Il s'agit de cavités artificielles, plus ou moins vastes. L'hypogée du Capitaine à Grillon mesurait 16 m par 7 m, celui des Boileau à Sarrians 4,3 m par 3 m, celui des Crottes à Roaix de plan ovale mesurait 9 m dans son plus grand axe. On est loin des 25 m de long de la chambre (42 m en tout) mesurés dans l'hypogée des Fées sur la montagne de Cordes à Fontvieille.

Voir J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, Mémoires de la Société Préhistorique Française, 11, Paris, Klincksieck, 1974, pp. 177 et s. - W. Devriendt, *Les hypogées vauclusiens, vers une meilleure connaissance des populations du Néolithique final*, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique*, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 245-247, ici p. 245.

A la différence des grands hypogées de la région d'Arles (celui des Fées sur la montagne de Cordes à Fontvieille mesure 42 m de long dont 25 m pour la chambre) qui ont reçu au moins partiellement une couverture constituée de grandes dalles, les hypogées du nord-Vaucluse creusés dans la molasse (safre) avaient des plafonds "naturels" qui se sont effondrés.

Voir J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, notamment p. 177, p. 181 et n. 167 p. 238.

En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_065628.pdf

O. Lemerrier en 2004 : O. Lemerrier, E. Blaise, J. Cauliez, R. Furestier, C. Gilabert, N. Lazard, L. Pinet, N. Provenzano, *La fin des temps néolithiques, Du Néolithique à l'âge du bronze, entre pierre et métal* (O.

Lemerrier), ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites*, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, pp. 203-252, ici p. 236.

En ligne (avec une autre pagination, p. 18) :

https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087315/file/La_fin_des_temps_neolithiques_en_Vaucluse_-_2004.pdf

² J. Cauliez, *Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques*, fig. 16 p. 125, plus facile à déchiffrer en ligne :

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

été entassés, parfois très rapidement¹. Le territoire a donc pu devenir un enjeu pour les communautés qui l'occupaient. Ces conflits en effet concernaient les indigènes. Même si les couches de guerre coïncident plus ou moins avec l'arrivée des Campaniformes de la première vague, ils n'y sont pas impliqués. On ne trouve pas de flèches à pédoncule et ailerons équarris dans les couches de tueries. Mais l'arc était visiblement l'arme de guerre par excellence à cette époque - et ce n'était donc pas un hasard s'il faisait partie de la panoplie des Campaniformes. Il était à même d'offrir un avertissement en même temps qu'un symbole très puissant à l'identité qu'ils semblent avoir revendiquée. A la fois Arès et Héphaïstos, voilà qui eût comblé Aphrodite...

Mais ce n'est peut-être pas aussi simple. Il semble que l'on se trouve là, entre 2.550 et 2.450, à la charnière d'une de ces dépressions démographiques dont le Néolithique récent nous a déjà fourni un exemple, lié à une péjoration climatique. Ces couches de guerre se placent-elles avant ou après le début de cette dépression ? La question n'est pas si anodine qu'il y peut paraître. Il est difficile d'évaluer le peuplement du Néolithique final récent (plus difficile en tout cas que pour le Chalcolithique qui paraît, lui, clairement déprimé). Dans le Luberon, on ne peut guère attribuer avec certitude à ses deux siècles (2.550-2.350) que le site des Safraniers à Bonnieux, et dans le vallon de Vidauque à Cheval-Blanc la grotte ou baume des Enfers et la Grande Grotte². Cependant sur ses marges les sites des Bérards à Lurs, des Treilles à Mane, de Gayol à Saint-Michel-l'Observatoire³ et bien sûr de la Fare à Forcalquier⁴ paraissent quelque peu contredire cette impression de pauvreté. Mais avant ou après le début de la dépression démographique, cela change vraiment beaucoup de choses quant au sens des couches de guerre observées. Avant, il peut s'agir de conflits visant à s'emparer de territoires plus larges pour se procurer durablement plus de ressources. Et la guerre peut alors être considérée comme une cause importante de la chute du peuplement. Après, on peut envisager une raréfaction des ressources, et des razzias visant à s'emparer ponctuellement des réserves potentielles d'autres groupes. Mais il faut alors trouver une autre cause à la chute de la population - cause par ailleurs susceptible d'affecter l'obtention des ressources indispensables à la survie des communautés. Comme au Néolithique récent, le climat paraît constituer alors la meilleure réponse à la problématique. Après le début du Néolithique final récent toutefois, on n'a plus trace de couches de guerre. Sans doute le faible peuplement n'a-t-il plus autorisé de tueries massives. Et la crise climatique a sans doute pris le pas sur les conflits. Car la crise démographique, pour sa part, a perduré jusqu'au Chalcolithique - et au-delà, semble-t-il, jusqu'à l'âge du bronze final IIIb.

8.6.5. Les structures de l'habitat de plein air.

Sur les sites des grandes stations de plaine du Néolithique final moyen, les Martins à Roussillon et les Fabrys à Bonnieux, comme aux Lauzières ou à la Brémonde, on a retrouvé

¹ Par exemple W. Devriendt, Les hypogées vauclusiens, vers une meilleure connaissance des populations du Néolithique final, p. 246.

² O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 2, Volume 2, n° 287 pp. 934-935 (baume des Enfers) et n° 288 pp. 936-937 (Grande Grotte).

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_2_-_Catalogue_-_Volume_2.pdf

³ J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, p. 121 (station et abri des Bérards, stations des Treilles, de Gayol) En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

Sur les Bérards on peut consulter A. Müller, Les Bérards (Lurs), ds Archéologie au pays de Forcalquier (Collectif), Les Alpes de Lumière, 103, 1990, pp. 26-28.

⁴ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 2, Volume 1, n° 3 pp. 23-25.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_2_-_Catalogue_-_Volume_1.pdf

de nombreuses traces de structures : aires d'activités d'abord (taille de silex, boucherie), mais aussi zones de rejet, fosses-silos, fosses de combustion, cuvettes, foyers aériens, trous de poteaux, restes de petits murs en pierre, vestiges de cloisons en torchis et de palissades, dallages, sans oublier des tranchées et de petits fossés enfin dont le rapport à l'habitat ou à son environnement proche (drainage ou limites) demeure assez difficile à établir¹. Elles nous révèlent des "villages" formés de petits groupements assez lâches de cabanes plus ou moins quadrangulaires de dimensions modestes, souvent 2 à 3 mètres de côté seulement. Sur le modèle d'une bonne partie de l'Afrique, on pourrait être tenté d'imaginer une habitation répartie entre deux ou trois cabanes. La différenciation des fonctions de celles-ci cependant n'est pas évidente. Il ne semble pas par exemple qu'il y ait eu là de greniers voués à la seule conservation des réserves. On en connaît certes à Roynac dans la Drôme, mais plus tard, pendant le Chalcolithique récent, entre 2.100 et 2.000² - et dans une zone qui, pour n'être pas très éloignée, n'en est pas moins sans doute hors du strict contexte environnemental du Luberon si on définit celui-ci par le climat. Les extérieurs proches semblent en tout cas avoir été largement sollicités au Néolithique final comme au Chalcolithique. Correspondant vraisemblablement à des clans familiaux, les groupements de cabanes qui ont été identifiés étaient séparés par des zones vouées aux diverses activités du groupe ou laissées à ceux des animaux qui n'étaient pas nécessairement parqués dans des enclos, chiens ou cochons par exemple. C'est dans ces zones que pouvaient prendre place les "cours" et les "jardins" évoqués plus haut, voire de petits champs.

Les très grandes cabanes du groupe de Fontbousse (20,50 m x 5,30 m pour la cabane 11 de Cambous à Viols-en-Laval dans l'Hérault)³ ne semblent donc pas trouver d'équivalents en Provence. Au Néolithique final moyen (2.850-2.550) qui reste la séquence la mieux représentée, les habitats les plus spacieux se trouvent dans le Couronnien littoral (13 m x 4 m pour l'habitation n°1 sur le site du Collet Redon à Martigues, 13,30 m x 3,50 m sur celui de

¹ Voir notamment (pour les Fabrys) G. Delaunay, La céramique couronnienne des Fabrys à Bonnieux (Vaucluse), Précisions sur la typologie du Couronnien dans sa zone d'extension septentrionale, *Éléments de réflexion pour la compréhension des relations entre Couronnien et Rhône-Ouvèze et précisions chronologiques*, ici 2.2. Présentation du site et historique des recherches.

En ligne : <http://trjca.mmsh.univ-aix.fr/adelaunay.htm>

D'une manière plus générale, voir O. Lemerrier, C. Gilibert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, ds A. Beeching, I. Senepart, De la maison au village, L'habitat néolithique du sud de la France et du nord-ouest méditerranéen, Actes des journées de la Société Préhistorique Française de Marseille, 2006, Mémoires de la Société préhistorique française, Tome XLVIII, 2009, pp. 255-266.

En ligne : http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

O. Lemerrier en 2004 : O. Lemerrier, E. Blaise, J. Cauliez, R. Furestier, C. Gilibert, N. Lazard, L. Pinet, N. Provenzano, La fin des temps néolithiques, Du Néolithique à l'âge du bronze, entre pierre et métal (O. Lemerrier), ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, pp. 203-252, ici p. 226.

En ligne (avec une autre pagination, p. 13) :

https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087315/file/La_fin_des_temps_neolithiques_en_Vaucluse_-_2004.pdf

² J. Vital, Du Néolithique final au Bronze moyen dans le sud-est de la France, 2200-1450 av. J.-C., ds Cypsela, Girona, 15, 2004, pp. 11-38, ici pp. 19-20.

En ligne : <http://www.raco.cat/index.php/Cypsela/article/viewFile/175731/228082>

³ H. Canet, J.-L. Roudil. Le village chalcolithique de Cambous à Viols-en-Laval (Hérault), I, Étude préliminaire, ds Gallia préhistoire, tome 21, fascicule 1, 1978. pp. 143-181, ici pp. 144 et s.

https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1978_num_21_1_1588

Il s'agit cependant de cabanes de dimensions exceptionnelles, dont la fonction reste assez imprécise. Les plus communes avaient entre 20 et 30 m² : voir J. Guilaine, Maisons néolithiques : exemples méditerranéens, ds *Palethnologie*, 8, 2016 (L'archéologie des maisonnées), § 28 et 29.

En ligne : <https://journals.openedition.org/palethnologie/468>

Miouvin à Istres)¹. Il y a d'autres différences avec les garrigues languedociennes. Alors que les grandes constructions fontbuxiennes s'appuyaient sur d'épais murs de pierres (de 1,20 m à 1,40 m dans le cas de Cambous) en Provence on a privilégié le torchis - un assemblage de branchages ou de roseaux mêlé à de la terre, sur un clayonnage de bois. Le recours à la pierre est dans l'ensemble resté limité à des murets de faible épaisseur, voire de simples assises contre lesquelles s'appuyaient les cloisons. J. Courtin avait fait état en 1974 de pierres creusées d'une cupule profonde sur certains sites de son Chalcolithique, notamment aux Fabrys à Bonnieux². Il les avait identifiées à des crapaudines de porte. On a parfois utilisé conjointement, dans la même cabane, divers matériaux (pierres, terre, torchis). Mais il paraît s'agir alors de solutions mises en œuvre de manière ponctuelle, pour s'adapter au terrain, plutôt que de partis pris de construction. En outre, alors qu'en Languedoc les plans adoptent la forme de longs rectangles à extrémités arrondies, ou sont parfois nettement ovalaires, en Provence les plans plus ou moins quadrangulaires semblent avoir été la règle jusqu'à l'arrivée des Campaniformes³. Et tandis que les toitures faisaient appel en Languedoc à des lauzes (en plus des couvertures végétales qu'elles devaient contribuer à caler), en Provence on n'en a pas retrouvé trace même sur les plateaux.

Aux Fabrys, les cabanes avaient des murs en terre, en torchis, voire en pierre sèche (au moins pour leur soubassement). Aux Lauzières à Lourmarin on a découvert les traces de structures orthogonales contiguës, d'environ 2 à 3 mètres de côté encore⁴. Constituées de pierres posées de chant, elles se trouvaient dans un secteur riche en restes de torchis : on a émis l'hypothèse de petites cabanes ou de cases en matériaux légers, à soubassement de pierre. Elles seraient antérieures au mur principal qualifié d'enceinte qui a les a recoupées, tout en restant sans doute dans le Néolithique final moyen. A la Brémonde (Néolithique final moyen également) les traces de torchis allaient également de pair avec un alignement de petites dalles. Mais ici il y a eu en plus aménagement du sous-sol rocheux qui a été creusé, entaillé, pour favoriser l'assise de la construction et accueillir diverses structures (foyers, fosses-silos)⁵. On n'observe donc pas de différence majeure entre les vestiges retrouvés dans la plaine ou sur les plateaux. Mais puisque le recours à la pierre est resté limité, il faut bien admettre que les grands tas de

¹ J. Cauliez, E. Blaise, C. Cade, J. Desse, N. Desse-Berset, G. Durrenmath, C. Gilabert, S. Martin, C. Vella, Paysage et implantations du Néolithique final à l'âge du Bronze ancien au Collet-Redon (Martigues (Bouches-du-Rhône), ds P. Fouéré, C. Chevillot, P. Courtaud et al. (dir.). 6èmes Rencontres méridionales de Préhistoire récente, Préhistoire du Sud-Ouest, Supplément 11, 2006, pp.125-139, ici p. 126.

H. Camps-Fabrer, A. d'Anna, Enceintes et structures d'habitat du Néolithique final, Miouvin 3 (Istres), ds A. d'Anna, X. Gutherz, Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés du Néolithique au Bronze ancien dans le sud de la France et les régions voisines, Actes de la Table-Ronde de Lattes et Aix-en-Provence, 15-18 avril 1987, Mémoires de la Société Languedocienne de Préhistoire, n° 2, Montpellier 1989, pp. 165-193 et spécialement p. 195.

² J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, pp. 158, 164, 197.

³ O. Lemerrier, C. Gilabert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, pp. 255-266, ici p. 9 (Bref essai de synthèse) de la version en ligne :

http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

J. Gasco, L'organisation économique et spatiale d'une communauté paysanne préhistorique : le groupe de Fontbouisse en Bas-Languedoc, ds Etudes rurales, 75, 1979 pp. 5-16.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/rural_0014-2182_1979_num_75_1_2494

- A. Colomer, J. Coularou, X. Gutherz, Boussargues (Argelliers, Hérault) : un habitat ceinturé chalcolithique : les fouilles du secteur ouest., Documents d'archéologie française, 24, 1990, 1.1. Observation sur le mode de couverture (cabane 1 et locus 1).

⁴ A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel, A. Müller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), ds A. d'Anna, X. Gutherz, Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés du Néolithique au Bronze ancien dans le sud de la France et les régions voisines, Actes de la Table-Ronde de Lattes et Aix-en-Provence, 15-18 avril 1987, Mémoires de la Société Languedocienne de Préhistoire, n° 2, Montpellier 1989, pp. 165-193 et spécialement p. 169.

⁵ A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel, A. Müller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), p. 183.

pierres, les *clapas* (vocalbe francisé en clapiers) repérés de longue date sur le plateau des Claparèdes et classés jadis parmi les vestiges de cabanes - parce qu'ils recouvraient souvent du matériel archéologique - ne témoignent en rien d'un quelconque habitat : pierraille sortie des champs dans l'anonymat des siècles¹, ces *clapas* ont simplement scellé pour la plupart d'entre eux les vestiges sur lesquels on les avait jetés en vrac et qu'ils ont protégés des atteintes ultérieures des hommes et des éléments. C'est seulement l'occupation de toutes les zones propices à l'installation qui transparaît là. Il nous faut donc écarter l'hypothèse de bories préhistoriques, jadis avancée sur la foi d'arguments architectoniques² - arguments contre lesquels P.A. Février avait émis une salutaire mise en garde dès 1965³. La fausse voûte en encorbellement qui préside à la construction des bories est certes ancienne - très ancienne même, puisqu'elle est connue dès le Ve millénaire avant notre ère sur la façade atlantique, et le IIIe millénaire en Languedoc (en contexte fontbuxien justement, à Boussargues par exemple)⁴. Mais pas plus qu'elle n'a été importée de Méditerranée orientale, elle ne semble alors s'être répandue - et ce n'est donc probablement pas avant le Moyen Age, voire le XVIe siècle, que les premiers bories⁵ ont vu le jour dans le Luberon.

Au Néolithique final moyen toutes les cabanes observées dans le secteur étaient globalement quadrangulaires. Avec l'arrivée des Campaniformes au Néolithique final récent (puis au Chalcolithique) on a vu se développer des structures ovalaires. Les premières d'entre elles renvoient peut-être, là encore, vers la péninsule ibérique, et le Portugal en particulier. Assez vastes, elles se voient alors adjoindre parfois une annexe plus petite. Ce serait le cas au Col Sainte-Anne à Simiane-Collongue ainsi qu'aux Calades à Orgon, où une cabane mesurait 10 m de long sur 6 m de large environ, des dimensions qui évoquent les plus spacieuses des cabanes du Néolithique final moyen (la cabane 11 du Cambous demeurant exceptionnelle) ainsi qu'une cabane de Leceia au Portugal mesurant 10 m x 5 m et offrant une annexe de 5,3 m x 2,6 (bien plus grande donc que les cabanes du Néolithique final moyen de notre secteur)⁶.

¹ Pour peu que l'on ait eu des climats quelque peu plus froids et plus humides que celui que nous connaissons dans les années 1970, les pierres en effet ont pu "pousser" en hiver comme aujourd'hui encore sur les Causses du Quercy (Gramat, Limogne, Livernon) où les gelées qui dilatent le calcaire le font éclater en morceaux et font remonter ceux-ci à la surface des champs au printemps.

Pour une bonne explication du phénomène on peut consulter Les mille visages de la campagne française (Collectif), Paris, Sélection du Reader's Digest, 1976, pp. 135-136.

Pour mémoire, le Causse de Gramat accuse 800 mm de pluie et 60 à 80 jours de gelée par an, avec une nivrosité relativement importante pour l'Aquitaine en dépit de son altitude modeste (300 m).

² Voir par curiosité P. Desaulle, Les bories de Vaucluse, Paris, Picard, 1976.

³ P.-A. Février, Bibliothèque de l'école des chartes. 1965, tome 123, 2, Bibliographie (G. Barrauol, P. Martel, Les monuments du haut Moyen Age. Inventaire paléochrétien et préroman de Haute-Provence, dans Alpes de lumière, 34, automne 1964), pp. 563-565.

⁴ A. Colomer, J. Coularou, X. Gutherz (dir.), Boussargues (Argelliers, Hérault) : un habitat ceinturé chalcolithique : les fouilles du secteur ouest., Documents d'archéologie française, 24, 1990, (Données pour une analyse architecturale : la structure ronde n°5).

⁵ Un borie, selon l'acception locale (troisième quart du XXe s.) c'est une cabane, un cabanon en pierres sèches. Une borie, c'est une grotte (parfois creusée dans le safre comme les hypogées néolithiques) utilisée comme resserre, voire plus rarement comme habitat.

⁶ O. Lemerrier, C. Gilabert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, p. 8 (§2.3 Architecture des habitations) de la version en ligne :

En ligne : http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

L'occupation campaniforme de Leceia se situe après l'enceinte en pierres sèches renforcée de bastions semi-circulaires, datée du premier quart du IIIe millénaire avant notre ère, qui a fait la renommée du site.

Sur la deuxième cabane des Calades à Orgon, voir H. Barge-Mahieu, L'habitat perché et les cabanes campaniformes des Calades (Orgon, B-d-R) ds A. d'Anna, X. Gutherz, Enceintes, habitats ceinturés, sites perchés du Néolithique au Bronze ancien dans le sud de la France et les régions voisines, Actes de la Table-Ronde de Lattes et Aix-en-Provence, 15-18 avril 1987, Mémoires de la Société Languedocienne de Préhistoire, n° 2, Montpellier 1989, pp. 231-237 et spécialement pp. 231-232.

Dans le Luberon toutefois, aucune structure ne permet de définir un habitat devenu plus rare. Aux Safraniers à Bonnieux on n'a retrouvé que des structures en creux, fosses ou cuvettes¹.

Au Chalcolithique récent, les données manquent également pour la zone qui nous occupe. On connaît des structures d'habitation dans la vallée du Rhône, au niveau de Roynac, vers 2.100-2.000, mais elles sont comme on l'a vu plus haut en dehors de notre contexte environnemental - et ce serait sans doute une erreur, parce que l'on n'a rien d'autre, de tenter d'extrapoler et de considérer leur modèle comme valide pour le Luberon. Dans celui-ci comme sur ses marges, seul le site d'Irrisson à Goult (que l'on situe autour de 1.900 avant notre ère)² a livré un mobilier appartenant exclusivement à cette époque, dans une cuvette d'à peine un peu plus d'un mètre de diamètre... On y lit l'importance des suidés et peut-être, s'il s'agit de sangliers ou de porcs retournés à la vie sauvage, de la chasse encore représentée par les restes de cerfs, de renard et de chevreuil. Mais cela ne nous dit rien de l'habitat.

8.7. STRUCTURES DE DÉLIMITATION ET ENCEINTES.

A défaut de bories primitifs, les sites du Néolithique final et du Chalcolithique offrent un autre type de construction remarquable en pierre sèche : ce sont les "enceintes" ou murs épais qui ont surgi ici ou là sous les pioches des fouilleurs.

La première de ces manifestations a été mise à jour par l'équipe de R. Coutel aux Lauzières à Lourmarin³. D'autres ensuite ont été reconnues à Istres (Miouvin), à Vauvenargues (la Citadelle), à la Brémoude à Buoux, et plus récemment à la Fare à Forcalquier. Leur interprétation demeure malaisée, d'autant que le vocable d'enceinte recouvre ici des réalités diverses - et semble inadapté à certaines d'entre elles au moins. Une enceinte en effet possède en principe une fonction défensive ou protectrice, de type militaire. Le terme de clôture pourrait convenir mais il n'est pas certain que toutes les structures retrouvées enclosent bien quelque chose. Il semblerait donc plus judicieux d'adopter ici celui, un peu plus complexe mais plus réaliste, de "structure de délimitation" qui a été proposé par A. Caraglio à T. Pelmoine et repris par celui-ci en 2013 dans son mémoire de maîtrise⁴.

¹ M.-E. Bellet (dir.), Notices d'archéologie vaclusienne, 1, Vallée du Calavon, Avignon, Service départemental d'archéologie, 1990, p. 25.

² Le site a d'abord été daté de 2107-1753 BC : J. Vital, Irrisson (Goult), ds J. Buisson-Catil, J. Vital (dir.), Ages du Bronze en Vaucluse, Notices d'archéologie vaclusienne, 5, Avignon, Editions Barthélémy, 2002, pp. 73-75. Toutefois il a livré du matériel à décor barbelé, ce qui le placerait avant 1.850 BC.

Plus récemment il a donc été daté de 1956-1826 : T. Lachenal, Chronologie de l'âge du Bronze en Provence, ds I. Sénépart, F. Léandri, J. Cauliez, T. Perrin, E. Thirault (dir.), Chronologie de la Préhistoire récente dans le Sud de la France, Acquis 1992-2012, Actualité de la recherche, Actes des 10e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Porticcio (18 au 20 octobre 2012), 2014, Toulouse, Archives d'Écologie Préhistorique, pp. 197-220, ici fig. 3 p. 204..

En ligne :

https://www.academia.edu/9808768/Chronologie_de_l_Age_du_Bronze_en_Provence

³ Le site avait été découvert par R. Coutel en 1965. J. Courtin l'a cité en 1974, sous le nom de station des Chaux, et a alors qualifié "l'enceinte" de « *levée circulaire de terre et de pierres* » : J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, p. 254.

En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_065628.pdf

⁴ T. Pelmoine, Analyse chrono-culturelle des habitats avec architecture de pierres sèches au Néolithique final en Provence, Mémoire de Master 1 Archéologie et Histoire de l'Art, sous la direction de M. Bailly, suivi scientifique assuré par X. Margarit, 2013, Volume 1 (Texte), p. 51. En ligne :

https://www.researchgate.net/profile/Thomas_Pelmoine/publication/269703377_Text_file_Analyse_chrono-culturelle_des_habitats_avec_architecture_de_pierres_seches_au_Neolithique_final_en_Provence/links/5493f9450cf286fe3126a9f3/Text-file-Analyse-chrono-culturelle-des-habitats-avec-architecture-de-pierres-seches-au-Neolithique-final-en-Provence.pdf

8.7.1. Au Néolithique final ancien.

La plus ancienne des structures de délimitation que l'on a reconnue est celle de la phase ou étape 1 de la Fare à Forcalquier. Datée entre le 32^e et le 30^e siècle avant notre ère¹, elle prend donc place dans notre Néolithique final ancien (3.400-2.850 BC). Elle correspond à l'anté-la Fare mentionné plus haut (phase 1 de La Fare de J. Cauliez)². C'est une structure double, qui a été remaniée. Dans un premier temps la structure principale qui barre le plateau se composait d'une série discontinue de fossés relativement larges (2-3 m) mais peu profonds (0,30-1,20 m), doublés vers l'intérieur par des murs en pierre sans doute simples et d'assez faible élévation. Elle délimite un espace d'environ 5000 m². Une seconde structure, uniquement conservée sur un tronçon, s'appuyait sur un rebord du plateau au sud-ouest de la première. Elle était formée elle aussi d'un fossé, doublé cette fois-ci d'un système de palissades. Dans un second temps, les fossés des deux structures ont été comblés (en partie sans doute avec ses murs pour la première structure) et remplacés par des palissades. L'aspect discontinu de la structure principale a cependant été conservé, et l'un au moins des différents accès ainsi définis a été équipé d'un ensemble assez complexe de palissades. En outre, dans la pointe du plateau isolée par la structure principale, on a retrouvé deux groupes de tranchées de plus de 25 mètres de long qui convergent vers le sud : leur écartement varie de 5 m à 3 m environ. Chacun abrite au moins 4 à 5 tranchées assez serrées disposées en faisceaux. Elles contenaient des calages de poteaux. Elles ont également livré des fragments de torchis brûlés où se mêlent empreintes de clayonnage et surfaces lisses. Il n'y a pas de trace de cloisonnement perpendiculaire à ces faisceaux de tranchées (ni à l'intérieur ni à l'extérieur). La structure ainsi définie est également ouverte à ses extrémités. Il ne s'agit donc certainement pas d'une habitation. On pourrait l'attribuer à un couloir de triage pour le gros bétail, qui aurait été reconstruit à maintes reprises. Nous verrons plus loin que ce n'est pas la seule hypothèse que l'on peut envisager. Mais l'importance des bovidés a souvent été mentionnée pour la quantité de viande qu'ils fournissaient, même si les ovicapridés (chèvres et moutons) constituaient numériquement en Provence le gros des cheptels³. Ceci expliquerait le nombre assez élevé de trous de poteaux destinés à rendre plus solides ses parois en torchis et clayonnages. L'ensemble de palissades assez complexe qui équipe un des accès aurait pu compléter le système. Celui-ci pourrait encore évoquer certaines des structures retrouvées sur le site des Clavelles à Lurs. Très fréquentes, parfois terminées par un poteau central, ces structures apparaissaient sous la forme de lignes de trous de poteaux définissant un espace trapézoïdal ou rectangulaire de cinq à douze mètres de long pour moins d'un mètre de large. Comme pour les grandes cabanes toutes proches, on n'a pu attribuer les structures de Lurs à aucune période

¹ Sur le site de La Fare, O. Lemerrier, J. Cauliez, R. Furestier, A. Müller, C. Bouville, C. Gilabert, C. Jorda, M. Khedhaier, N. Lazard, D. Loirat, M. Pellissier, N. Provenzano, P. Verdin, Le site Néolithique final de la Fare (Forcalquier, Alpes-de-Haute-Provence) résultats 1995-1999 et révision chronoculturelle, ici p. 4 (§ 2.1.1. Les enceintes), 5 (§ 2.1.2. Les autres structures) et pp. 7-8 (§ 2.3 Comparaisons et commentaires), en particulier p. 8 pour la datation, de la version en ligne :

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087369/document>

O. Lemerrier, C. Gilabert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, ici pp. 5 (§ 2.1 Les enceintes) 6 et 7 (§ 2.2 Organisation de l'habitat) de la version en ligne : http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

² J. Cauliez, Restitution des aires culturelles au Néolithique final dans le sud-est de la France, dynamiques de formation et d'évolution des styles céramiques, fig. 16 p. 125, plus facile à déchiffrer en ligne :

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_2011_num_53_1_2488

³ O. Lemerrier, E. Blaise, J. Cauliez, R. Furestier, C. Gilabert, N. Lazard, L. Pinet, N. Provenzano, La fin des temps néolithiques, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique*, Avignon, Barthélémy, 2004, p. 195-246, ici p. 229 (et p. 222 pour l'importance des os de bovidés dans l'outillage osseux).

précise, même si pour les premières A. Müller semble avoir privilégié un temps tout au moins le Néolithique moyen¹. A la Fare, entre les deux structures de délimitation reconnues sur le site, on a également trouvé dans une fosse peu profonde des cuvettes datées de la même séquence (32^e-30^e siècles BC) dont l'une a livré des niveaux de blocs de pierres horizontaux, des bûches carbonisées et du torchis. Il s'agirait d'une cabane de dimensions inconnues, associée à une annexe de dimensions plus réduites².

8.7.2. Au Néolithique final moyen.

Au Néolithique final moyen (2.850-2.550) on connaît d'autres structures de délimitation, et cette fois-ci dans le Luberon lui-même.

La première qui a été reconnue est celle des Lauzières à Lourmarin. Il s'agit d'un long mur à double parement et remplissage de pierres de 0,90 m à 2 m d'épaisseur. On se rapproche déjà un peu plus, ici, de ce que l'on pourra plus tard qualifier d'enceinte - mais plus tard, car là encore la structure ne semble rien protéger. Le mur qui a été reconnu sur quelque 70 mètres isole bien une partie (environ 2000 m²) du plateau sommital bordé comme à la Fare par des falaises, très hautes ici³. Mais à l'intérieur de l'espace isolé, on n'a rien retrouvé sinon quelques fragments de torchis. On a cependant évoqué la présence possible d'une ou deux cabanes⁴. Comme à Forcalquier les quelques vestiges que l'on pourrait éventuellement attribuer à un habitat sont à l'extérieur du mur. Ce sont notamment ici les soubassements en pierres de structures orthogonales, sans doute dotées d'une élévation en torchis, que l'on a déjà évoqués plus haut. Ils seraient antérieurs au mur puisqu'ils sont disposés en oblique par rapport à lui pour certains d'entre eux qui sont assez bien conservés. Le mur en tout cas paraît avoir été restauré, ce qui sous-tendrait un usage prolongé, ou une réutilisation. Il semble avoir été continu dans sa partie nord. Au sud il y a des manques, mais on ne sait pas bien s'ils sont d'origine ou s'ils sont dus au temps. La possibilité d'un enclos à bétail ne peut être complètement écartée, surtout pour des bovidés plus placides que les ovicapridés. Une autre hypothèse, qui n'exclut pas par ailleurs une fonction utilitaire - enclos à bétail notamment - serait de faire de ces vestiges (qui pouvaient être visibles de loin) les symboles de l'emprise

¹ A. Müller, La Ponchonière ds Recherches Archéologiques en Val de Durance, Travaux de sauvetage sur le chantier de l'autoroute A51 (Collectif), Direction des Antiquités PACA et ESCOTA, 1990, pp. 24-50, ici p. 38. A. Müller, L'apparition du Néolithique, ds Archéologie au pays de Forcalquier (Collectif), Les Alpes de Lumière, 103, 1990, pp. 19-29, ici p. 22.

² O. Lemerrier, J. Cauliez, R. Furestier, A. Müller, C. Bouville, C. Gilabert, C. Jorda, M. Khedhaier, N. Lazard, D. Loirat, M. Pellissier, N. Provenzano, P. Verdin, Le site Néolithique final de la Fare (Forcalquier, Alpes-de-Haute-Provence) résultats 1995-1999 et révision chronoculturelle, ici p. 5 (§ 2.1.2. Les autres structures) de la version en ligne :

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087369/document>

O. Lemerrier, C. Gilabert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, ds A. Beeching, I. Senepart, De la maison au village, L'habitat néolithique du sud de la France et du nord-ouest méditerranéen, Actes des journées de la Société Préhistorique Française de Marseille, 2006, Mémoires de la Société préhistorique française, Tome XLVIII, 2009, pp. 255-266, ici p. 7 (§ 2.3 Architecture des habitations) de la version en ligne :

http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

³ Sur les Lauzières, voir encore A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel, A. Müller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), pp. 166-169.

⁴ O. Lemerrier, C. Gilabert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, ds A. Beeching, I. Senepart, De la maison au village, L'habitat néolithique du sud de la France et du nord-ouest méditerranéen, Actes des journées de la Société Préhistorique Française de Marseille, 2006, Mémoires de la Société préhistorique française, Tome XLVIII, 2009, pp. 255-266, ici p. 7 (§ 2.3 Architecture des habitations) de la version en ligne :

http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

d'une communauté agricole sur un territoire, un peu comme certaines tours monumentales du deuxième âge du fer. On pourrait alors leur reconnaître un caractère ostentatoire.

La problématique semble *a priori* un peu différente à la Brémonde à Buoux¹. On y a découvert également un mur à double parement et remplissage de pierres, d'une douzaine de mètres de long, large de 1,50 m à 2 m. Au nord-ouest il semble avoir été complété par une structure en torchis, à moins que celle-ci s'appuyât sur lui. On a retrouvé du mobilier (céramique, lithique) et du torchis contre le mur, de part et d'autre de celui-ci : il se trouvait peut-être ainsi au milieu de l'habitat. Il n'y a toutefois aucune trace de cabane dans ses environs immédiats. Si l'on raisonne en termes de contemporanéité stricte rien n'indique donc clairement que les deux côtés du mur ont été occupés en même temps. Il reste que la présence de mobilier de part et d'autre de ce mur, même si l'on admet la possibilité d'un décalage chronologique entre l'occupation des deux côtés, ajoute à l'incertitude concernant la fonction de l'ouvrage - qui a pu en outre être désaffecté, ou changer d'affectation dans la durée du site... La fonction ostentatoire que l'on peut évoquer aux Lauzières (emprise d'une communauté agro-pastorale sur son terroir) semble ici absente, le mur n'étant pas visible de loin sinon depuis le Luberon.

Les mêmes questionnements se posent encore aux Fabrys où les restes d'un mur simple en pierre sèche ainsi que ceux de palissades et de torchis ont été retrouvés au milieu du site, en même temps qu'un système de tranchées (ou de petits fossés)². La construction domestique faisant principalement appel aux clayonnages et au torchis (parfois sur une semelle de pierres enterrée dans une tranchée), ces vestiges semblent s'apparenter à des structures de délimitation. Dans le cas du mur en pierre sèche, on a envisagé un enclos³. On pourrait étendre cette hypothèse aux restes de palissades et aux fossés. Ces témoins évoquent ceux que l'on a retrouvés en Campanie dans un niveau daté du Bronze ancien (1.800-1.700) scellé par une éruption du Vésuve (dite des ponces d'Avellino)⁴. Plus encore qu'à la Brémonde toutefois, l'étendue du site des Fabrys et les multiples époques qui y sont représentées (Néolithique moyen, Néolithique final, âge du bronze) invitent à considérer une succession d'occupations partielles de celui-ci - ce qui ne permet pas de replacer les structures retrouvées dans un contexte précis du fait des blancs qui les séparent. Peut-être une analyse chimique fine du substrat permettra-t-elle à l'avenir de déceler des différences d'une couche d'habitat à l'autre et d'affiner la stratigraphie relative.

Au final, si de nombreux éléments peuvent revendiquer ici ou là le statut de structure de délimitation, aucun ne semble pouvoir être qualifié d'enceinte. Les murs épais à double parement et remplissage de pierres qui évoquent avec le plus d'insistance les structures du Fontbuxien, du Chalcolithique ou de l'âge du fer, n'ont ici aucune fonction défensive avérée. L'habitat se trouve parfois à l'extérieur de l'espace isolé par ceux-ci (Miouvin à Istres, les Lauzières à Lourmarin), et même quand il est à l'intérieur (la Citadelle à Vauvenargues), il demeure de peu d'importance : une cabane seulement sur ce dernier site, une aussi à Miouvin,

¹ A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel, A. Müller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), pp. 180-183.

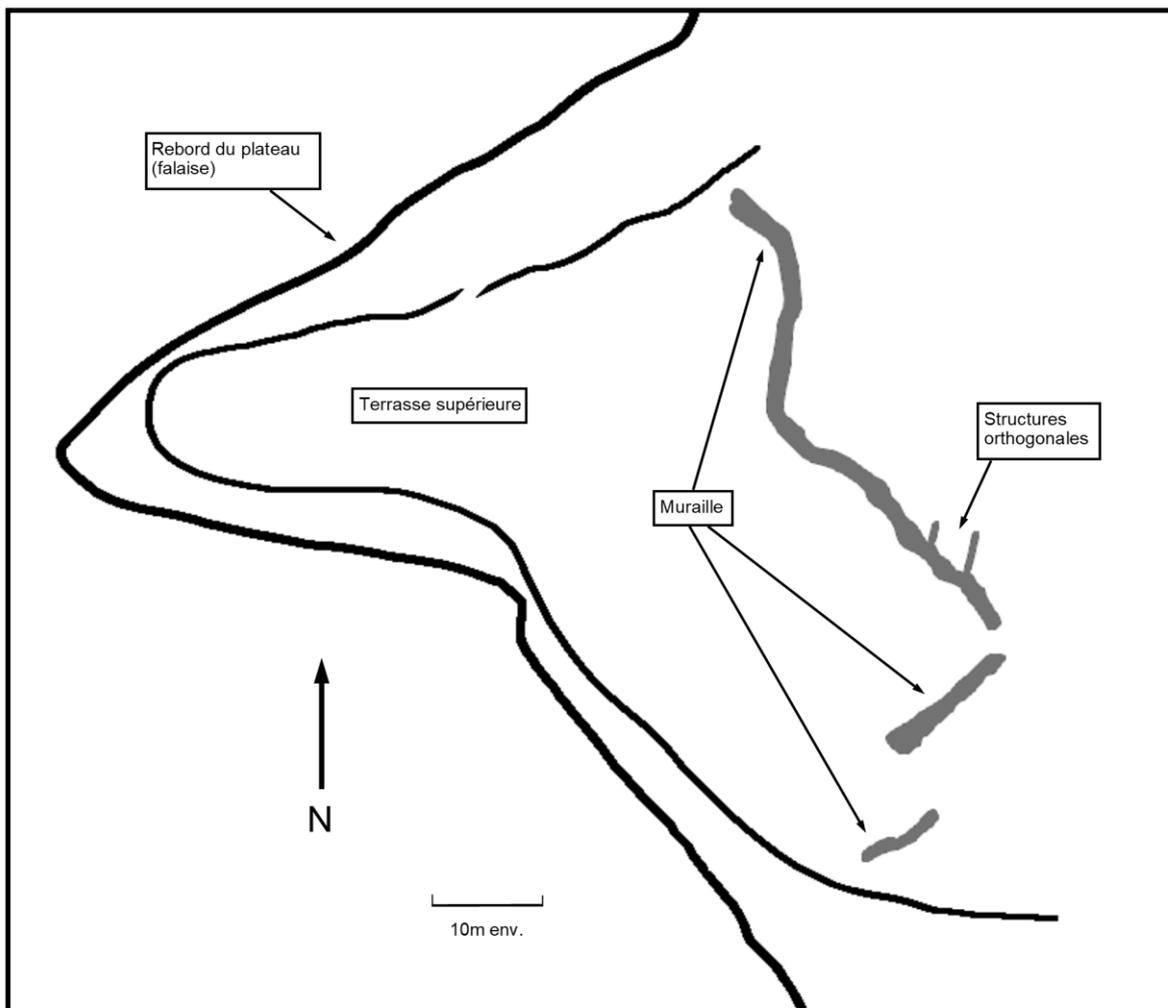
² P. Bretagne, A. D'Anna, Bonnieux, les Fabrys, ds M.-E. Bellet (dir.), Notices d'archéologie vaclusienne, 1, Vallée du Calavon, Avignon, Service départemental d'archéologie, 1990, p. 20.

G. Delaunay, La céramique couronnienne des Fabrys à Bonnieux (Vaucluse), Précisions sur la typologie du Couronnien dans sa zone d'extension septentrionale, Eléments de réflexion pour la compréhension des relations entre Couronnien et Rhône-Ouvèze et précisions chronologiques, ici 2.2. Présentation du site et historique des recherches et fig. 4.

En ligne : <http://trjca.mmsh.univ-aix.fr/adelaunay.htm>

³ P. Bretagne, A. D'Anna, Bonnieux, les Fabrys, ds M.-E. Bellet (dir.), Notices d'archéologie vaclusienne, 1, Vallée du Calavon, Avignon, Service départemental d'archéologie, 1990, pp. 20 et 21.

⁴ C. Albore Livadie, Sites et campagnes de l'âge du bronze sous les cendres du Vésuve, ds J. Guilaine (dir.), Villes, villages campagnes de l'âge du bronze, Séminaire du Collège de France, Pars, Errance, 2008, pp. 124-141.



PI. 42 : UN SITE DU NÉOLITHIQUE FINAL MOYEN : LES LAUZIÈRES À LOURMARIN.

Le site des Lauzières, découvert par R. Coutel en 1965, a révélé la première des structures de délimitation du Néolithique final.

Depuis, d'autres exemples ont été découverts ailleurs en Provence, à la Fare (à Forcalquier, pour la plus ancienne connue), à la Citadelle (à Vauvenargues) ou à Miouvin (à Istres) par exemple...

On a trouvé aux Lauzières un mur discontinu d'une soixantaine de mètres de long qui paraît s'être arrêté à quelques mètres du précipice d'un côté comme de l'autre. Il est construit selon la technique du double parement avec remplissage interne : deux murs (un à l'extérieur, un à l'intérieur) enserrant un remplissage de pierres. Son épaisseur varie de 1,10 m à 1,50 m environ.

A côté de ce mur, les fouilleurs ont décelé les restes de structures orthogonales délimitées par des pierres, qui lui seraient antérieures. A proximité, il y avait du torchis. On a donc interprété ces structures comme des fonds de cabanes ou de cases en torchis qui auraient eu une base en pierre.

Ces vestiges sont situés à l'extérieur du grand mur, ce qui tend à infirmer le caractère défensif de celui-ci, bien que l'on ait envisagé derrière lui la possibilité d'une ou deux zones d'habitation.

L'hypothèse d'un simple enclos à bétail (moutons, chèvres) ne paraît guère plus satisfaisante puisque le mur s'arrête avant le précipice et que celui-ci en outre ne semble pas avoir été protégé pour empêcher des animaux de s'en approcher.

Il reste donc la possibilité d'un mur érigé en haut d'une colline pour affirmer symboliquement les droits de la communauté sur le terroir alentour. Ces constructions préfigureraient alors certaines tours que l'on retrouvera au deuxième âge du fer, comme la tour Magne de Nîmes. Cela ne pose pas vraiment de problème si l'on songe à la richesse culturelle du Néolithique final.



quatre ou cinq à Lourmarin¹... Dans tous les cas il semble dérisoire par rapport au volume de pierres mis en œuvre pour la construction du mur : il devait donc s'agir d'ouvrages collectifs près desquels vivait un groupe d'individus sans doute beaucoup moins conséquent que celui qui l'avait érigé, sans que l'on puisse préciser si c'était à demeure ou seulement à l'occasion de certaines activités (liées par exemple aux pratiques agro-pastorales).

8.7.3. Au Néolithique final récent et au Chalcolithique ancien.

Il faudrait dans ce cas considérer que ces pratiques, ou tout au moins certaines coutumes qui leur étaient liées, se sont interrompues à partir du Néolithique final récent (2.550-2.350). Les murs à double parement et remplissage de pierre y sont en effet inconnus² de même qu'au Chalcolithique ancien (2.350-2.150/2.100). L'abandon de certaines activités coutumières pourrait alors relever des mêmes facteurs qui ont provoqué une baisse du peuplement et un recours plus important aux abris naturels - très probablement le changement climatique, matérialisé par une instabilité et une activité orageuse croissantes, dont les sédimentologues ont lu les traces dans les Préalpes du Sud³.

8.7.4. Au Chalcolithique récent.

Au Chalcolithique récent enfin de nouvelles structures de délimitation sont apparues. Mais elles avaient semble-t-il cette fois-ci une fonction défensive, au Camp de Laure au Rove comme sur le site du Baoux-Roux à Simiane-Collongue et peut-être sur celui du Clos Marie-Louise à Aix-en-Provence. Toutes pourtant ne recouraient pas au mur à double parement et remplissage de pierres : au Clos Marie-Louise c'est une simple levée de terre et de pierres qui barre l'éperon rocheux. Peut-être est-ce dû à la surface limitée du site (moins de 2000 m²)⁴. Mais c'est finalement parce qu'une partie du matériel recueilli date de notre Chalcolithique récent, et parce qu'il y a là une enceinte de l'âge du fer⁵, davantage que par rapport à ses

¹ O. Lemerrier, C. Gilibert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, ds A. Beeching, I. Senepart, De la maison au village, L'habitat néolithique du sud de la France et du nord-ouest méditerranéen, Actes des journées de la Société Préhistorique Française de Marseille, 2006, Mémoires de la Société préhistorique française, Tome XLVIII, 2009, pp. 255-266, ici p. 7 (§ 2.2 Organisation de l'habitat et § 2.3 Architecture des habitations) de la version en ligne :

http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

² Le site de la Fare a été réoccupé au Néolithique final récent (2.550-2.350 BC), J. Cauliez y a même défini l'un des styles qu'elle a mis en évidence, mais sans qu'il y ait alors trace d'une structure de délimitation.

³ C. Miramont, T. Rosique, O. Sivan, J.-L. Edouard, F. Magnin, B. Talon, Le cycle de sédimentation "postglaciaire principal" des bassins marneux subalpins : état des lieux ds Géosystèmes montagnards et méditerranéens. Un mélange offert à Maurice Jorda, Méditerranée, 102, 1-2, 2004, pp. 71-84, spécialement pp. 74 et 79.

En ligne : http://www.persee.fr/doc/medit_0025-8296_2004_num_102_1_3342

⁴ T. Lachenal, Le village évanescant, Formes de l'habitat à l'âge du Bronze en France méditerranéenne, ds *Archéopages*, 40, avril-juillet 2014, pp. 26-35, ici p. 27.

En ligne : <http://journals.openedition.org/archeopages/590>

A. Vignaud, (2002) – Aix-en-Provence, L'éperon du Clos Marie-Louise, l'âge du Bronze ancien,, ds Archéologie du TGV Méditerranée (Collectif), fiches de synthèse, Tome 2, La Protohistoire, Lattes, Association pour la recherche archéologique en Languedoc oriental (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 9), 2002, p. 573-576.

On pourrait rapprocher ce type de fortification de l'enceinte « constituée par une levée de terre » reconnue par G. Barruol en 1961 sur le site de Saint-Pierre à 1 km environ à l'est/sud-est du village de Lagarde d'Apt : G. Barruol, Oppida pré-romains et romains en Haute-Provence, ds Cahiers rhodaniens, 8, 1961, pp. 62-94, ici pp. 77-78.

⁵ O. Lemerrier, C. Gilibert, Approche chronoculturelle de l'habitat de la fin du Néolithique en Provence, ici pp. 5 (§ 2.1 Les enceintes) de la version en ligne :

http://www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_093319.pdf

caractères intrinsèques, que l'on reconnaît un aspect défensif à l'aménagement qui a été réalisé. C'est plus net au Camp de Laure. Un mur à double parement et remplissage interne long de plus de 140 m et large de 2 m à 2,50 m, encore conservé sur 1 m de haut, isole l'extrémité d'un petit plateau (1,50 ha environ) protégé sur ses trois autres côtés par des abrupts d'une trentaine de mètres¹. Ce premier mur est doublé vers l'extérieur par un second mur large d'un mètre environ. Deux bastions d'une dizaine de mètres de longueur encadrent l'accès principal et des amas de pierraille situés tous les 25 m environ, larges de 7 à 8 m, ont été interprétés comme les vestiges de tours semi-circulaires. Ici le terme d'enceinte n'est pas usurpé.

Ces exemples de fortifications, datés dans les deux derniers tiers du Chalcolithique récent (2.050-1.850)², demeurent rares et ils semblent limités à la basse Provence. C'est peut-être trompeur. En Provence médiane ou en haute Provence en effet, la réoccupation de presque tous les sites perchés au deuxième âge du fer a effacé ou recouvert toute trace d'aménagement antérieur³. Toutefois, même s'il semble un peu plus dense qu'au Chalcolithique ancien, le peuplement demeure assez faible à cette époque, bien en retrait par rapport au Néolithique final moyen. Plutôt que de conflits territoriaux nés de la friction de communautés à l'étroit dans leur terroir, ce pourrait donc être de razzias visant à s'emparer de ressources durement acquises que l'on a cherché à se protéger. Dans cette perspective, il est intéressant de noter que plus au nord, dans la vallée du Rhône, les aménagements du Serre à Roynac, s'ils incluaient des greniers sur poteaux, n'ont livré aucune trace de fortification.

8.8. LES RESSOURCES AU NÉOLITHIQUE FINAL : L'INFLUENCE DU CLIMAT, D'ABORD.

Il demeure malaisé d'évaluer quantitativement les ressources dont disposaient les populations du Néolithique final et du Chalcolithique.

Tout d'abord, il peut être utile de le réaffirmer, l'homme restait étroitement dépendant de l'environnement dans lequel il évoluait. Et pour beaucoup celui-ci dépendait des conditions

¹ J. Vital, Du Néolithique final au Bronze moyen dans le sud-est de la France, 2200-1450 av. J.-C., ds Cypsela, Girona, 15, 2004, pp. 11-38, ici p. 24.

En ligne : <http://www.raco.cat/index.php/Cypsela/article/viewFile/175731/228082>

O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Tome 1, Volume 1, p. 157.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_1_-_Volume_1_-_Texte_illustre.pdf

O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 2, Volume 1, fiche 103 pp. 369-381 (plan p. 372).

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_2_-_Catalogue_-_Volume_1.pdf

² J. Vital, Du Néolithique final au Bronze moyen dans le sud-est de la France, 2200-1450 av. J.-C., p. 15 (en fait 2150-1900 BC avec une concentration entre 2050 et 1800 BC).

Plus récemment T. Lachenal a proposé de réduire cette fourchette à 2.030-1.902 BC (calibré) : T. Lachenal, Chronologie de l'âge du Bronze en Provence, ds I. Sénépart, F. Léandri, J. Cauliez, T. Perrin, E. Thirault (dir.), Chronologie de la Préhistoire récente dans le Sud de la France, Acquis 1992-2012, Actualité de la recherche, Actes des 10e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Porticcio (18 au 20 octobre 2012), 2014, Toulouse, Archives d'Écologie Préhistorique, pp. 197-220, ici fig. 3 p. 204. En ligne :

https://www.academia.edu/9808768/Chronologie_de_l_%C3%A2ge_du_Bronze_en_Provence

³ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, p. 157 (le Camp de Laure apparaissant comme l'un des rares sites à ne pas avoir subi de remaniement à l'âge du fer). - J. Vital, Du Néolithique final au Bronze moyen dans le sud-est de la France, 2200-1450 av. J.-C., ds Cypsela, 15, 2004, p. 24.

climatiques. Avant d'examiner les témoignages, il nous faut donc encore une fois planter le décor.

8.8.1. Le cadre.

8.8.1.1. Néolithique récent.

A partir de 3.700/3.600, on sait que le climat a connu des perturbations, parfois assez graves. Entre les 36e et 33e siècles s'est fait jour une crise bien matérialisée en Franche-Comté¹ et dans le Midi - quoique sans doute ici et là avec des causes immédiates différentes à l'intérieur d'un même contexte climatique. Ceci parce que les conditions géographiques des deux régions sont très dissemblables et qu'il faut des phénomènes climatiques de très grande ampleur (l'Optimum climatique par exemple) pour arriver à lisser les différences. Les orages en particulier sont une constante et une spécificité du climat méditerranéen. Depuis le Préboréal ils sont souvent revenus dans ces pages. Et l'arc cotier méditerranéen nord-occidental y est particulièrement exposé. Des chaînes montagneuses l'enserrent des Pyrénées jusqu'aux Apennins, en passant par les Cévennes et les Alpes du Sud. Actuellement des masses d'air respectivement chaud et humide ou bien très froid viennent les heurter depuis le sud ou les contourner depuis le nord-est en empruntant les grands couloirs qui les séparent (Mistral de la vallée du Rhône par exemple). Cette combinaison de reliefs importants et de masses d'air très différenciées provoque la formation de dépressions récurrentes sur le golfe de Gênes (spécialement en hiver), parfois de formidables tempêtes en Méditerranée (spécialement en automne) et d'orages potentiellement très violents dans l'arrière pays (un peu à toutes les saisons). Il n'en allait peut-être pas ainsi entre les 36e et 33e siècles : les reliefs étaient là, bien sûr, mais on sait encore peu de choses sur la circulation atmosphérique de cette époque. Il est cependant probable que le "coup de froid" qui marque cette séquence l'a rapprochée des conditions des années 1980/1990. Quoi qu'il en soit, ces conditions ne concernent pas bien sûr la Franche-Comté, et c'est donc un hasard si la crise climatique des 36e et 33e siècles a eu *in fine* des conséquences comparables dans les deux régions, en termes d'économie et de démographie. Mais au moins ce hasard a-t-il ici le mérite de mettre la crise en évidence.

8.8.1.2. Néolithique final et Chalcolithique.

Par la suite, pendant le Néolithique final et le Chalcolithique, le climat du Midi méditerranéen a connu une alternance de séquences humides et fraîches (voire très fraîches) et de séquences plus sèches et plus chaudes. D'une manière générale, et en dépit des séquences humides, la sécheresse a peu à peu pris le dessus. Les retenues d'eaux calmes, aux bordures marécageuses, issues des pluies régulières du Néolithique moyen, ont reculé et quasiment disparu à terme. Les phénomènes orageux ont joué là un rôle important. Ils ont rogné par à-coups les verrous végétaux qui s'étaient formés pendant cet Optimum climatique, vidangeant peu à peu les retenues que ces barrages avaient créés. Seules ont subsisté dans les fonds de vallées les zones humides que l'on a connues jusqu'aux temps modernes : le Plan de Bonnioux dans lequel s'inscrit la station des Fabrys, le Plan de Gordes, le débouché de la Combe et les abords du village de Lourmarin, par exemple... A partir de 2.550, et jusque vers 1.950, du fait sans doute de leur fréquence et de leur intensité, les orages ont laissé des traces très nettes dans le

¹ P. Pétrequin, M. Magny et M. Bailly, Habitat lacustre, densité de population et climat, L'exemple du Jura français, ds P. Della Casa et M. Trachsel (dir.), *Wetland economies and societies*, Proceedings of the International Conference in Zurich, 10-13 March 2004, Schweizerisches Landesmuseum Zürich, Chronos, *Collectio Archaeologica* 3 (2005), 143-168, ici pp. 146, 156, 159 (36e-33e siècles), 160 et 164 (35e-33e siècles). Des lacunes de peuplement seraient toutefois sensibles dans la Petite Montagne dès 3800 (p. 159).

lit des cours d'eau des Préalpes du Sud¹. Ceci toutefois n'exclut aucunement auparavant - et ensuite aussi - la possibilité d'orages violents, simplement plus difficiles à déceler parce qu'ils étaient moins fréquents.

Au Néolithique final ancien (3.400-2.850) et moyen (2.850-2.550) en tout cas, ces épisodes ne semblent pas avoir gravement perturbé la vie des populations préhistoriques. Bien au contraire, elles ont foisonné, occupant peu à peu l'espace disponible. Mais l'assèchement progressif du climat a dû nécessiter des travaux un peu plus pénibles du fait notamment d'une rotation des sols plus rapide (moins d'humus). Ici ou là, on voit la taille des outils agricoles augmenter. La marque de l'homme s'est inscrite dans le paysage : on la lit aujourd'hui dans les pollens de cette époque. Mais cela ne signifie en aucun cas qu'il avait réussi à dominer son environnement. Simplement les contraintes que celui-ci lui imposait, les crises qu'il traversait, se situaient dans des limites qui permettaient à l'homme d'apporter une réponse aux problèmes qu'elles posaient. C'est cette réponse que l'on lit dans les pollens. Cela n'allait pas durer.

Au Néolithique final récent (2.550-2.350), et plus encore au Chalcolithique ancien (2.350-2.150), alors que les orages étaient plus fréquents dans les Préalpes du Sud, il semble en effet qu'il soit devenu beaucoup plus difficile à l'homme de faire face aux crises auxquelles il se trouvait confronté. L'habitat, d'abord moins étendu, paraît ensuite être également devenu moins dense.

Dans les Alpes du Sud, la fréquence des phénomènes orageux semble attestée jusque vers 1.950 avant notre ère. Pourtant pendant le Chalcolithique récent (2.150-1.850 BC) une reprise semble se manifester (dès les environs de 2.100 BC peut-être au Camp de Laure), de manière plus vigoureuse qu'au Néolithique final ancien au lendemain de la crise des 36e-33e siècles. Elle s'accompagne d'une augmentation du nombre des habitats de plein air, notamment illustrée par le site d'Irrisson à Goult vers 1.900 BC. Sur le plan climatique, ou plutôt météorologique, il y aurait sans doute des distinctions fines à effectuer entre basse Provence, Provence médiane et Alpes du Sud. Sur le plan humain, peut-être le poids des coutumes, dont on a noté l'importance dans l'inertie des modes de vie, a pu se révéler bien moindre au Chalcolithique récent (Barbelé) qu'au Néolithique final ancien, du fait d'un important renouvellement de population qui l'aurait inhibé au moins partiellement.

8.8.2. L'agriculture.

Une diminution aussi conséquente de la population ne recouvre pas seulement des accidents physiques ponctuels, liés à la violence climatique ou météorologique - personnes emportées par des crues, submergées par des glissements de terrain ou écrasées par l'effondrement des structures par exemple. Elle traduit aussi une pénurie de ressources induites par cette même violence : récoltes perdues, bétail dispersé ou noyé.

Pourtant, malgré ces obstacles majeurs, l'agriculture a continué d'occuper une place importante pour les populations du Néolithique final comme du Chalcolithique. A cela, il y a sans doute plusieurs raisons.

Les premières répondent probablement du poids de la coutume, déjà maintes fois souligné dans ces pages. Les hommes vivaient traditionnellement, depuis deux millénaires au moins, dans un système agro-pastoral qu'il ne leur était pas possible du jour au lendemain de remettre en question parce qu'il était trop ancré dans leurs mentalités et leurs façons de vivre. De nos jours, après deux millénaires de christianisme ou judéo-christianisme, il nous est tout aussi difficile - sinon franchement impossible - de faire abstraction de certaines façons de penser ou de nous comporter... Après plusieurs dizaines de siècles de pratique, l'agriculture était sans

¹ C. Miramont, T. Rosique, O. Sivan, J.-L. Edouard, F. Magnin, B. Talon, Le cycle de sédimentation "postglaciaire principal" des bassins marneux subalpins : état des lieux des Géosystèmes montagnards et méditerranéens. Un mélange offert à Maurice Jorda, Méditerranée, 102, 1-2, 2004, pp. 71-84, ici pp. 74 et 79.

doute trop profondément ancrée dans les modes de vie des populations méditerranéennes pour qu'elles pussent simplement envisager de se passer de ses ressources, même lorsque les conditions naturelles les en privaient assez régulièrement.

Les secondes raisons que l'on peut avancer sont d'une dimension probablement plus technique. Notre connaissance des ressources provient bien évidemment de sites qui ont été épargnés par les intempéries. Il ne faut pas en effet imaginer que celles-ci ont été constantes. Pour affecter durablement le peuplement, elles avaient très certainement une périodicité assez élevée, que nous essaierons de définir dans le chapitre suivant, mais elles n'étaient pas permanentes. Entre deux épisodes capables d'obérer sérieusement la vie des populations, il devait y avoir des périodes de retour "à la normale" laissant penser aux hommes qu'il pouvait s'agir d'un simple accident. Pour les survivants, la vie reprenait, beaucoup plus difficile au début, mais assez semblable à ce qu'elle était auparavant. Lorsque l'on fouille des sites correspondant à ces périodes comprises entre deux accidents météorologiques, il n'est donc pas surprenant d'y trouver les traces d'une belle pérennité des modes de vie. Quant aux témoins des accidents eux-mêmes, si l'on accorde à ceux-ci la violence nécessaire à la disparition progressive d'une bonne partie de la population, il ne faut pas songer à les chercher - à part, peut-être, en négatif, dans les implantations en grottes ou abris sous roche dont O. Lemerrier a souligné qu'elles étaient « *rarement interprétables en termes d'habitat* »¹. Comme on l'a vu plus haut, il faudrait donc assimiler la plupart de celles-ci à l'occupation temporaire de lieux où l'on pouvait chercher refuge.

Seules les données concernant des périodes de calme ayant subsisté, il n'est donc pas surprenant que les témoignages de l'agriculture restent conséquents, tant dans les restes végétaux que dans les matériels ou les structures retrouvés.

Pour les premiers, c'est le hasard qui préside à la conservation des grains, généralement la carbonisation accidentelle de ceux-ci lors du brûlage visant à les débarrasser des balles qui les enveloppent. Pour autant que l'on puisse en juger, les céréales cultivées au Néolithique final et au Chalcolithique demeuraient les blés et l'orge : amidonnier (*Triticum dicocum*) mais aussi des blés nus ancêtres du froment (blé tendre, *Triticum aestivum* ou *aestivo-compactum*) et du blé dur (*Triticum durum/turgidum*) qui côtoyaient le vieil engrain (*Triticum monococum*), ou encore orge à plusieurs rangs de grains nus (*Hordeum vulgare* var. *nudum*) ou vêtus (*Hordeum vulgare* var. *vulgare*). Des légumineuses telles que pois-chiches (*Cicer arietinum*) gesses-chiches ou jarosses (*Vicia faba* var. *equina*), féveroles (*Lathyrus cicera*) faisaient également l'objet de cultures mais se sont souvent moins bien conservées².

Parmi les seconds on peut relever divers types de documents. Commençons par celui qui paraît peut-être le plus exceptionnel. Sur le site de la Fare à Forcalquier, dans un niveau daté de la première occupation du site (32e-30e s. BC, donc) on a retrouvé près des cloisons en torchis situées en arrière de la structure de délimitation une lame en silex rubané dont le lustré témoignerait de l'usage très ancien d'une planche à dépiquer la paille. Cette interprétation a été

¹ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Tome 1, Volume 1, p. 155.

En ligne : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00087323/file/Tome_1_-_Volume_1_-_Texte_illustre.pdf

² Par exemple, récemment, quoique pour une région un peu différente : J. Ros, M.-P. Ruas, L. Bouby, C. Hallavant, N. Rovira, E. Roux, Un demi-siècle de carpologie, bilan des travaux dans les Pyrénées-Orientales (1969-2017), ds Archéo 66, n° 32, 2017, pp. 87-100, ici § 3 (Principaux résultats : agriculture) dans la version en ligne :

En ligne : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01777502/document>

Plus anciennement, pour la Provence du Néolithique moyen : J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, Mémoires de la Société Préhistorique Française, 11, Paris, Klincksieck, 1974, p. 95.

En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_065628.pdf

confirmée par l'étude du torchis¹. Celui-ci renferme souvent en effet des phytolithes, microfossiles de cellules végétales conservés par ses matières minérales qui en ont gardé l'empreinte. Encore appelée *tribulum* (ou *picaïre* en provençal) une planche à dépiquer est un traîneau de bois garni de petits éclats de silex². Afin de séparer les grains de la balle en hachant celle-ci, on montait dessus et on le faisait tirer en tournant par des animaux sur des gerbes de céréales séchées étendues sur une aire à battre, souvent empierrée plus tard avec des galets ronds. En général elle était installée en hauteur (comme à la Fare) pour bien prendre le vent. Les structures en faisceau de la Fare, pour lesquelles nous avons déjà envisagé plus haut l'hypothèse d'un couloir de triage pour les bovins, pourraient donc également correspondre à un entonnoir destiné à canaliser le vent tout en empêchant les grains de se perdre n'importe où. La largeur du couloir (3 à 5 m) n'aurait toutefois pas facilité les retournements. Cette interprétation en tout cas n'invaliderait pas le caractère communautaire de la structure - ni la valeur de symbole très fort (s'inscrivant peut-être dans un rite agro-pastoral) que le système de délimitation situé en avant lui conférerait. Mais ce n'est pas tout. Même s'ils n'appellent pas autant de commentaires, il y a bien d'autres témoins indirects d'activité agricole. Sur certains sites on a retrouvé des vases de stockage (les Lauzières à Lourmarin) ailleurs des fosses (les Martins à Roussillon, les Fabrys et les Safraniers à Bonnieux, la Brémonde à Buoux, la Fare à Forcalquier...) parfois interprétées comme des silos à grains. Pour peu que l'on puisse les fermer de manière convenable, en les lutant avec de l'argile par exemple, des expériences ont montré que la germination des grains placés près des parois des fosses-silos produit un dégagement de gaz carbonique qui enrayerait rapidement le processus et garantit une très bonne conservation des autres grains³. Les meules sont toujours bien représentées (et même très bien sur les sites des Lauzières ou de Gès à Bonnieux)⁴ de même que les haches. Aux Lauzières à Lourmarin on a pu identifier une aire de fabrication de ces dernières⁵. De nombreuses lames, issues souvent des ateliers de la vallée du Lergue, présentent le fameux "lustré des moissons" bien visible à l'œil nu (Les Lauzières, la Brémonde à Buoux). Comme on l'a vu, un examen microscopique permet cependant d'aller un peu plus loin et de révéler qu'elles ont pu servir aussi à couper des roseaux⁶, qui semblent avoir occupé une place importante pour certaines communautés.

8.8.3. La cueillette.

¹ O. Lemerrier, J. Cauliez, R. Furestier, A. Müller, C. Bouville, C. Gilabert, C. Jorda, M. Khedhaier, N. Lazard, D. Loirat, M. Pellissier, N. Provenzano, P. Verdin, Le site Néolithique final de la Fare (Forcalquier, Alpes-de-Haute-Provence) résultats 1995-1999 et révision chronoculturelle, ici p. 5 (§ 2.2.2. L'industrie lithique taillée) de la version en ligne :

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087369/document>

² Sur des *tribula* préhistoriques, on peut consulter P. Anderson, Premiers *Tribulums*, Premières Tractions Animales au Proche-Orient vers 8000-7500 BP ? ds P. Petrequin, R.-M. Arbogast, A.-M. Pétrequin, S. van Willigen, M. Bailly (dir.), De l'araire au chariot, Premières tractions animales en Europe occidentale du Néolithique à l'âge du Bronze moyen, Actes de la Table-ronde Internationale, Le Frasnois (Jura), 12-15 juin 2002, Paris, CNRS, 2006 (Premiers chariots, premiers araires, La diffusion de la traction animale en Europe pendant les IVe et IIIe millénaires avant notre ère), pp. 299-316.

En ligne :

https://www.academia.edu/4761224/Premiers_tribulums_premi%C3%A8res_tractions_animales_au_Proche-Orient_vers_8000-7500_BP_Patricia_C._Anderson?auto=download

³ J. Vaquer, Les fosses de Carsac et la conservation des grains à l'âge du fer : hypothèses et déductions, ds J. Guilaine, G. Rancoule, J. Vaquer, M. Passelac, J.-D. Vigne, Carsac, Une agglomération protohistorique en Languedoc, Toulouse, Centre d'anthropologie des sociétés rurales, 1986, pp. 257-260 et notamment p. 258.

⁴ Par exemple J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, pp. 252 et 254.

⁵ A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel, A. Müller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), pp. 174 et 180.

⁶ R. Furestier, Les industries lithiques campaniformes du sud-est de la France, Volume 1, p. 186.

Ceci nous amène à la cueillette. Au Néolithique final moyen, on peut penser que les espaces dévolus à cette activité ont dû se rétrécir ou s'éloigner de foyers d'habitats devenus plus nombreux. Cependant les sols défrichés pour les cultures, les sols abandonnés au pacage ou les bords des sentiers, ont pu se révéler favorables à la croissance de toute une série de plantes¹ dont certaines comestibles (pissenlit, ortie, plantain, pour ne citer que les plus connues) et parfois très généreuses - les ronces par exemple qui donnent des mûres.

Au-delà de ce premier cercle, certaines ressources alimentaires végétales n'étaient très difficiles à trouver. C'est le cas des glands dont on faisait alors grande consommation, aux Lauzières par exemple². Cela demandait certes quelque préparation. Pour en enlever l'amertume en neutralisant les tannins (qui peuvent en outre s'avérer toxiques) il fallait les faire tremper longuement ou les griller. Mais ils pouvaient alors nourrir hommes et bêtes, en les faisant cuire entiers pour les ramollir, ou encore en les réduisant en farine pour en faire des galettes ou des bouillies. Toutes les meules et molettes n'ont pas nécessairement servi à broyer des céréales...

D'autres ressources devaient a priori être recherchées plus loin. Il s'agit de la plupart des fruitiers sauvages, pommiers, merisiers, sorbiers, cornouillers ou encore noisetiers et noyers... Mais il n'est pas exclu que des populations connaissant la végéculture et l'agriculture aient eu l'idée planter ces fruitiers le long des sentiers menant aux zones de culture - là où ne passaient pas trop souvent les chèvres...

En outre, la cueillette ne concerne pas que les fruits mais aussi toutes les "herbes" et "racines" que l'on trouvera encore au menu des populations médiévales³. Malheureusement elles n'ont pas laissé de traces, non plus que les champignons dont les populations néolithiques ou chalcolithiques pouvaient se régaler. Enfin l'exemple des roseaux nous indique que certaines plantes pouvaient être cueillies pour leur intérêt alimentaire (partie inférieure des tiges et rhizomes, dans le cas des massettes à grandes feuilles) mais aussi pour servir à la réalisation d'objets divers, voire à la construction - nattes, paniers ou torchis dans le cas précis des roseaux.

La présence de fusaiöles, bien attestés tout au long du Néolithique final et du Chalcolithique⁴, suggère la récolte possible de végétaux susceptibles d'être tissés en plus du filage de la laine. Parmi les plantes textiles le lin (*Linum usitatissimum*) vient en première place, bien sûr. Il est attesté sous forme de textile depuis la seconde moitié du Ve millénaire BC en Suisse. Mais ce n'est pas tout. Dans les arbres, l'une des deux membranes séparant le bois de l'écorce, le liber (par lequel s'effectue le retour de la sève nourrie par la photosynthèse), s'y prête assez facilement. Dans la préhistoire, l'utilisation du liber des tilleuls (*Tilia sp.*), des chênes

¹ Il n'est pas exclu que l'abandon rapide des champs soit lié tout autant à la prolifération de ces plantes qu'à l'épuisement des sols - au demeurant les deux hypothèses ne s'excluent pas car certaines plantes adventices s'accommodent fort bien de sols pauvres : c'est l'espace ouvert qui leur permet de se développer.

² A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel, A. Müller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), p. 180.

³ La présence de graines carbonisées de mâche (*Valerianella sp.*) dans des niveaux mésolithiques de la Balma de l'Abeurador à Félines-Minervoises dans l'Hérault, mais aussi à la grotte de Fontbrégoua à Salernes dans le Var, est venue confirmer la présence de toutes les "herbes".

Voir sur ces découvertes J. Vaquer, M. Barbaza, Cueillette ou horticulture Mésolithique : la Balma de l'Abeurador, ds J. Guilaine, J. Courtin, J.-L. Roudil (dir.), Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale, Paris, CNRS, 1987, pp. 231-242, ici § 40 de la version en ligne.

En ligne : <http://books.openedition.org/editions-cnrs/1036>

Racines et champignons (voire encore lichens) n'ont pas eu la chance jusqu'à présent de laisser de traces, mais leur consommation ne fait pour autant pas de doute.

Sur la diversité des salades sauvages disponibles, on peut consulter C. Marco, J. Molina, J. Ubaud, Les salades sauvages, *L'ensalada Campanela*, Prades-le-Lez, Les Ecologistes de l'Euzière, 1984, 1994, 2008.

⁴ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, p. 106.

(*Quercus sp.*) et des saules (*Salix sp.*) a également été attestée dès la seconde moitié du Ve millénaire¹. En outre, sans que l'on en ait cette fois de traces au Néolithique, des témoignages historiques révèlent bien d'autres espèces végétales, parfois assez surprenantes, dont certaines parties ont pu être utilisées précocement pour faire des cordelettes, des nattes ou des tissus plus ou moins grossiers. C'est le cas du spartier (*Spartium junceum*, le genêt commun en Provence), mais aussi du roseau *Phragmites australis*, du genêt à balai (*Sarothamnus scoparius*), de la clématite (*Clematis vitalba*), de la vioerne (*Viburnum sp.*), du chèvrefeuille (*Lonicera sp.*) ou du houblon (*Humulus lupulus*). Même les aiguilles de pin sylvestre (*Pinus sylvestris*), après trempage ou rouissage, fournissaient une matière textile filamenteuse appelée "laine des forêts" au XIXe siècle. Et parmi les comestibles ou les médicinales - sans doute à ce titre connues depuis très longtemps, car l'usage des plantes médicinales ne suscite plus de doutes² - on a pu utiliser l'ortie (*Urtica dioica*), la ronce (*Rubus fruticosus*) ou la guimauve (*Althaea officinalis*)³...

8.8.4. La chasse.

Comme auparavant, les ressources carnées des populations du Néolithique final et du Chalcolithique faisaient appel à l'élevage et à la chasse.

Il est toujours difficile d'estimer l'importance de cette dernière du fait de la difficulté à distinguer les restes des porcs de ceux des sangliers - et d'autant plus que des porcs ont pu redevenir sauvages ou encore des sangliers se croiser avec des truies laissées en semi-liberté... Ce problème est aggravé par l'importance des suidés (cochons et/ou sangliers) dans les échantillonnages de faune. Déjà bien présents dans la première occupation de la Fare à Forcalquier au Néolithique final ancien (devant les bovidés, mais derrière les ovicapridés en nombre d'individus)⁴, beaucoup moins nombreux au Néolithique final moyen (mais bien représentés aux Martins à Roussillon), leur proportion semble augmenter de nouveau au Chalcolithique tant dans la Grotte Murée à Montpezat (Alpes-de-Haute Provence) que dans l'abri Pendimoun à Castellar (Alpes-Maritimes) où ils sont même prédominants⁵. C'est également le cas au Chalcolithique récent à Irrisson à Goult, où les bovidés sont curieusement absents⁶.

L'évolution de la représentation des suidés semble donc pouvoir être corrélée avec l'évolution du climat. On est en effet tenté de mettre l'augmentation des suidés en relation avec la crise qui a clairsemé les populations. Les espaces naturels auraient progressé, l'élevage aurait reculé

¹ F. Médard, L'acquisition des matières textiles d'origine végétale en préhistoire, L'apport des données expérimentales et ethnographiques, ds L'Archéologie, 114, 2008 (Archéologie des textiles et teintures végétales), p. 23-28, ici § 3 et 4 (Les vestiges archéologiques) de la version en ligne : <https://journals.openedition.org/nda/602>

² L. Bouby, L'économie agricole de l'âge du bronze en France méridionale, apports récents de la carpologie, ds D. Garcia (dir.) L'âge du bronze en Méditerranée. Recherches récentes, Paris, Errance, 2011, pp. 101-114, ici p. 105.

³ F. Médard, L'acquisition des matières textiles d'origine végétale en préhistoire, L'apport des données expérimentales et ethnographiques, § 5 (Les vestiges archéologiques) de la version en ligne : <https://journals.openedition.org/nda/602>

⁴ O. Lemerrier, J. Cauliez, R. Furestier, A. Müller, C. Bouville, C. Gilabert, C. Jorda, M. Khedhaier, N. Lazard, D. Loirat, M. Pellissier, N. Provenzano, P. Verdin, Le site Néolithique final de la Fare (Forcalquier, Alpes-de-Haute-Provence) résultats 1995-1999 et révision chronoculturelle, ici p. 10 (§ 3.2.7. Les restes archéozoologiques) de la version en ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087369/document>

⁵ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, p. 171.

⁶ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Tome 1, Volume 1, p. 164.

- une partie du cheptel étant parfois décimé, comme peut-être à Irrisson - et corollairement la chasse aurait augmenté en conséquence...

En tout cas les suidés (domestiques et sauvages) qui ne comptaient que pour 5 % environ de la faune sur les sites du Néolithique final¹ - en majorité du Néolithique final moyen - représentaient au moins 20% du total des animaux retrouvés à la Grotte Murée² pendant un Chalcolithique encore assez mal défini mais proche de l'âge du bronze. Ils constituaient sans doute sur ce site la deuxième ressource en viande après les bovidés (10 % environ au Néolithique final moyen)³. Les ovicapridés, moutons et chèvres, sont toujours les mieux représentés en nombre d'individus (en nombre d'individus de 50 à 70% dans les différents niveaux de la Grotte Murée à Montpezat, 60 % minimum au Néolithique final moyen)⁴ mais ils fournissent évidemment moins de viande⁵ parce qu'ils sont plus petits.

Globalement, si l'on compte les suidés sauvages *a minima*, la chasse représente 4 à 5 % du total par individus des animaux qui ont été consommés au Néolithique final et au Chalcolithique⁶. Mais il y a des indices plaidant pour une part plus importante (et intégrant donc une partie des suidés). En Languedoc sur certains sites (plus lisibles parce qu'il y a moins de suidés) elle peut en effet monter à 20 %⁷ dans un Chalcolithique là encore mal défini.

Au Néolithique final comme au Chalcolithique, aux côtés des suidés sauvages (ou semi-sauvages) on chassait le cerf, le chevreuil, le castor, le blaireau, le lapin, le lièvre, plus rarement le loup ou le renard⁸ (que l'on a cependant retrouvé à la Baume Croupatière à Bonnieux et aux Lauzières à Lourmarin)⁹. L'ours apparaît épisodiquement (la Clairière à La Roque-sur-Pernes ou la Fare à Forcalquier dans la première occupation du site au Néolithique final ancien, la Balance à Avignon au Néolithique final récent)¹⁰. Le cheval se retrouve

¹ E. Blaise, L'élevage au Néolithique final dans le sud-est de la France, éléments de réflexion sur la gestion des troupeaux, ds *Anthropozoologica* (Publications Scientifiques du Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris) 40, 1, 2005, pp. 191-216, ici p. 196.

En ligne : sciencepress.mnhn.fr/sites/default/files/articles/pdf/az2005v40n1a8.pdf

² J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, Mémoires de la Société Préhistorique Française, 11, Paris, Klincksieck, 1974, p. 208

³ J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, p. 92. - E. Blaise, L'élevage au Néolithique final dans le sud-est de la France, éléments de réflexion sur la gestion des troupeaux, p. 196.

Un bovidé fournit trois fois plus de viande qu'un suidé : M. Py, Culture, économie et société protohistoriques dans la région nîmoise, Rome, Ecole française de Rome, 131, 1990, Volume 1, n. 37 p. 419.

⁴ J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, p. 92. - E. Blaise, L'élevage au Néolithique final dans le sud-est de la France, éléments de réflexion sur la gestion des troupeaux, p. 196.

⁵ En gros, quatre fois moins qu'un suidé et douze fois moins qu'un bovidé.

⁶ J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, p. 208.

⁷ J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, p. 208.

En ligne : www.prehistoire.org/offres/file_inline_src/515/515_pj_141216_065628.pdf

⁸ Pour la Clairière : G. Sauzade, A. Carry, A. Chambert, Un nouveau faciès du Néolithique final provençal : le groupe du Fraischamp, L'habitat de La Clairière à La Roque-sur-Pernes (Vaucluse), ds *Gallia préhistoire*, 32, 1990, pp. 151-178, ici p. 172.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1990_num_32_1_2279

Pour la Fare : O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Tome 1, Volume 1, p. 34.

Pour la Balance : E. Crégut-Bonnoure, 18 000 ans d'évolution de la faune mammalienne en Vaucluse, ds J. E. Brochier, A. Guilcher, M. Pagni, Archéologies de Provence et d'ailleurs, Supplément au Bulletin Archéologique de Provence (B.A.P.), n° 5, Aix-en-Provence, Association Provence Archéologie, pp. 45-60, ici p. 55.

⁹ A. d'Anna, J. Courtin, R. Coutel, A. Müller, Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse), p. 178.

¹⁰ O. Lemerrier, J. Cauliez, R. Furestier, A. Müller, C. Bouville, C. Gilabert, C. Jorda, M. Khedhaier, N. Lazard, D. Loirat, M. Pellissier, N. Provenzano, P. Verdin, Le site Néolithique final de la Fare (Forcalquier, Alpes-de-Haute-Provence) résultats 1995-1999 et révision chronoculturelle, ici p. 10 (§ 3.2.7. Les restes archéozoologiques) de la version en ligne :

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087369/document>

également à la Balance à Avignon ainsi que dans le Gard et à la baume Croupatière à Bonnieux¹, mais sans que l'on puisse définir s'il s'agissait d'animaux sauvages ou domestiqués².

8.8.5. L'élevage.

En nombre d'individus, comme on vient de le voir, l'élevage faisait la part belle aux ovicapridés - chèvres et moutons, eux aussi difficiles à différencier, mais au moins toujours domestiques, qui représentaient 60 % au moins au Néolithique final, essentiellement moyen³. Ils étaient suivis par les bovidés avec 10 % environ pendant ce même Néolithique final moyen⁴. Même si l'on ignore leur proportion, on peut être certain qu'il y avait toujours des suidés domestiques, leur caractère omnivore permettant de les nourrir de restes. Parfois également consommé, mais de manière accessoire, le chien était partout présent.

Parmi les pratiques liées à l'élevage, il faut souligner que toute transhumance préhistorique demeure exclue - tout au moins sur de longues distances comme on l'entendra à l'époque romaine et plus tard au Moyen Age⁵. Mais la présence de stations de plaine, et d'autres assez haut dans la montagne, même si toutes n'étaient certainement pas strictement contemporaines, permet d'envisager des mouvements de troupeaux à l'intérieur d'un même massif. Cela n'a rien d'étonnant, ni de vraiment précoce : on a trouvé les traces de mouvements semblables dès le Cardial dans les Corbières occidentales, à l'abri Jean Cros près de Labastide-en-Val qu'un petit groupe fréquentait à la belle saison tandis qu'il gardait le troupeau de la tribu sur les hauteurs environnantes⁶.

Outre la viande, ovicapridés et bovidés fournissent encore du lait - et pour les premiers, de la laine. On a vu cependant que les faisselles en céramique ont disparu au Chalcolithique, peut-être (mais sans certitude) remplacées par des exemplaires réalisés en bois ou en vannerie serrée⁷. La présence de nombreuses fusaiöles indique encore que la laine a été exploitée, malgré la concurrence des ressources végétales énoncées plus haut et celle des peaux traitées et des fourrures - notamment celles des carnivores (loups et renards) ou, beaucoup plus accessoirement, des ours.

8.9. SÉPULTURES, MÉGALITHES, STÈLES ANTHROPOMORPHES ET PEINTURES RUPESTRES.

Au Néolithique moyen, la sépulture individuelle, généralement sur le lieu même de l'habitat, était la règle. Cela n'excluait pas parfois la réutilisation de certaines fosses (comme le puits de

¹ O. Lemerrier, *Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère*, Tome 1, Volume 1, p. 34 et pp. 165-166.

² J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence*, p. 208 notamment n. 133.

³ E. Blaise, *L'élevage au Néolithique final dans le sud-est de la France, éléments de réflexion sur la gestion des troupeaux*, p. 196.

⁴ E. Blaise, *L'élevage au Néolithique final dans le sud-est de la France, éléments de réflexion sur la gestion des troupeaux*, p. 196.

⁵ Voir par exemple à ce titre J. Courtin, *Les animaux domestiques du Néolithique provençal, ds L'élevage en Méditerranée occidentale*, Colloque international de l'Institut de Recherches Méditerranéennes, Sénanque, mai 1976, Paris, C.N.R.S., 1977, pp. 67-76, ici p. 76.

Pour la transhumance antique, voir O. Badan, J.-P. Brun, G. Congès, *Bergeries antiques de la Crau*, *ds Archéologia*, n° 309, février 1995, pp. 52- 59 et spécialement p. 59.

⁶ J. Guilaine, *La France d'avant la France*, Paris, Hachette, 1980, p. 37.

⁷ En ce sens pour l'Antiquité voir A. Ferdière, *Le fromage en Gaule*, Paris, Gallia CNRS éditions, Collection Biblis, 2022, notamment pp. 119, 120, 124, 125, 126, 132, 133, 134, 141, 144, 156, 165, 167, 185...

Ces faisselles en matière végétale semblent cependant absentes de Campanie au Bronze ancien (où l'on ne connaît pas plus de faisselles en céramique) ce qui introduit un doute sur leur présence en Provence.

Coustellet à Cabrières d'Avignon)¹, mais celles-ci ne recueillaient pas plus de deux à trois inhumations, exceptionnellement cinq dans un cas interprété comme un dépôt familial sur l'habitat du Néolithique moyen des Clavelles à Lurs².

8.9.1. Du Néolithique récent au Chalcolithique récent, l'ensevelissement groupé.

A partir du Néolithique récent, un profond changement s'opère. On voit apparaître des nécropoles qui sont des regroupements de tombes individuelles. Dans cette catégorie on peut citer les exemples de Château Blanc à Ventabren, et de la Bastidonne à Trets³. Très rapidement alors, en l'espace d'un siècle peut-être, on passe à la sépulture collective que l'on peut définir comme une structure sépulcrale close (à la différence de la nécropole) permettant des accès répétés. C'est le cas du dolmen de l'Ubac à Goult, qui a sans doute été érigé entre 3.300 et 2.900 avant notre ère⁴. C'est aussi, un peu plus tard sans doute, celui de l'abri de Sanguinouse à La Roque-sur-Pernes⁵ ou de la grotte des Dentales⁶.

Cela ne signifie pas forcément qu'il n'y a plus de sépultures individuelles. Mais on les trouve sur des habitats occupés sur de longues périodes où il est souvent difficile de préciser le contexte. Celui-ci relève toutefois plus clairement du Néolithique final aux Fabrys à Bonnieux ou à la Brémonte à Buoux⁷. Dans tous les cas, ces exemples semblent demeurer marginaux, et quasi-accidentels.

8.9.1.1. Les grottes sépulcrales.

¹ S. Gagnière, L. Vareilles, Puits funéraire néolithique de Coustelet à Cabrières d'Avignon (Vaucluse), Cahiers d'Histoire et d'Archéologie, Nîmes, 1, 1931, p. 113-117.

En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566004k/f7.image>

G. Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, Évolution des rites funéraires liés à l'inhumation individuelle ou collective et distribution chronologique des sépultures, ds Préhistoires méditerranéennes, 2, 2011, Varia, pp. 1-33, ici p. 4.

En ligne : <http://pm.revues.org/581>

² A. Müller, Lurs, Les Clavelles, Habitat et sépultures chasséens, ds Notes d'information et de liaison, 5, 1988, Marseille, Direction des Antiquités de la région PACA, pp. 27-28.

En ligne : <https://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/Notes-d-information-et-de-liaison/Notes-d-information-et-de-liaison-1988>

³ G. Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, ds Préhistoires méditerranéennes, 2, 2011, Varia, pp. 1-33, ici p. 15.

⁴ 3.286-2.904 BC calibré pour les premières inhumations du dolmen selon B. Bizot et G. Sauzade, Éléments sur l'utilisation de l'espace dans la chambre funéraire du dolmen de l'Ubac à Goult (Vaucluse, France), ds Préhistoires Méditerranéennes, 2014 (Colloque Fonctions, utilisations et représentations de l'espace dans les sépultures monumentales du Néolithique européen), p. 6.

En ligne : <https://journals.openedition.org/pm/840>

⁵ G. Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, pp. 3, 7.

⁶ S. Gagnière, La grotte des Dentales dans les Gorges du Régalon, ds Rhodania, IX, 1927, pp. 187-194. - J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, pp. 187 et 256.

⁷ Pour les Fabrys : P. Bretagne, A. D'Anna, Bonnieux, les Fabrys, ds M.-E. Bellet (dir.), Notices d'archéologie vaclusienne, 1, Vallée du Calavon, Avignon, Service départemental d'archéologie, 1990, p. 20. - G. Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, p. 6.

Pour la Brémonte : J. Courtin, A. D'Anna, A. Müller, Buoux - a) La Brémonte, ds J. Courtin, informations archéologiques, circonscription de Provence-Alpes-Côte d'Azur, Gallia préhistoire, 29, 2, 1986. pp. 473-495, ici pp. 491-492 et spécialement p. 492.

https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1986_num_29_2_2387

G. Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, p. 6.

Le gros des inhumations se faisait donc dans des sépultures collectives en grottes. Utilisées pendant des siècles, de manière plus ou moins régulière, il était nécessaire d'y opérer des remaniements qui ont souvent éparpillé ou mêlé les matériels qui avaient été déposés avec les corps. Ce n'est donc pas simple de les dater, d'autant que certaines ont pu, entre deux utilisations funéraires, accueillir un habitat. Ce pourrait être le cas de la Baume Croupatière à Bonnieux. Fréquentée au Cardial, elle a sans doute été utilisée comme tombe collective dès le Néolithique récent, et encore au Néolithique final ancien (Fraischamp). Mais au Néolithique final moyen, ou peut-être récent, elle a livré, à côté d'une importante couche sépulcrale (ossements), des vases correspondant davantage à ceux que l'on trouve dans les habitats¹. On retrouve un peu le même problème dans le Chaos des Roches à Buoux, entre le Fort et la Tuilière. Une trentaine de cavités y ont été reconnues (il y en a peut-être une centaine) qui ont été utilisées comme habitats et parfois sépultures². Il s'y mêle du matériel du Néolithique, du Chalcolithique et de l'âge du bronze. Ce dernier étant le plus nombreux, c'est à cette époque que l'on a attribué l'occupation principale et les sépultures. On a cependant trouvé là jadis des sépultures multiples sinon vraiment collectives (des crânes posés sur une saillie rocheuse dans l'une au moins d'entre elles)³. La mode des sépultures collectives prend fin vers 1.900-1.800 BC⁴. On retourne aux tombes individuelles, et c'est même un argument pour prolonger le Chalcolithique jusque vers 1.850. Il n'est donc pas exclu, aux Roches, que les hommes de l'âge du bronze aient rangé sur une saillie rocheuse des crânes trouvés dans la grotte lorsqu'ils l'ont réoccupée. Pour autant, les remaniements ne sont pas une fatalité. Dans la Grotte Basse à Cheval-Blanc (Vidauque), la fréquentation du Bronze final IIIb n'a pas dérangé la nécropole du Néolithique final qui a livré les restes d'une quinzaine d'individus⁵. Parmi les autres sépultures collectives du Néolithique final ou du Chalcolithique on peut citer la grotte du Mas ou du Jas de Juvert à Robion (attribuée par G. Sauzade à un Néolithique final II correspondant par déduction à notre Néolithique final récent et notre Chalcolithique ancien)⁶, l'abri Trabari à

¹ G. Sauzade, La grotte Saint-Gervais ou Baume Coupatière, berceau de la Société préhistorique française, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites*, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, pp. 230-233, ici pp. 231 et 232.
O. Lemerrier en 2004 : O. Lemerrier, E. Blaise, J. Cauliez, R. Furestier, C Gilabert, N. Lazard, L. Pinet, N. Provenzano, *La fin des temps néolithiques, Du Néolithique à l'âge du bronze, entre pierre et métal* (O. Lemerrier), ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique, Le territoire, les hommes, les cultures et les sites*, Avignon, Éditions Barthélémy, 2004, ici p. 236.
En ligne (avec une autre pagination, p. 18) : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087315/file/La_fin_des_temps_neolithiques_en_Vaucluse_-_2004.pdf

² J. Vital, *Le Bronze ancien, les sites du vallon de l'Aigubrun, Les gisements du Chaos*, ds J. Buisson-Catil et J. Vital (dir.), *Âges du bronze en Vaucluse, Notices d'archéologie vauclusienne*, 5, Avignon, Barthélémy, 2002, p. 85.

³ J. Barraol, *Contribution à une histoire de Buoux*, ds *Les cahiers de Luberon Nature*, n°3, mars/septembre 1975, p. 138.

⁴ G. Sauzade l'a placée « *après 2000 ans av. J.-C., sans doute autour de 1800 ans av. J.-C.* » G. Sauzade, *Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, Évolution des rites funéraires liés à l'inhumation individuelle ou collective et distribution chronologique des sépultures*, p. 15.

⁵ J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence, Mémoires de la Société Préhistorique Française*, 11, Paris, Klincksieck, 1974, p. 256. - Voir J. Buisson-Catil, J. Vital, *Les gisements du vallon de Vidauque (Cheval-Blanc)*, ds J. Buisson-Catil, J. Vital (dir.), *Âges du Bronze en Vaucluse*, pp. 234-241, ici p. 237.

⁶ G. Sauzade, *Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, Évolution des rites funéraires liés à l'inhumation individuelle ou collective et distribution chronologique des sépultures*, ds *Préhistoires méditerranéennes*, 2, 2011, Varia, pp. 1-33, ici p. 15.
En ligne : <http://pm.revues.org/581>

La grotte est située à l'est du village de Robion, dans le versant nord de la chaîne du Luberon : J. Courtin, *Le Néolithique de la Provence, Mémoires de la Société Préhistorique Française*, 11, Paris, Klincksieck, 1974, p. 257.

Goult daté d'un Chalcolithique indéterminé¹, l'abri de Roquefure à Bonnieux (encore moins bien défini entre Néolithique final et Chalcolithique)², l'abri n° 1 de Saint-Mitre (Chalcolithique) et la grotte de Carluc tous deux à Reillanne³, l'abri des Vachons à Lauris (s'il ne s'agissait pas, comme l'avait supposé le Dr Jacquème, des restes d'un effondrement accidentel)⁴ ou la grotte de la Lave (ou de Vauloubeau) à Saint-Saturnin-lès-Apt⁵. Cette dernière qui contenait une soixantaine d'individus et qui a été datée du Néolithique final récent, possède une particularité que l'on retrouve dans les grands hypogées du Comtat, à Roaix, à Grillon, ou à Sarriens : certains des corps avaient été percés de flèches⁶. A Roaix il s'agirait d'une couche à peu près unique, recouvrant plusieurs dizaines d'individus⁷. Elle a été scellée par un feu (probablement destiné à la crémation collective des corps). Allumé dans la grotte, il a fait s'effondrer une partie du plafond de celle-ci. A Sarriens (près de 300 individus en fin de compte)⁸ ce seraient des apports successifs, assez espacés dans le temps pour avoir permis de ranger certains ossements. Dans la grotte de la Lave, il y a eu moins de victimes, et certaines de celles-ci avaient en outre déjà survécu à d'autres batailles : leurs blessures osseuses avaient eu le temps de cicatriser. Comme on l'a vu plus haut, cela témoigne clairement du développement de conflits entre communautés à la fin du Néolithique. S'agissait-il de guerres ? La question a été posée, et le terme contesté - parce que les victimes appartenaient un peu à toutes les catégories d'âge, et aux deux sexes, au lieu de n'être que de jeunes hommes⁹. Pourtant la guerre de la préhistoire, c'est évident, ignorait la Convention de Genève. Celles du Moyen Age aussi : "Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens"¹⁰ - ceci quand on se souciait de Dieu... De nos jours encore, malgré cette quatrième Convention de

¹ M.-E. Bellet (dir.), Notices d'archéologie vaclusienne, 1, Vallée du Calavon, Avignon, Service départemental d'archéologie, 1990, n° 96 p. 67.

² M.-E. Bellet (dir.), Notices d'archéologie vaclusienne, 1, Vallée du Calavon, n° 46 p. 66.

³ J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, p. 218. - A. Müller, L'abri Saint-Mitre (Reillanne), ds ds Archéologie au pays de Forcalquier (Collectif), Les Alpes de Lumière, 103, 1990, pp. 25-26 (80 individus). - A. Müller, La grotte de Carluc (Reillanne), ds Archéologie au pays de Forcalquier (Collectif), Les Alpes de Lumière, 103, 1990, pp. 29-30 (rive gauche du ravin de Carluc, plus d'une soixantaine d'inhumations partielles, essentiellement crânes et os longs).

⁴ C. Jacquème, Histoire de Cadenet, depuis les temps géologiques jusqu'à la Révolution de 1789, Marseille, Laffitte Reprints, 1979, pp. 35-36.

⁵ J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, pp. 257-258. - Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, Évolution des rites funéraires liés à l'inhumation individuelle ou collective et distribution chronologique des sépultures, ds Préhistoires méditerranéennes, 2, 2011, Varia, pp. 1-33, ici pp. 8, 16.

En ligne : <http://pm.revues.org/581>

La grotte se trouve à l'ouest du village dans le bas de la combe de Font Jouvale.

⁶ W. Devriendt, Les hypogées vaclusiens, : vers une meilleure connaissance des populations du Néolithique final, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 245-247, ici p. 247.

⁷ Plus de 250 corps en tout à Roaix, près de 200 à Grillon, et une centaine déjà identifiés aux Boileau en 1987 : E. Mahieu, L'hypogée des Boileau (Vaucluse), Vers une meilleure connaissance des rites funéraires du Néolithique provençal, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 84, 1, 1987. pp. 5-7, ici p. 6. https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1987_num_84_1_9804

Une centaine de corps seulement aux Crottes pour J. Briard, Les mégalithes, ésotérisme et réalité, Paris, Gisserot, 1997, p. 33.

Sur cette couche de guerre, voir J. Courtin, Le Néolithique de la Provence, p. 181. - C. Bouville, L'hypogée chalcolithique de Roaix, Apport à l'étude de la démographie en Provence, ds Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, XIIIe Série, Tome 7, fascicule 2, 1980. pp. 85-89.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bmsap_0037-8984_1980_num_7_2_3780

⁸ 297 individus recensés en 2004 : W. Devriendt, Les hypogées vaclusiens, : vers une meilleure connaissance des populations du Néolithique final, ds Vaucluse préhistorique, p. 246.

⁹ W. Devriendt, Les hypogées vaclusiens, : vers une meilleure connaissance des populations du Néolithique final, ds Vaucluse préhistorique, (Collectif) Avignon, Barthélémy, 2004, p. 245-247, ici p. 246.

¹⁰ Arnaud Amaury (ou Amalric), abbé de Citeaux, lors de la prise de Béziers en 1209...

Genève (de 1949), des populations civiles sont fréquemment massacrées lors des conflits. Pas seulement par des groupuscules armés échappant à toute règle. Mais aussi par les soldats d'Etats policés. Un site qui fait le recensement des massacres à travers l'Histoire en donne une liste - et encore il en manque, notamment ceux de l'armée française en Algérie, à Oudjehane en mai 1956 par exemple¹. On a même inventé (pendant la guerre du Viêt Nam...) le terme ignoblement pudique de "dommages collatéraux" pour évoquer ces massacres sans que leur cortège d'horreurs trouble trop les consciences - en suggérant qu'ils étaient en quelque sorte, à chaque fois, le fruit de quelque malheureux hasard plus ou moins inévitable. Au terme du Néolithique final moyen en tout cas, ou au début du Néolithique final récent, on a vu que si l'on peut contester le terme de guerre, c'est uniquement peut-être au profit de celui de razzia. Et cela ne change rien aux massacres - dont le goût latent, sans que bien sûr cela les excuse ni les absolve, fait peut-être partie de la nature profonde de l'*homo sapiens sapiens*, malgré toutes ses professions de foi. Comme l'a fort justement fait remarquer N. Huston, « *la barbarie n'a rien d'inhumain. Ne s'y livrent ni les animaux ni, pour autant l'on sache, les extra-terrestres* »². Peut-être cela va-t-il de pair avec la fascination qu'exercent les tyrans mégalomanes (et parfaitement insensibles au nombre de leurs victimes) de Louis XIV et Napoléon I^{er} à Mao Zedong en passant par Staline ou Hitler, pour n'en citer que quelques-uns, mais de tous bords - et sans oublier en leur temps Pol Pot, Mussolini, Franco ou Pinochet... Il faudrait demander aux neuro-biologistes³...

8.9.1.2. Les mégalithes.

A côté des grottes, le Luberon du Néolithique final a connu un autre type de sépultures collectives. Nous l'avons déjà entrevu plus haut. Ce sont les mégalithes. En fait menhirs et dolmens à grandes tables sont apparus en Europe un peu plus tôt. L'un des plus célèbres d'entre eux, le grand Mané Lud de Locmariaquer, est daté du Ve millénaire.

Dans notre région cependant, on doit attendre le Néolithique final ancien pour rencontrer les premières manifestations du mégalithisme. Il faut dire que les dolmens fournissaient généralement un substitut aux grottes, tant pour les pratiques magiques que funéraires : autant dire que nos massifs calcaires n'en avaient pas vraiment besoin... Et plus à l'ouest, comme on l'a vu, dans le Comtat, dans le nord du département, mais aussi autour d'Arles (Fontvieille) on a préféré creuser directement dans la roche pour réaliser des hypogées parfois très vastes (plus de 100 m² à Grillon)⁴.

Pour mieux figurer la grotte cachée au cœur d'une montagne, les dolmens étaient recouverts à l'origine d'un tumulus, ou tertre de terre et de pierres. La "table" ne représentait que la charpente du monument. Une fois encore se faisait jour une forme de domestication ou d'appropriation de la Nature. Pour les plus construits d'entre eux, on peut même évoquer une volonté de perfectionnement de celle-ci - dans une perspective humaine, bien sûr.

¹ Liste des massacres : https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_de_massacres

Oudjehane : Claire Mauss-Copeaux, La source, Mémoires d'un massacre, Oudjehane, 11 mai 1956, Paris, Payot & Rivages, 2013.

Compte-rendu par A. Brazzoduro, en ligne :

<https://www.histoire-politique.fr/index.php?numero=1&rub=comptes-rendus&item=495>

Egalement : https://fr.wikipedia.org/wiki/Massacre_de_Beni_Oudjehane

² N. Huston, Sois fort, Artignosc-sur-Verdon, éditions Paroles, 2018, p. 25.

³ Pour l'apport potentiel des neuro-sciences à notre connaissance des comportements humains, voir par exemple R.D. Precht, Qui suis-je ? Et si je suis, combien ? Paris, Belfond, 2010, notamment chapitre 3 pp. 41-51, chapitre 13 pp. 145-155, chapitre 14 pp. 156-160, chapitre 15 pp. 161-167, chapitre 16 pp. 168-175.

⁴ G. Sauzade, Caractérisation chronoculturelle du mobilier funéraire en Provence au Néolithique final et au Bronze ancien, ds Préhistoires Méditerranéennes, 2, 2011, pp. 1-33. ici p. 28.
<http://pm.revues.org/581>

Le Luberon est particulièrement bien pourvu en abris naturels. On n'y connaît onc que deux dolmens - et c'est déjà extraordinaire.

Le plus anciennement repéré est celui de la Pichoune à Ménerbes, en partie enterré sous la D 103. C'est un monument modeste mais beau, dont le contenu a été dispersé. Pendant longtemps c'est resté le seul dolmen reconnu en Vaucluse.

En 1994 cependant, un débordement du Coulon a permis la découverte d'un autre monument à Goult, au quartier de l'Ubac au sud-ouest de Notre-Dame-de-Lumières¹. Assez proche par sa conception du dolmen de la Pichoune², il s'agissait d'une construction en grandes dalles calcaires. Trois d'entre elles, très massives, formaient le toit de la chambre funéraire (2,30 x 1,50 x 1,50 m) aux parois longitudinales en pierres sèches. L'ensemble était recouvert d'un tumulus d'une quinzaine de mètres de diamètre circonscrit par deux couronnes concentriques de dalles plantées de chant. Initialement l'accès à la chambre se faisait par une porte ouverte à l'ouest, marquée par deux piédroits et une dalle verticale de 0,65 m de haut formant un seuil surmonté de trois rangs de pierres sèches destinés à clore l'ensemble. Aux abords du dolmen, on a retrouvé deux fragments de stèles trapézoïdales en molasse. Elles renvoient vers les dépôts de fondation des sépultures du Néolithique récent de Château Blanc à Ventabren (Bouches-du-Rhône)³. Il pourrait donc s'agir des vestiges d'un monument funéraire ou cultuel antérieur au dolmen. Ce dernier renfermait les restes d'une quarantaine de corps. Certains étaient encore en position de décubitus latéral (corps replié sur le côté, parfois tenu dans cette position par des liens comme on a pu l'envisager ici). C'est la position la plus courante en Provence dans les sépultures collectives. Le monument a dû être utilisé entre le 32^e et le 28^e siècle avant notre ère, avec une fréquentation plus régulière peut-être entre le 29^e et le 28^e siècle. A ses abords ont également été trouvés les vestiges d'un foyer du Chalcolithique récent, daté du tout début du II^e millénaire (autour de 1.980 BC).

On peut imaginer que les crues du Calavon étaient plus rares au moment de la construction du monument : il a été installé au fond d'une fosse de 0,40 m. De fait il y a eu un répit après la crise climatique des 36^e-33^e siècles.

Mais par la suite ces crues et les ravinements issus des pentes voisines ont posé problème. Après deux premières séries d'inhumations, un nouveau dallage exhausant le plancher a été mis en place dans la partie orientale de la chambre, vers le milieu du 29^e siècle peut-être. C'est le moment où l'utilisation du dolmen pourrait être devenue plus régulière. Après une nouvelle série d'inhumations sur ce dallage, l'angle sud-ouest du monument s'est effondré, sans doute sous la poussée des eaux ayant infiltré le tumulus, tandis que des sédiments ont dû obstruer le couloir d'accès, obligeant les hommes à écarter deux des dalles de couverture pour se ménager un accès à la chambre. Grâce à ce stratagème, les inhumations ont continué - au moins semble-t-il jusque vers le milieu du 28^e siècle. Mais finalement la chambre a été comblée par les sédiments et les 3 dernières inhumations ont eu lieu entre les dalles de couverture de l'entrée de la tombe, l'une d'entre elles ayant été déplacée. On peut certainement lire dans la volonté de réutiliser à tout prix le monument le pouvoir magique et rituel très fort qui a dû lui rester attaché au fil des générations. Jusqu'à quel point ? Ou jusqu'à quand ? C'est la question que l'on peut se poser avec le foyer du Chalcolithique récent. Il reste toutefois

¹ B. Bizot, G. Sauzade, Éléments sur l'utilisation de l'espace dans la chambre funéraire du dolmen de l'Ubac à Goult (Vaucluse, France), ds *Préhistoires Méditerranéennes, Colloque Fonctions, utilisations et représentations de l'espace dans les sépultures monumentales du Néolithique européen*, 2014, pp. 1-21.

En ligne : <http://journals.openedition.org/pm/840>

Egalement B. Bizot, J. Michel, G. Sauzade, Dépôts funéraires et sédimentation dans le dolmen de l'Ubac à Goult, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique*, Avignon, Barthélémy, 2004, pp. 238-244,

² B. Bizot, J. Michel, G. Sauzade, Dépôts funéraires et sédimentation dans le dolmen de l'Ubac à Goult, p. 238.

³ B. Bizot, G. Sauzade, Éléments sur l'utilisation de l'espace dans la chambre funéraire du dolmen de l'Ubac à Goult (Vaucluse, France), p. 5.

difficile de déterminer dans quelle mesure sa présence n'est pas tout-à-fait fortuite. Le Néolithique final moyen, le Néolithique final récent, le Chalcolithique ancien (et son acculturation), presque tout le Chalcolithique récent, en tout quasiment une cinquantaine de générations ou d'espaces générationnels de 17 ans : cela imposerait quand même une (très) longue mémoire...

8.9.1.3. Et les Campaniformes ?

A partir du Néolithique final récent (2.550-2.350 environ avant notre ère) les Campaniformes ont largement utilisé les sépultures collectives des indigènes.

On connaît cependant quelques très rares tombes individuelles, souvent d'enfants très jeunes, inhumés sur les lieux mêmes de l'habitat (à la Grotte Murée, dans gorges du Verdon par exemple)¹.

A la Fare à Forcalquier, c'est différent. C'est un adulte que l'on a retrouvé, dans une tombe datée de la deuxième occupation du site, au 26^e siècle². L'habitat, tout proche, n'est matérialisé que par des fosses et cuvettes, ainsi que quelques silos. Aucune structure permettant une restitution de la forme qu'il a pu revêtir n'est discernable. La tombe elle-même se présentait comme une fosse recouverte d'un tumulus, ce qui correspond aux canons campaniformes³. De même l'homme qu'elle abritait avait été inhumé en décubitus latéral selon une orientation nord-sud, tête au nord, face tournée vers l'est (dans la nécropole des Juilleras à Mondragon, plus récente, une femme avait la face tournée vers l'ouest). Mais il y avait quelques particularismes à la Fare qui méritent d'être signalés : outre un mobilier céramique mêlant intimement les traditions indigène et campaniforme, la tombe présentait une marche d'accès, cachée sous une grosse pierre, qui suggère que l'on prévoyait de la réutiliser. En outre l'individu qui était inhumé avait été déposé contre un bord de la fosse, le reste étant laissé libre. O. Lemerrier a donc envisagé la possibilité d'une sorte de tombeau collectif qui, pour une raison ou une autre, n'aurait pas abouti et n'aurait été utilisé qu'une seule fois⁴. Là encore se trouverait donc mêlées les deux traditions, indigène et campaniforme, dans une structure dont l'aspect monumental, pour être moins net que dans un dolmen, n'en est pas moins bien réel.

8.9.2. Les stèles anthropomorphes.

C'est également parmi les structures monumentales qu'il faut ranger les stèles anthropomorphes de Provence, dont celles de Puyvert fournissent un magnifique exemple. Découvertes en 1959⁵, dans des circonstances sans doute à jamais imprécises, elles auraient été trouvées en compagnie de grandes dalles calcaires et d'ossements humains qui évoquent une tombe mégalithique.

¹ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Tome 1, Volume 1, pp. 174 et 180.

² O. Lemerrier, J. Cauliez, R. Furestier, A. Müller, C. Bouville, C. Gilabert, C. Jorda, M. Khedhaier, N. Lazard, D. Loirat, M. Pellissier, N. Provenzano, P. Verdin, Le site Néolithique final de la Fare (Forcalquier, Alpes-de-Haute-Provence) résultats 1995-1999 et révision chronoculturelle, ici p. 10 (§ 3.3.1. Retour sur la sépulture à mobilier campaniforme) et p. 12 (3.3.2. Comparaisons et commentaires) de la version en ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087369/document>

³ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Tome 1, Volume 1, p. 186.

⁴ O. Lemerrier, Le Campaniforme dans le sud-est de la France, De l'Archéologie à l'Histoire du Troisième millénaire avant notre ère, Thèse, Aix-en-Provence, 2002, Tome 1, Volume 1, pp. 185-186.

⁵ S. Gagnière, Informations archéologiques, circonscription d'Aix-en-Provence, ds Gallia préhistoire, 4, 1961, pp. 337-386, ici pp. 350-351.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1961_num_4_1_1198

La référence au monumentalisme n'a rien d'étonnant. Même si elles sont de petites dimensions, les premières stèles anthropomorphes connues en Provence, découvertes à Orgon et à Trets, avaient déjà été rattachées en leur temps aux monuments mégalithiques. Et à l'Ubac à Goult, on a vu qu'un ensemble d'au moins deux stèles, non décorées mais réalisées d'une manière très soignée, a pu précéder le dolmen.

A la différence de ces stèles, et même des exemplaires de Trets ou Orgon, les stèles de Puyvert ont reçu un décor fouillé : le nez et les yeux sont figurés, tandis qu'un ensemble de chevrons imbriqués (les cheveux ?) entourent le visage. L'absence de bouche pourrait indiquer que l'on a figuré un mort. Gravées au silex sur des pierres préalablement taillées, elles étaient à l'origine colorées sur leur face décorée et sur les chants. Curieusement, malgré la présence des gisements d'ocre de Roussillon, les analyses réalisées ici ou là sur des stèles à chevrons ont révélé la présence d'autres pigments, bauxite ou cinabre¹.

D'abord attribuées à la fin du Néolithique², ces stèles ont parfois par la suite été rapprochées des décors que l'on trouve sur les céramiques du groupe de Fraischamp et rattachées ainsi au Néolithique final ancien. La découverte de stèles anthropomorphes à Château-Blanc à Ventabren, intégrées dans un tumulus, a permis de les vieillir jusqu'au Néolithique récent, et celle de deux nouvelles stèles à chevrons à l'est de Gargas de refaire le point et de les situer encore plus précisément entre 3.800 et 3.600 avant notre ère, soit au début de cette période ou à l'extrême fin du Néolithique moyen³. Elles précèderaient donc largement les dolmens dans la région. Elles apporteraient en outre un éclairage nouveau sur une époque très pauvre en vestiges (le Néolithique récent) tout en montrant qu'à ses débuts au moins, avant la crise, les hommes ont pu y développer et y exprimer un riche arrière-plan culturel. C'est avec les stèles de Trets que celles de Gargas auraient le plus d'affinités : forme triangulaire, absence de relief et d'éléments anatomiques (yeux, nez), utilisation du cinabre comme pigment. Celles de Lauris pourraient un peu plus récentes - mais on sait depuis la découverte de la grotte Chauvet et sa datation que l'évolution des styles picturaux ou sculpturaux n'est absolument pas linéaire... Les stèles anthropomorphes sont en tout cas bien présentes autour du Luberon : déjà connues le long de la Durance (Puyvert, Sénas, Orgon, Villeneuve dans les Alpes-de-Haute-OOOO

Provence...)⁴ elles sont également représentées par plusieurs exemplaires aussi bien à Gargas qu'à Goult¹ dans la vallée du Calavon. Dans celle-ci, A. Carry a découvert un autre type de

¹ O. Lemerrier, E. Blaise, J. Cauliez, R. Furestier, C. Gilibert, N. Lazard, L. Pinet, N. Provenzano, La fin des temps néolithiques, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), *Vaucluse préhistorique*, Avignon, Barthélémy, 2004, p. 195-246, ici pp. 248-251. En ligne (avec une autre pagination, pp. 19-21) :

https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087315/file/La_fin_des_temps_neolithiques_en_Vaucluse_-_2004.pdf

² Par exemple A. D'Anna, X. Gutherz, L. Jallot, L'art mégalithique dans le Midi de la France, les stèles anthropomorphes et les statues-menhirs néolithiques, ds *Actes du 2e colloque international sur l'art mégalithique (Art et symboles du mégalithisme européen)*, Nantes, 1995, *Revue archéologique de l'Ouest*, supplément n°8, 1997, 179-193.

³ C. Bosansky, A. D'Anna, Deux nouvelles stèles néolithiques en Provence : Beyssan à Gargas (Vaucluse), ds *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 112, 1, 2015, pp. 145-147.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2015_num_112_1_14497

Le site de Beyssan, ou Beïssan, se trouve à 1,2 km environ à l'est de Gargas.

⁴ Pour cette dernière voir A. d'Anna, Stèle anthropomorphe néolithique de Villeneuve, ds *Archéologie au pays de Forcalquier (Collectif)*, Les Alpes de Lumière, 103, 1990, p. 33 (photo).

Par ailleurs on ne sait presque rien du « *menhir anthropomorphe* » qui aurait été trouvé au lieu-dit "l'Homme de Pierre" à Pertuis : J.-J. Dufraigne, Pertuis/La Tour d'Aigues, Réseau de la société du canal de Provence, ds *Bilan scientifique de la Région PACA (BSR)*, 1998, pp 170-171, ici p. 170. En ligne :

<https://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/1998/Bilan-scientifique-de-la-region-Paca-1998-2e-partie>

figuration anthropomorphe, qui n'a semble-t-il rien à voir avec les stèles. Il s'agit d'une petite statuette en terre cuite trouvée aux Fabrys à Bonnieux. Haute d'environ 53 mm pour la partie conservée, large de 24 mm et épaisse de 10 mm, elle a été façonnée sans grand soin dans un colombin de pâte aplati². Son apparence bisexuée (phallus et seins) semble pourtant écarter l'hypothèse d'un jouet préhistorique, et la rapprocher plutôt de la représentation domestique d'une divinité, peut-être liée à la fécondité. Malheureusement on l'a trouvée hors stratigraphie. C'était dans un champ riche en matériel du Néolithique final-Chalcolithique, mais le Néolithique moyen est également représenté sur le site, et il est finalement impossible pour le moment de l'attribuer à une époque plutôt qu'à l'autre.

Comme pour la statuette des Fabrys, la fonction des stèles à chevrons demeure assez énigmatique : tour à tour ont été proposés les rôles de stèles commémoratives (représentant un défunt), de gardiens d'une tombe, ou encore de divinités tutélaires, protectrices d'un espace sacré...

8.9.3. Les peintures rupestres.

C'est cette dernière fonction que l'on a mise en avant pour certaines peintures rupestres, notamment dans le Verdon. Découvertes très tôt (comme les stèles de Trets et d'Orgon) il n'est pas difficile d'y reconnaître un homme, une chouette, ou le soleil³. Elles demeurent donc assez figuratives dans leur stylisation.

C'est également le cas d'une partie des peintures rupestres découvertes ces dernières années dans le Luberon et sur ses marges, bien que le style en soit très différent et le tracé souvent moins net. On y a distingué des hommes, des capridés (bouquetins), des cervidés, et différentes formes géométriques (croix, arceaux) qui ont donné lieu à interprétation⁴. C'est le cas à Saint-Saturnin d'Apt (Baume Peinte, Combe de Font Jouvale) aussi bien qu'entre Jocas et Gordes (Baume Brune, abri Lombal dans les gorges de la Véroncle) ou à Oppède dans le

Voir aussi H. Oggiano-Bitar, Pertuis, ds Bilan scientifique de la Région PACA (BSR), 1995, p. 291. En ligne : <https://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/1995/Bilan-scientifique-de-la-region-Paca-1995-3e-partie>

Ce « *menhir anthropomorphe* » est absent de l'inventaire détaillé d'A. D'Anna, Les statues-menhirs et stèles anthropomorphes du Midi méditerranéen, Paris, C.N.R.S., 1977, pp. 12-13.

En ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3336845b/f23.image.texteImage>

¹ Pour Gargas, C. Bosansky, A. D'Anna, Deux nouvelles stèles néolithiques en Provence : Beyssan à Gargas (Vaucluse), ds Bulletin de la Société Préhistorique Française, 112, 1, 2015, pp. 145-147.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2015_num_112_1_14497

Pour Goult (Ponty, juste au-dessus du Calavon, à quelques centaines de mètres au nord de la gare de Bonnieux) voir S. Gagnière, J. Granier, Nouvelle stèle anthropomorphe néolithique trouvée près de Goult, Vaucluse, ds Mémoires de l'Académie de Vaucluse, 1979, pp. 53-56

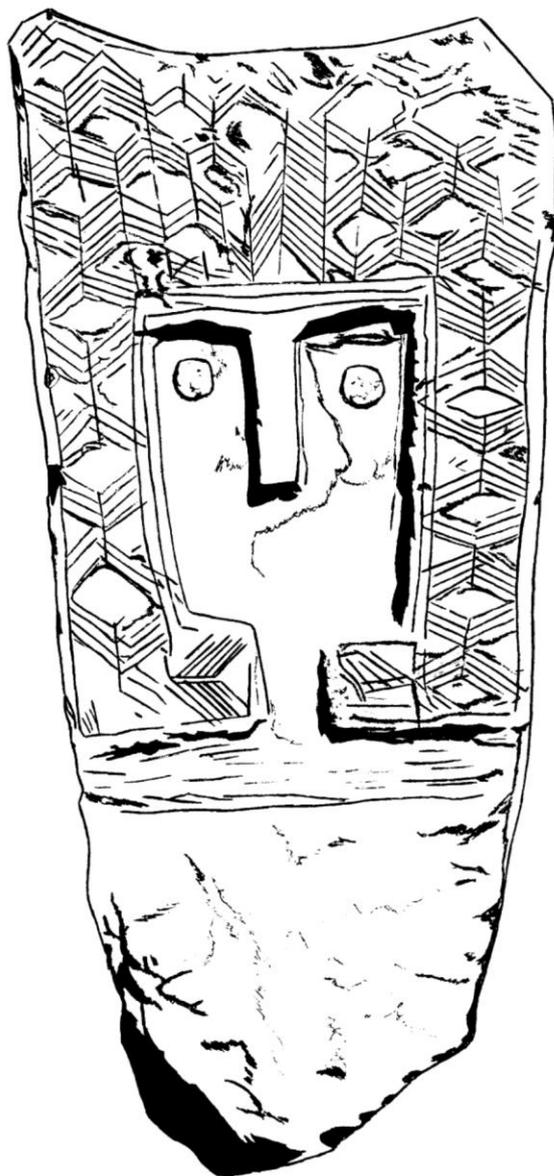
² A Carry, Bonnieux, Découverte d'une statuette aux Fabrys, ds M.-E. Bellet (dir.), Notices d'archéologie vaclusienne, 1, Vallée du Calavon, Avignon, Service départemental d'archéologie, 1990, p. 24.

³ J. Courtin, Les peintures schématiques de la grotte de l'Église (Var), Revue d'Études Ligures, XXVe année, nos 3-4, 1959, pp. 186-195.

⁴ O. Lemerrier, E. Blaise, J. Cauliez, R. Furestier, C. Gilabert, N. Lazard, L. Pinet, N. Provenzano, La fin des temps néolithiques, ds J. Buisson-Catil, A. Guilcher, C. Hussy, M. Olive, M. Pagni (dir.), Vaucluse préhistorique, Avignon, Barthélémy, 2004, p. 195-246, ici p. 251. En ligne (avec une autre pagination, p. 21) : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00087315/file/La_fin_des_temps_neolithiques_en_Vaucluse_-_2004.pdf

La datation, malheureusement, ne repose le plus souvent que sur des critères stylistiques dont on connaît par ailleurs les limites : P. Hameau, Saint-Saturnin-lès-Apt, Font-Jouval/Baume Peinte, ds Bilan scientifique de la Région PACA (BSR), 1997, p. 147.

PI. 43 : STÈLE ANTHROPOMORPHE
DE PUYVERT ET FIGURINE DE BONNIEUX.



Stèle de Puyvert,
dite de La Lombarde
Néolithique récent

Hauteur : 32 cm
Largeur : 15 cm
Épaisseur : 5 cm



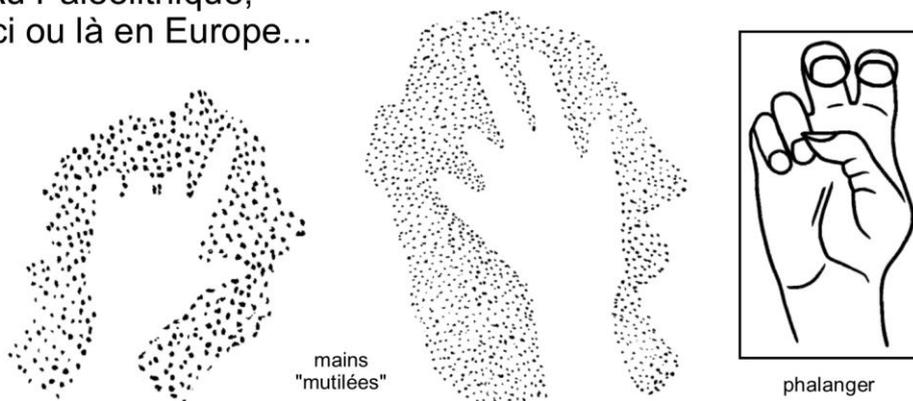
Statuette bisexuée des Fabrys à Bonnieux :
Néolithique moyen ou
Néolithique final/Chalcolithique

—
2cm env.



Pl. 44 : PEINTURES RUPESTRES : NAISSANCE D'UN ART CONCEPTUEL ?

Au Paléolithique,
ici ou là en Europe...

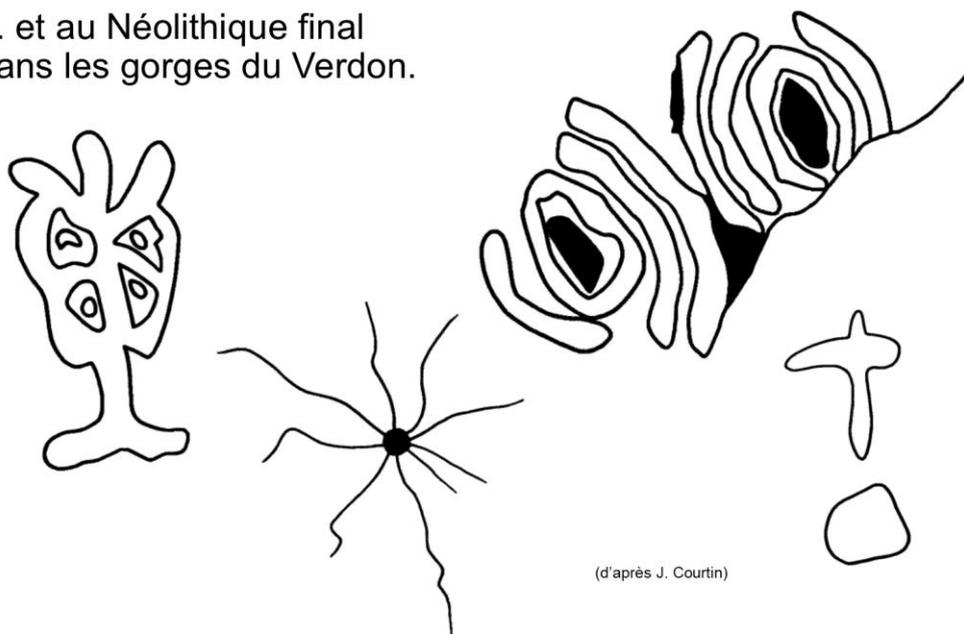


On s'est longuement interrogé sur le sens des mains figurées dans de nombreuses grottes, souvent avec des doigts repliés. Au départ on croyait qu'il s'agissait de mains mutilées rituellement. Mais cela eût été pour le moins gênant, en particulier dans le contexte d'une civilisation très manuelle (chasseurs, tailleurs de silex).

Aujourd'hui on pense donc qu'il s'agissait peut être de signes de chasse, semblables à ceux que les Aborigènes d'Australie utilisent pour communiquer entre eux sans effrayer le gibier. Le dessin de droite (encadré) représente dans ce langage des Aborigènes un petit marsupial arboricole, le phalanger.

Les mains peintes sur les parois pourraient donc constituer des doublets non figuratifs des représentations animales bien connues par ailleurs.

... et au Néolithique final
dans les gorges du Verdon.



Eclipsées par les merveilles paléolithiques de la grotte Cosquer, on connaît également des peintures rupestres dans les gorges du Verdon, où elles ont été attribuées au Néolithique final.

On a pu y lire des figurations solaires ou humaines. Les représentations de rapaces nocturnes, chouette ou hibou, semblent également y occuper une place importante. On y trouve enfin des symboles divers, dont l'interprétation reste sujette à questions.

PI. 45 : PEINTURES RUPESTRES : AUSSI DANS LE LUBERON...

Dans le vallon de Combrès...

A Oppède, dans le bas du vallon de Combrès, au sud-est du village, les falaises définissent une sorte de quadrilatère de 200 m de côté, bien séparé du reste du vallon. Cela forme une entité ponctuée d'un certain nombre d'abris. Découverts en 2008-2010, ils offrent des types de figurations assez différents de ceux des grottes du Verdon.

Deux teintes de peinture sont observables : rouge vermillon et rouge carmin. Comme dans les grottes paléolithiques, on a pu identifier des manifestations annexes (ici percement de draperies stalactitiques).

Il est possible que l'on ait tenu compte des eaux de ruissellement lors de la réalisation de ces œuvres, et même qu'elles leur aient été associées. Mais comme on ne peut pas les dater, on ignore tout du régime pluviométrique de la séquence qui les a produites... Du fait de l'humidité de certaines périodes postérieures en tout cas, la plupart des peintures se sont mal conservées.

Celles qui demeurent lisibles ont été attribuées au Néolithique final sur des critères stylistiques, dont il est inutile de rappeler les limites.



(d'après Ph. Hameau)

...et à la grotte de Reboulin ?

Située elle aussi au sud-est d'Oppède, cette grotte a jadis été indiquée à Abel Deflaux par Lucien Gouvin, dit Lucien du *Boun Dièou*.

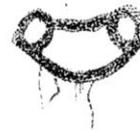
Outre les peintures rupestres qui en font la singularité, on y a trouvé une figurine anthropomorphe en pierre, très épurée (et ainsi assez peu significative).

On y a également découvert une pomme de pin ainsi qu'une croix aujourd'hui conservée à la ferme de la Croix Blanche, également sculptées dans la pierre de Ménerbes.

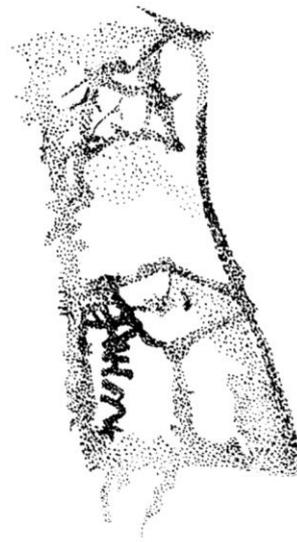
La grotte a une histoire : elle aurait servi de lieu de quarantaine pendant la grande peste d'août-septembre 1720. On y aurait en outre accompli des processions jusqu'au début du XX^e siècle.

Cette sollicitation du site à diverses époques complique bien sûr la datation des peintures rupestres qu'elle abrite. Celles-ci ne semblent pas avoir été étudiées jusqu'à présent, en dépit d'un signalement qu'en aurait fait M. Magault, cousin d'A. Deflaux.

On se trouve pourtant à quelques centaines de mètres seulement de la Baume aux Dessins, et avec une topographie assez semblable. Mais si les couleurs sont proches, les figures n'évoquent en rien celle, copiée par P. Hameau, qui a été reproduite ci-dessus.



Motifs éparpillés dans la grotte.



Relevés d'après photos échelles non significatives



vallon de Combrès qui regroupe également plusieurs abris ornés¹. Parfois on peut distinguer dans la même composition plusieurs nuances de couleur (de rouge par exemple) mais on ne peut déterminer si elles ont été mises en œuvre simultanément ou successivement. En 1995 avait été entreprise une analyse physico-chimique des pigments de quelques figurations de plusieurs abris provençaux². Les résultats se révélaient prometteurs. Les scientifiques avaient pu déterminer notamment la présence de poudre de talc utilisée majoritairement comme agent de texture³. On ne connaît pas de gisement de talc en Provence, mais de nombreuses perles en stéatite indiquent soit une possibilité d'approvisionnement local dans les galets roulés la Durance, soit des courants d'échanges actifs avec les zones où elle abonde (la région de Rodoretto dans le Piémont, ou celle de Trimouns-Luzenac en Ariège). Or, pour le paléolithique, on a pu envisager que les agents de texture pourraient se révéler de bons éléments de datation⁴ - qui nous font cruellement défaut ici... En outre on avait pu envisager en 1995 de définir une chronologie relative⁵. Mais pour préciser celle-ci l'extension des analyses à toutes les figurations semblait nécessaire. Avec les moyens de l'époque (microscope électronique à balayage) cela semblait hors de portée, d'autant qu'un prélèvement de matière était indispensable. Même limité à une centaine de microns (un dixième de millimètre), au plus 2 millimètres⁶, il y avait atteint à l'intégrité de la représentation. Depuis, la mise au point d'appareils - portables - de spectrométrie de la fluorescence et de la diffraction des rayons X sur les pigments des œuvres pariétales, auxquels on peut adjoindre un laser pulsé, a permis d'aller beaucoup plus loin⁷. Les prélèvements eux-mêmes, lorsqu'ils s'avèrent indispensables, sont aujourd'hui de l'ordre d'un grain d'un micromètre (un millième de millimètre) de diamètre⁸. Grâce à ces techniques, on a pu définir que certaines peintures employées sur des objets décorés de la grotte de la Vache en Ariège étaient semblables à celles ayant servi à réaliser quelques-unes des œuvres pariétales du Salon noir de la grotte de Niaux, située de l'autre côté de la vallée du Vicdessos, à 900 m à vol d'oiseau. Pour la première fois, un lien formel a donc pu être établi entre les deux sites⁹. Dans le Luberon et sur les tout premiers contreforts des Monts de Vaucluse, on a vu que les abris ornés sont sans doute groupés (Combe de Font-Jouval, falaise de Baume Brune/gorges

¹ Baume Peinte : P. Hameau, Saint-Saturnin-lès-Apt, Font-Jouval/Baume Peinte, ds Bilan scientifique de la Région PACA (BSR), 1997, pp. 146-147.

En ligne : <https://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/1997/Bilan-scientifique-de-la-region-Paca-1997-2e-partie>

Baume Brune, abri Lombal : P. Hameau, Gordes et Jocas, Falaise de Baume Brune/gorges de la Véroncle, ds Bilan scientifique de la Région PACA (BSR), 1998, pp. 164-165.

En ligne : <https://www.culture.gouv.fr/Media/Regions/Drac-Paca/Files/Ressources/Bilan-scientifique-regional/1998/Bilan-scientifique-de-la-region-Paca-1998-2e-partie>

Vallon de Combrès : P. Hameau, Oppède, Vallon de Combrès, ds Bilan scientifique de la Région PACA (BSR), 2011, p. 225.

En ligne : <http://www.culture.gouv.fr/content/download/104483/1228143/version/1/file/BSR+PACA+2011.pdf>

² P. Hameau, M. Menu, M.-P. Pomies, P. Walter, Les peintures schématiques postglaciaires du Sud-Est de la France, analyses pigmentaires, ds Bulletin de la Société Préhistorique Française (B.S.P.F.), 92, 3, 1995. pp. 353-362.

En ligne : https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_1995_num_92_3_10036

³ P. Hameau, M. Menu, M.-P. Pomies, P. Walter, Les peintures schématiques postglaciaires du Sud-Est de la France, analyses pigmentaires, p. 360.

⁴ P. Walter, F. Cardinali, L'art chimie, Paris, Fondation de la Maison de la Chimie-Michel de Maule, 2013, p. 52.

⁵ P. Hameau, M. Menu, M.-P. Pomies, P. Walter, Les peintures schématiques postglaciaires du Sud-Est de la France, analyses pigmentaires, pp. 354, 360.

⁶ P. Hameau, M. Menu, M.-P. Pomies, P. Walter, Les peintures schématiques postglaciaires du Sud-Est de la France, analyses pigmentaires, p. 356.

⁷ P. Walter, F. Cardinali, L'art chimie, p. 34.

⁸ P. Walter, F. Cardinali, L'art chimie, p. 43.

⁹ P. Walter, F. Cardinali, L'art chimie, p. 52.

de la Véroncle, vallon de Combrès). Il serait donc intéressant d'essayer de préciser les relations qui pouvaient exister entre les divers abris d'un même groupe, mais aussi éventuellement d'un groupe à l'autre. On pourrait, en étudiant les agents de texture ainsi que la composition des peintures, tenter de définir des chronologies relatives, voire des contemporanéités - et pourquoi pas un jour placer celles-ci dans une chronologie absolue ?

Mais il faudrait d'abord pour cela que l'on prenne en compte la valeur patrimoniale de ces peintures rupestres préhistoriques. Or, peut-être parce qu'elles souffrent d'être à la fois plus récentes et beaucoup moins spectaculaires que celles du Paléolithique, moins médiatisables donc, elles sont actuellement complètement délaissées. Elles appartiennent pourtant, au même titre que leurs devancières, au vaste ensemble de l'art préhistorique dont elles constituent un témoin, et l'un des jalons.

Pour le moment, en attendant leur étude scientifique, tous les abris ornés du Luberon et de ses marges ont été rattachés - mais uniquement sur des critères stylistiques dont on connaît par ailleurs les faiblesses - à un Néolithique final indéterminé. Encore une fois, il y aurait plus de chance, statistiquement, et compte tenu du nombre de sites répertoriés durant les diverses séquences de celui-ci, de les rattacher alors au Néolithique final moyen qui est de loin le mieux représenté. Mais l'exemple des stèles anthropomorphes montre qu'il faut se méfier de ce type de raisonnement.

Une meilleure connaissance introduirait sans doute bien plus de nuances. A peu de distance à l'est du vallon de Combrès, la grotte dite de Reboulin, montrée par A. Deflaux à son cousin M. Magault (qui l'avait paraît-il signalée) n'a jamais été étudiée. Installée assez haut dans un versant sud-est, elle s'inscrit comme la Baume aux Dessins (abri F) du vallon de Combrès, à l'intérieur d'un espace bien délimité par la topographie. Ses figurations, faisant appel à diverses nuances de rouge, recouvrent des formes géométriques (quadrillages) et des symboles en forme de boudin incurvé terminés par des ronds inscrits dans la figure. La fréquentation probable de la grotte à des époques différentes, notamment historiques, complique son étude. Même si la plupart de ces hypothèses semblent assez peu vraisemblables il pourrait ainsi s'agir de l'œuvre de Vaudois réfugiés dans les grottes lors des persécutions menées contre eux en 1545, de traces laissées par quelques sorciers¹, ou encore de la distraction d'un voyageur venant de Marseille et placé en quarantaine dans une grotte en arrière d'Oppède en août-septembre 1720... En fait, on est assez loin ici des peintures rupestres des gorges du Verdon et des autres exemples connus en Provence et dans le Luberon (ou sur ses marges). Mais compte tenu de la faiblesse des arguments stylistiques, cela n'exclut pas pour autant complètement l'hypothèse d'une origine pré- ou proto-historique : après tout,

¹ Les fameux "masques" que l'on retrouve par exemple au col de l'Aire du Masque entre Vitrolles et Céreste, et qui ont fourni l'expression provençale "emmasqué", pour ensorcelé.

On sait cependant le peu de consistance de ces sorciers et sorcières. A celles-ci, bien plus nombreuses, on a souvent assimilé les femmes soulageant par leur connaissance des plantes les maux et les misères, en particulier des autres femmes (contraception, avortement). C'est bien pour cela qu'on les a poursuivies, parce que leur savoir allait à l'encontre du rôle dans lequel l'Eglise (et les hommes) voulaient cantonner les femmes. Il s'agissait avant tout de préserver l'ordre établi du pouvoir masculin, en refusant aux femmes toute possibilité d'émancipation.

Comme l'a écrit J. Kalman-Stefánsson, tout aurait été différent si Dieu avait envoyé aux humains sa fille au lieu de son fils : J. Kalman-Stefánsson, *Le cœur de l'homme*, Paris, Folio-Gallimard, 2014, pp. 79 et 434.

Au-delà du cas particulier de cette sorcellerie "blanche", guérisseuse et parfois pourvoyeuse de liberté, les études bien documentées qui ont traité la question ont montré que la chasse aux sorcières qui a empoisonné les XVIe et XVIIe siècles dans toute l'Europe relevaient plus de la folie mystico-sadique des juges (et parfois de leur intérêt bien compris quand les inculpés étaient de riches marchands) que d'une quelconque réalité.

Sur le sujet on peut lire C. Arnould, *Histoire de la sorcellerie*, Paris, Tallandier, 1992, 2019 (Texte). - B. Levack, *La grande chasse aux sorcières en Europe au début des Temps Modernes*, Seyssel, Champ Vallon, 1991.

Pour ce dernier, un compte rendu est disponible en ligne : https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1993_num_40_4_1699_t1_0683_0000_1

les séries du Verdon et celles du Luberon qui ont été attribuées au Néolithique final sont très dissemblables.

Le Néolithique final et le Chalcolithique apparaissent comme des périodes assez riches culturellement, soit par leurs ressources propres (le vieux fond néolithique) soit par les apports qu'elles ont reçus, très divers et parfois déterminants (spécialement au Chalcolithique ancien). Avec les stèles anthropomorphes et les peintures rupestres, il se fait jour que pour certaines séquences au moins les conditions matérielles ont dû être assez favorables pour que les hommes aient le temps d'exprimer physiquement dans la pierre ou sur les parois de certains abris, par des représentations plus ou moins symboliques, des concepts sans doute très importants à leurs yeux.

L'âge du bronze va répondre d'une réalité bien différente.

Table des matières du chapitre 8

CHAP. 8 : NÉOLITHIQUE RÉCENT, NÉOLITHIQUE FINAL, CHALCOLITHIQUE.	1
8.1. ALÉAS CLIMATIQUES, DIVERSIFICATION CULTURELLE ET RECOMPOSITION DU PAYSAGE CULTUREL.	1
8.1.1. Dès le départ un climat plus contrasté.	1
8.1.2. Dans la ligne de la fin du Néolithique moyen, la diversification culturelle comme règle.	3
8.1.3. Un Néolithique final en pleine recomposition.	4
8.2. LA NÉCESSITÉ D'UN NOUVEAU CADRE CHRONOLOGIQUE ET TERMINOLOGIQUE.	7
8.2.1. De grandes lignes d'évolution au Néolithique final.	7
8.2.2. Les Campaniformes et la métallurgie.	11
8.2.2.1. La métallurgie du cuivre.	11
8.2.2.2. Au Néolithique final récent, une première vague campaniforme.	13
8.2.3. Un Chalcolithique pauvre mais bien distinct.	18
8.2.3.1. Au Chalcolithique ancien, une deuxième vague campaniforme.	18
8.2.3.2. Au Chalcolithique récent, héritage et nouveaux apports.	21
8.3. LA POTERIE, DU NÉOLITHIQUE RÉCENT AU CHALCOLITHIQUE.	25
8.3.1. Au Néolithique récent.	25
8.3.2. Au Néolithique final.	26
8.3.3. Au Chalcolithique.	30
8.3.4. Productions céramiques annexes.	36
8.4. L'OUTILLAGE AU NÉOLITHIQUE FINAL ET CHALCOLITHIQUE.	37
8.4.1. Au Néolithique récent.	37
8.4.2. Pendant plus de quinze siècles, les grandes lames de la vallée du Lague.	37
8.4.3. L'outillage en pierre taillée au Néolithique final et au Chalcolithique.	40
8.4.3.1. Néolithique final.	40
8.4.3.2. Chalcolithique ancien.	42
8.4.3.3. Chalcolithique récent.	43
8.4.4. L'outillage en pierre polie et en os.	43
8.4.4.1. La pierre polie.	43
8.4.4.2. L'os.	44
8.4.5. Et le métal, alors ?	45
8.5. LA PARURE.	46
8.6. L'HABITAT DU NÉOLITHIQUE RÉCENT AU CHALCOLITHIQUE.	50
8.6.1. Le Cadre.	50
8.6.1.1. Néolithique récent.	50
8.6.1.2. Néolithique final ancien.	56
8.6.1.3. Néolithique final moyen.	57
8.6.1.4. Néolithique final récent et Chalcolithique ancien.	58
8.6.1.5. Chalcolithique récent.	59
8.6.2. Habitat et peuplement : l'exemple du Néolithique final moyen.	59
8.6.3. Habitat et terroirs au Néolithique final moyen et récent.	63
8.6.4. La contraction de l'espace disponible, cause de l'explosion des conflits ?	66
8.6.5. Les structures de l'habitat de plein air.	67
8.7. STRUCTURES DE DÉLIMITATION ET ENCEINTES.	71
8.7.1. Au Néolithique final ancien.	72

8.7.2. Au Néolithique final moyen.	73
8.7.3. Au Néolithique final récent et au Chalcolithique ancien.	76
8.7.4. Au Chalcolithique récent.	76
8.8. LES RESSOURCES AU NÉOLITHIQUE FINAL : L'INFLUENCE DU CLIMAT, D'ABORD.	77
8.8.1. Le cadre.	78
8.8.1.1. Néolithique récent.	78
8.8.1.2. Néolithique final et Chalcolithique.	78
8.8.2. L'agriculture.	79
8.8.3. La cueillette.	81
8.8.4. La chasse.	83
8.8.5. L'élevage.	85
8.9. SÉPULTURES, MÉGALITHES, STÈLES ANTHROPOMORPHES ET PEINTURES RUPESTRES.	85
8.9.1. Du Néolithique récent au Chalcolithique récent, l'ensevelissement groupé.	86
8.9.1.1. Les grottes sépulcrales.	86
8.9.1.2. Les mégalithes.	89
8.9.1.3. Et les Campaniformes ?	91
8.9.2. Les stèles anthropomorphes.	91
8.9.3. Les peintures rupestres.	93